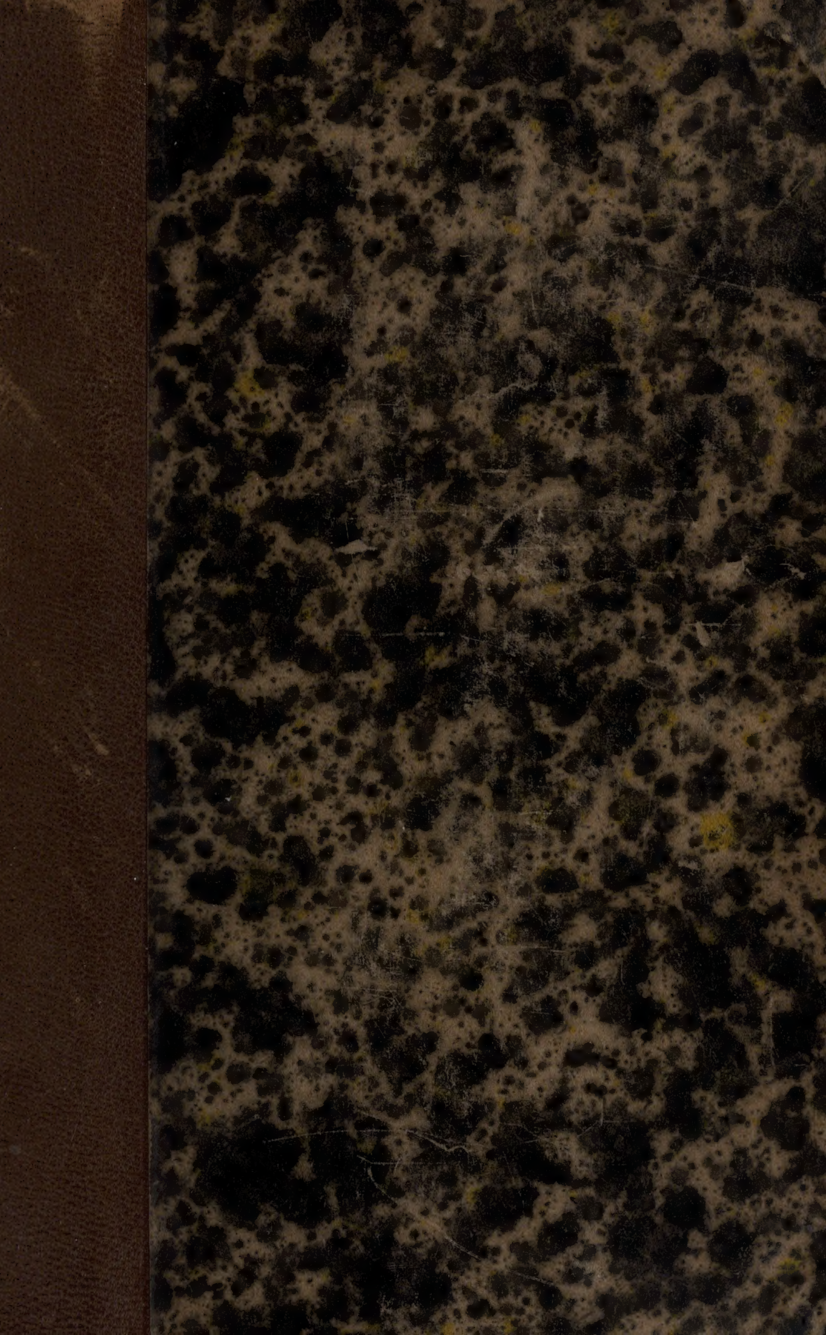
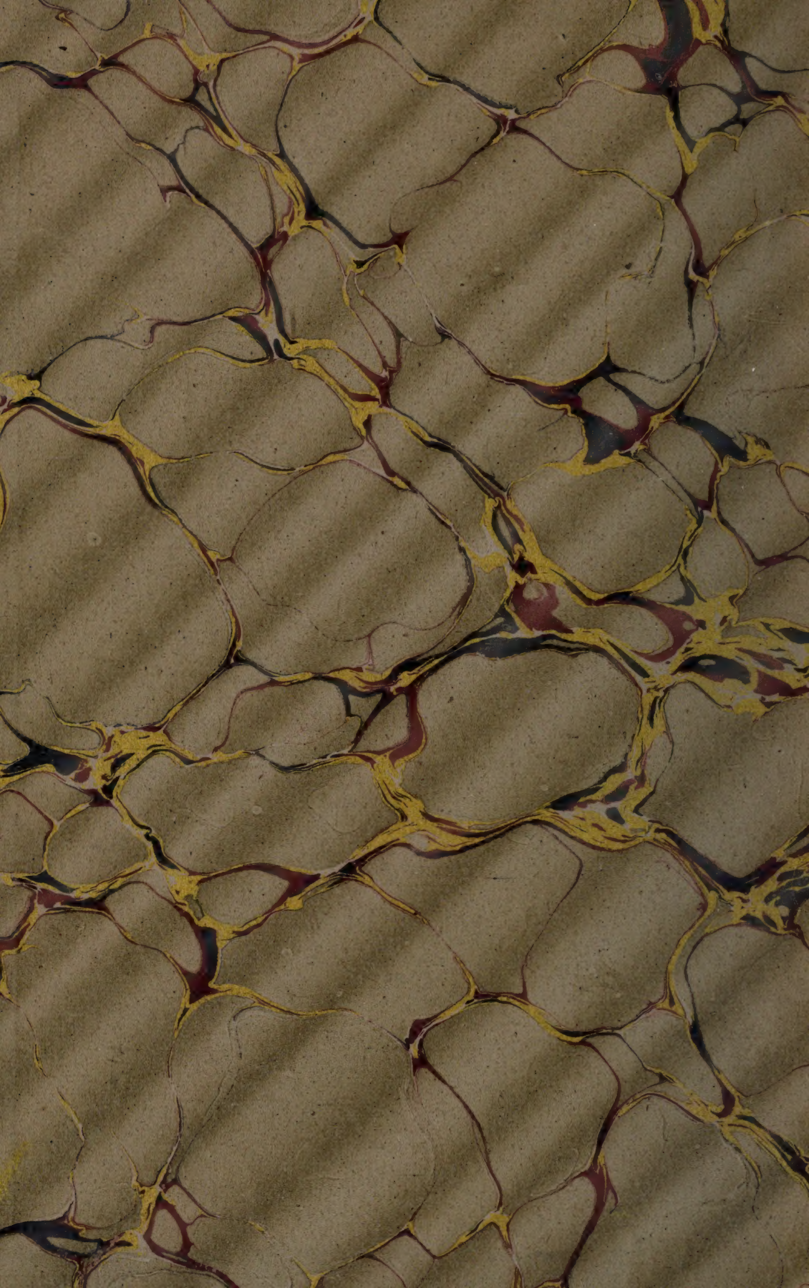
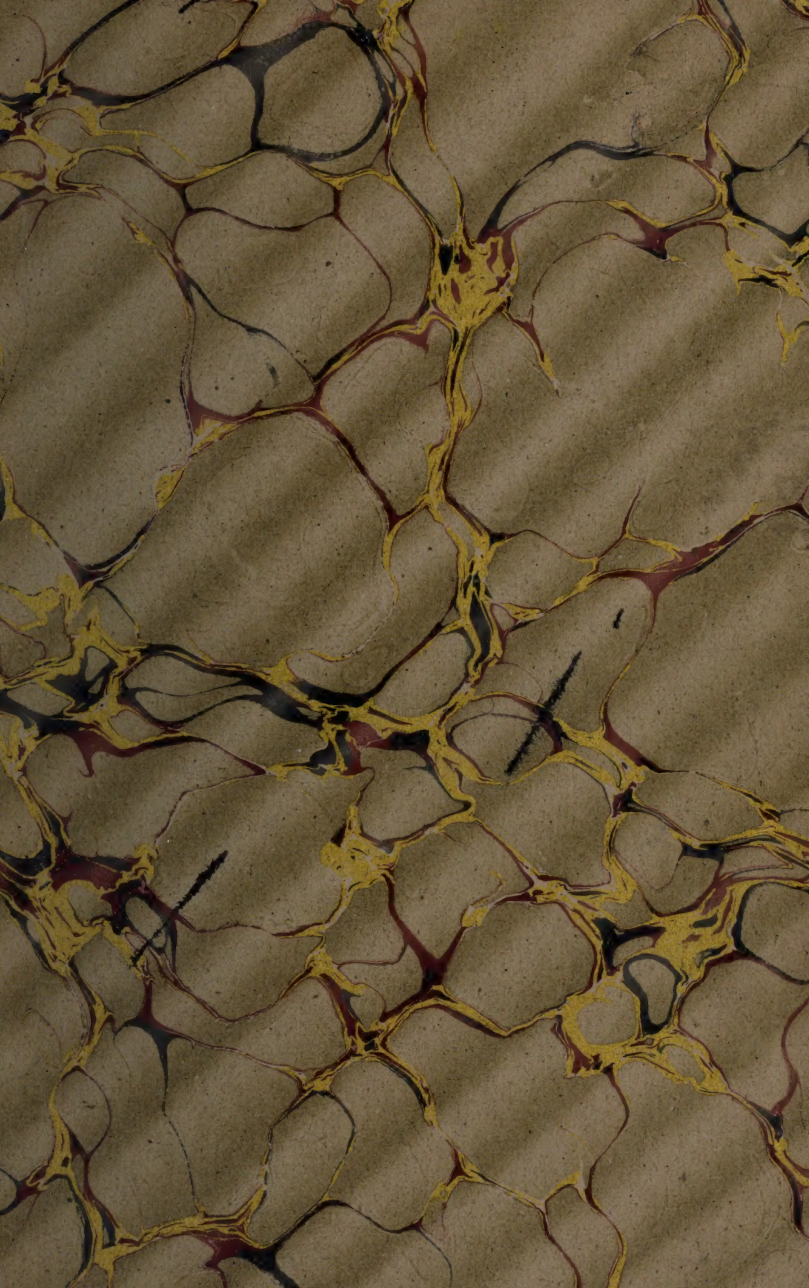






EN CAPTIVITÉ !

Kriegsgefangenensendung

Reichspostkarte

Envoi des Sous Officiers
Caporaux et
Soldats
blessés et prisonniers de la
1ere Compagnie du
2eme Régiment

Gefangenenlager
Weinberge
bei Zossen
Allemagne.

A Monsieur le Président de la
République Française
Paris
Palais de l'Elysée
France

Weinberge, le 16 Decembre 19.

Les Sous Officiers Caporaux et Soldats blessés et prisonniers prient Monsieur le Président de la République Française d'accepter leurs respectueux voeux et hommages pour la nouvelle année

UNE CARTE POSTALE DE PRISONNIERS FRANÇAIS
ADRESSÉE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

(Ce cliché est reproduit avec l'aimable autorisation du *Petit Journal*.)

EN CAPTIVITÉ!

La vie que nous y menons.

Lettres et récits de soldats français, belges et anglais, prisonniers en Allemagne,

recueillis par J. Montvert. (pseud.)



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
46, RUE ST-ANDRÉ DES ARTS, 46

1915

AVANT-PROPOS

Lettres apportées en France par des évacués, récits d'hommes libérés et surtout missives ayant échappé à la censure allemande, ce recueil présente un tableau fidèle de la vie des captifs en Allemagne, sensiblement différent des tableaux officiels.

Ces pages, glanées dans la foison quotidienne de la presse, sont remplies de plaintes unanimes et d'espoirs inébranlables. Elles fixent un des aspects particuliers de la guerre qui n'est pas le moins douloureux. Elles posent en même temps le problème angoissant de l'existence de milliers d'hommes plus malheureux que les combattants.

Vers eux s'envolent nos sentiments de pitié et notre sympathie profonde.

Puissent ces pages en inspirant à chacun des lecteurs le désir de participer, personnellement, si possible, au soulagement de ces pitoyables misères, contribuer à améliorer le sort des prisonniers en Allemagne.

Mai 1915. J. MONTVERT.

EN CAPTIVITÉ !

COMMENT JE FUS FAIT PRISONNIER

Je me jette à plat ventre et me roule jusque dans un fossé... — Je l'abats d'une balle dans la tête... Plus de balles... — Je vais être fusillé... Un officier allemand s'excuse de la sauvagerie de ses hommes.

Lettre écrite par un de nos officiers, aujourd'hui prisonnier en Allemagne, et qui est parvenu cependant à donner de ses nouvelles à ses parents:

J'arrive, après des péripéties nombreuses, à C... à dix heures un quart du soir. Plusieurs maisons flambaient, on entendait quelques coups de feu. A l'entrée du village, une section de mon bataillon, en patrouille perdue, me dit: « Le bataillon est dans le village, suivez la route. » J'avance en avant de ma section, sans méfiance. A un détour de rue, nous recevons une brusque fusillade. Je hurle, persuadé que c'étaient des Français qui nous prenaient pour des Allemands: « Ne tirez pas! France! 140! » Le feu cesse; on avance. A vingt mètres, feu terrible; à la lueur des coups de feu, on voit des casques à pointe... J'étais à quinze mètres en avant de ma section. Les balles me sifflent aux oreilles; je me jette à plat ventre et me roule jusque dans un fossé. A ce moment, de toutes les maisons, bondissent des Allemands... Plus de section! Quelques hommes morts, d'autres blessés; ils sont achevés par les Allemands. Ils ne me voient pas. A une heure du matin, plus un seul Boche. Je me lève, essaye de

sortir du village; impossible, occupé partout par l'ennemi. J'entre dans une maison pillée, pour m'y cacher jusqu'à la reprise du village par les Français.

Le matin, à 6 heures, le bombardement par les Français commence. Je regarde à travers les persiennes et vois avec plaisir les Boches, dans la rue, s'agitant sous les obus. Soudain, à 8 heures 30, une section, juste sous mes fenêtres reçoit un obus; cinq sont tués, sept blessés. Ils bondissent à l'abri dans la maison où je suis. J'étais au premier: je tire alors mon revolver, dans lequel j'avais encore trois balles, et j'attends, revolver au poing, au sommet de l'escalier. Je ne songeais, à ce moment, qu'à vendre chèrement ma vie, sûr que j'étais de mourir. Je fais une courte prière et j'attends.

Des pas lourds dans l'escalier: un Allemand paraît: en me voyant, il hurle:

« Gefangen! Gefangen! » (Prisonnier! prisonnier!) Je réponds: « Nein, noch nicht! » (Non, pas encore!). Il me bondit dessus; je l'abats d'une balle dans la tête. Un deuxième paraît; je tire ma seconde balle, le rate: je tire ma troisième balle et l'attrape à l'épaule; il se sauve en hurlant. Plus de balles! Une dizaine d'hommes remontent l'escalier; je m'avance alors en leur disant: « Ich ergebe mich! (Je me rends!) Ils me bondissent dessus, m'empoignent et, à coups de crosse et de botte, me font dégringoler l'escalier sur le dos, la tête la première. En bas, je me relève, on m'arrache ma capote, ma tunique, on me prend tout ce que j'ai,

on m'arrache mon binocle qu'un soldat écrase d'un coup de talon, et un sous-officier m'annonce que je vais être fusillé. La tourbe hurlante des Bavarois se rue sur moi; je reçois des coups de crosse, de botte, des coups de poing à travers la figure...

A ce moment, un officier allemand arrive, tire son sabre, s'élance sur ses hommes, qu'il écarte à grands coups, arrive jusqu'à moi et s'excuse, en très bon français, de la sauvagerie de ses hommes, me fait rendre ma tunique et ma capote. Il me demande si l'on m'a pris autre chose. Je lui dis qu'on m'a tout pris. Il peut alors retrouver mon argent, des photographies, (vos chères photographies!) mais il ne peut retrouver ma montre, ni mon portefeuille. Or, ma montre m'était un double souvenir, étant ma montre de première communion et, de plus, dans un combat, alors que je l'avais au poignet, une balle l'avait à moitié éreintée.

Je remercie cet officier ; on me conduit à un colonel allemand, puis à un général bavarois, qui m'interrogent. Je leur réponds que je ne puis rien leur dire de ce que je sais ; ils s'inclinent et me renvoient. Je suis envoyé à S...-Q..., de là embarqué pour l'Allemagne ; j'arrive à Halle, le... au soir...

Ici, nous sommes bien traités : on m'a mis dans une usine transformée en camp d'officiers prisonniers. On est dans de grandes salles, trente ou quarante à la fois. On nous a donné des lits et des draps ; jusque-là nous n'avions que des paillasses avec deux couvertures chacun.

La nourriture, par exemple, est infecte, comme partout, du reste, en Allemagne, car la famine commence ; c'est une bonne chose ! On a presque toujours du porc bouilli et des patates cuites à l'eau, avec une soupe à l'anis comme dîner. Enfin, je m'y suis habitué et ne m'en trouve pas trop mal. Le pain est ignoble, fait avec de la farine de seigle et 30 pour cent de farine de pommes de terre. On nous paie 60 marks par mois ; nous ne pouvons écrire qu'une lettre de deux pages par semaine, aussi vous la réservè-je. On passe son temps en bridges, manilles, lectures, bavardages, études de l'allemand et promenades en rond dans la cour.

L'Eclair, 25 décembre 1914.

EN ROUTE POUR LE CAMP

Montre ma lettre à un député. — Comme viande... du chien. — Réveil à grands coups de fouet.

Notre correspondant d'Ambérieu nous envoie la copie d'une lettre d'un soldat prisonnier en Allemagne. Cette lettre, remise à M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, montre quelles souffrances supportent les soldats prisonniers et la brutalité de leurs gardiens. Nous la publions sans y changer un mot.

X......, (Allemagne).

Chers frères et sœurs,

Je profite d'un renvoi de prisonniers blessés et jeunes gens de moins de seize ans, ainsi que de pauvres vieux, au-dessus de soixante ans, pour

vous faire parvenir de mes nouvelles et pouvoir me soulager un peu.

Nous sommes restés cent dix-huit heures en chemin de fer dans des vagons à bestiaux, sans paille ni banc, entassés, cinquante et un hommes et trois sentinelles par vagon. Les Boches nous ont donné un seul repas de pain noir et rata pas digne de donner à des cochons. Le long de notre trajet, les pierres et les bâtons nous tombaient dessus. En arrivant à X..., la population nous a jeté des pierres, des briques et nous crachait à la figure; l'on croyait notre dernier moment arrivé; les sentinelles nous frappaient à grands coups de crosse de fusil.

En arrivant au camp, l'on nous a flanqué dans des baraques mal couvertes, il pleuvait sur nous comme à la cour, et comme réconfort, de la farine à l'eau dénommée: soupe à la colle. Notre nourriture consiste depuis ce malheureux jour: pain noir, hareng salé cru, haricots datant de 70. Nous sommes après mourir de faim et de privations; nous ressemblons à de véritables cadavres; l'on est rongé de poux et dans la pourriture, sans pouvoir laver notre linge, Comme couchage, de la paille de bois et deux méchantes couvertures. Tous les jours, en allant chercher la soupe à la colle, l'on est aux risques de recevoir des coups de nerf de bœuf et de coups de sabre par ces brutes de Boches; il n'y a pas de jours qu'il n'y en ait une dizaine de blessés.

Aujourd'hui, 28 janvier, à midi, un soldat fran-

çais et un soldat russe ont été blessés à coups de sabre; le Français eut l'oreille décollée et le Russe la tête fendue; le major ne pouvait pas arrêter le sang. Moi, dimanche dernier, j'ai reçu deux coups de nerf de bœuf sur la tête; j'étais après parler le long du treillage avec un camarade, Enfin, combien d'autres brutalités sans nom; d'ailleurs dignes de ces crapules de Boches ! Ah ! si j'avais été sur notre sol français, le Boche n'en aurait plus fait d'autres.

J'espère que nos armées doivent faire du bon travail; ici nous ne savons rien; les Boches nous disent tous les jours: « Françouse, capout. » mais nous ne les croyons pas, nous espérons tous à la victoire et que nos braves artilleurs les extermineront tous jusqu'au dernier et que l'on ne soit plus longtemps à revoir notre chère France, ma femme et mes enfants et vous tous.

En ce moment, le matin, on nous donne de l'infusion de douce amère ou de feuilles de ronce, et comme café du gland; jamais de sucre dedans, fromage pourri, hareng mariné pourri, de l'orge cuite avec des pommes de terre sans être épluchées ni même lavées, l'on trouve des pierres, de la paille dans la soupe, et comme viande, du chien ; l'on a retrouvé les mâchoires et les dents, qui ont été identifiées par deux vétérinaires soldats prisonniers comme nous,

Tous les matins, réveil à grands coups de fouet et nerf de bœuf par les sous-offs boches, et nous sommes gelés dans les baraques en ce moment par ce temps de neige.

Joséphine, montre ma lettre à un député, ou à un journaliste, qu'il puisse faire entendre les plaintes de pauvres prisonniers à notre pays; le nom de l'adjudant boche, la dernière des brutes: l'adjudant Wibert; il en a blessé plus de trois cents pour sa part, il mérite l'échafaud.

Les Boches nous ont empêché de fumer; ils disent qu'en France l'on empêche leurs prisonniers de fumer. Mais nous sommes certains que ce n'est pas vrai, car il y a des soldats de Saint-Quentin qui ont reçu une lettre du député Ringuier qui disait que les Allemands étaient bien traités en France et qu'il en souhaitait qu'il en soit de même pour les prisonniers français. Si tu as des parents de soldats auprès de toi, dis-leur bien quand ils écriront à leurs enfants qu'ils ne fassent pas de quartier avec les Boches, car ils n'ont droit à aucun pardon ; c'est une race maudite; j'ai un livre de fait, jour par jour, heure par heure, tout y est relaté, je vous montrerai leurs atrocités en rentrant.

Dans l'espoir de vous voir bientôt et d'être délivré des mains de ces brutes, je vous embrasse tous de bien loin.

Embarqué le lundi 21 septembre, à cinq heures du soir, à Concy, cinquante et un hommes par vagon et deux sentinelles. Débarqué à X..., le samedi 26, à trois heures après-midi, soit cent dix-huit heures de chemin de fer, un seul repas, en passant à Guteroff le jeudi 24, à neuf heures du soir. En arrivant en Allemagne, commencement de l'exhibition dans toutes les gares, sur les ponts, devant le public ; à

Acher, Aix-la-Chapelle, Stolberg, Cologne, trois heures de pose, de neuf heures à midi; les sentinelles ont été obligées de fermer les portes des vagons, pour nous protéger contre les briques et les bâtons. Le train partait de toutes les stations par grands à-coup et les arrêts de même; vois d'ici les pauvres blessés, sans être pansés, pousser des gémissements et des plaintes ; c'était à fendre le cœur, de voir un tableau pareil, et ces crapules de Boches prétendent encore avoir de l'humanité. On doit les radier des nations civilisées.

Je termine, car le détachement va partir.

Lyon Républicain, 1er mars 1915.

SOIXANTE JOURS CAPTIF EN ALLEMAGNE

Impressions d'un médecin militaire français.

Après la visite d'un consul des Etats-Unis chacun reçut une bonne couverture de laine.... — Comme lit chacun a une paillasse copieusement habitée de puces. — La « Wache », les « vaches grises », la « vache saoûle» et la «vache sympathique».

Schaffhouse. — J'ai eu le privilège de pouvoir recueillir les impressions d'un médécin militaire français, le Dr C... qui fut retenu prisonnier en Allemagne durant soixante jours, contrairement aux engagements formels de la convention de Genève-La Haye.

Voici le résumé de son angoissante odyssée :

Prisonnier et volé !

Le Dr C... était occupé à soigner de braves territoriaux de trente-cinq à quarante ans qui avaient mar-

ché au feu avec l'enthousiasme de jeunes soldats de l'active, lorsqu'il fut capturé par les Allemands. De suite on lui prit son revolver et son épée, quelques kilomètres plus loin un jeune « casque-à-pointe » lui retire brusquement sa bicyclette, l'enfourche prestement devant un officier de son régiment et disparaît. Le soir, sous la menace d'un revolver, tenu par un sous-officier, il dut remettre à ce dernier tout l'or français que contenait son porte-monnaie. Lendemain, disparition de sa cantine qui contenait instruments, linge et vêtements.

Marches, contre-marches, nuits à la belle étoile au milieu des champs sous la garde de sentinelles brutales, pour toute nourriture pendant trois jours la moitié d'un mauvais pain noir de soldat, d'une mastication presque impossible, tandis que sous les yeux des prisonniers, des cuisines roulantes distribuaient aux Prussiens des soupes fumantes et appétissantes. Impossible non plus de rien acheter, et avec quoi puisque le Dr C... et ses compagnons d'infortune, parmi lesquels se trouvait un officier âgé de septante-quatre ans, avaient été soulagés de leur ar gent ?

Le Dr C... est dirigé sur Namur, puis sur Liége. Il y arrive sans escorte, mais à peine a-t-il fait quelques pas dans la ville que sa présence provoque une manifestation. Plusieurs milliers de personnes, apercevant un uniforme français, se mettent à sa suite en criant *Vive la France!* au nez et à la barbe des Bavarois du landsturm chargés de la police de la ville. Un officier

le cueille de suite en auto, le conduit dans un hôpital. Là se trouvent une dizaine de médecins français attendant des passeports. On leur déclare : « Vous êtes libres, mais vous ne pouvez pas quitter l'hôpital, même en civil. »

Les passeports qui devaient permettre aux médecins de regagner la France par la Hollande n'arrivèrent jamais, mais en revanche un ordre parvint : « Envoyez médecins camp d'Ohrdruf. »

Dans un « Kriegs-Gefangenen Lager. »
(Camp de prisonniers de guerre.)

Pour éviter les manifestations anti-allemandes de la part de la vaillante et fière population liégeoise, les médecins furent emmenés de nuit. Le camp militaire d'Ohrdruf se trouve situé à deux kilomètres de cette petite ville (grand duché de Saxe-Cobourg-Gotha) dans la partie septentrionale de la Thuringe montagneuse et froide. C'est un camp d'instruction qui passe pour un modèle du genre. La partie réservée aux différents logements et services a été intelligemment tracée ; elle ne comprend que des pavillons isolés, chacun d'eux possédant un petit jardin. Les constructions sont toutes en ciment armé dans le style campagnard allemand moderne avec de grands toits descendant le long des étages jusqu'au rez-de-chaussée. Eau et électricité partout, établissements de bains, boucherie, boulangerie.

Deux mille personnes pourraient y loger, mais pas huit mille, aussi le plus grand nombre des prisonniers

couchent-ils dans des baraquements en bois ou sous la tente.

Le cantinier chargé de la nourriture reçoit 60 pfennigs par jour et par tête. Voici ce qu'il donne en retour : un kilo de pain pour trois jours, soit 330 grammes par jour, le matin une tasse d'infusion d'orge grillée ou de gland torréfié (baptisé café), entre dix heures et midi une soupe contenant des pommes de terre, de l'orge ou du riz (trois fois par semaine cette soupe contient de la viande), et enfin vers six heures du soir nouvelle tasse d'infusion noirâtre.

Après la visite d'un consul des Etats-Unis auquel les prisonniers avaient réussi à conter leurs doléances chacun d'eux reçut une bonne couverture de laine. Deux fois par semaine les civils sont admis à visiter le camp moyennant un droit d'entrée de 20 pfennigs par personne. Tout à fait comme chez Bostock où l'on est admis au repas des animaux !

Après un séjour de huit jours à Ohrdruf, le Dr C... est embarqué pour Magdebourg. Pas d'autre explication. Le commandant du camp a reçu un ordre, voilà tout.

En Allemagne, avoue-t-il, on obéit sans comprendre.

Pour effectuer le trajet d'Ohrdruf à Magdebourg, qui est long d'environ 200 kilomètres, quatorze heures furent nécessaires. Du reste, les convois de prisonniers suivent des itinéraires combinés avec de nombreux détours afin d'être le prétexte à des exhibitions dans chaque petite gare. Ainsi de Liége à

Ohrdruf, près d'Erfurt, le Dr C... dut passer par Cologne, Munster, Hanovre, Brunschwig et Magdebourg. Certains prisonniers ont fait deux fois le même trajet.

A Magdebourg se trouvent cinq cents officiers belges et français. Ils sont internés dans un *Wagenhaus* (dépôt de voitures régimentaires), spécialement aménagé dans le courant de septembre. Des cloisons de bois ont été construites, séparant les vastes chambrées des deux étages. Dans chaque chambre on empile trente officiers au moins. Quarante médecins étaient réunis dans le même logis malsain (250 m^2), un grenier sous le toit, mal éclairé par des ouvertures basses touchant le sol, mal aéré, car les fenêtres ne peuvent être ouvertes qu'une heure le matin et par un soldat de service, mal entretenu car trois ordonnances-domestiques doivent servir quarante officiers. Comme lit, chacun a une paillasse copieusement habitée de puces, un seul drap et une seule couverture.

Le Dr C... avait comme compagnons des officiers qui avaient séjourné auparavant à Halle où les prisonniers sont couchés directement sur le sol à peine garni de paille. D'autres venaient de Wesel où ils devaient partager la couche de prisonniers de droit commun. Magdebourg semblait à ces derniers un véritable Eden.

Quatre heures par jour, deux le matin et deux l'après-midi, les officiers ont la faveur de se promener dans la cour, entourée de fils de fer barbelés.

La vie au camp de Magdebourg.

Les tables sont sales et insuffisantes; les médecins durent démonter des portes d'armoire et les étendre sur des rinçoirs à vaisselle afin de donner à chacun de nous une place de table.

Le service est fait à des heures très variables; le repas du matin entre 7 h. et 8 h. est le meilleur de la journée, car il comprend quatre minuscules petits pains blancs et du bon beurre; malheureusement l'infusion noirâtre que l'on sert comme boisson est trouble, peu engageante d'aspect et désagréable au goût. Le déjeuner arrive entre midi et deux heures; c'est d'abord une soupe presque toujours mangeable, une portion de porc (bouilli, rôti ou salé) et des pommes de terre de qualité inférieure cuites à la vapeur.

Pas de pain ni de boisson à ce repas.

Les aliments sont présentés dans des cuvettes plus ou moins propres, parfois même dans des bassins émaillés où les prisonniers avaient fait leur toilette le matin. Le dîner du soir est réduit à sa plus simple expression : deux petites tartines de pain gris, recouvertes de beurre de conserve et d'une légère tranche de jambon et de pâté d'un goût étrange. Comme boisson, de l'infusion noire sans sucre ou bien de la soupe ou bien encore du cacao de qualité inférieure.

C'est un civil qui est chargé de nourrir les officiers; il reçoit 1 mark 50 par tête et par jour. Si la guerre dure longtemps, déclare le Dr C..., il aura fait fortune.

Lorsqu'un officier arrive dans un dépôt de prisonniers, il est conduit au bureau (Schreibstube) où l'on procède à son inscription. Si tout son argent ne lui a pas été volé (ce qui est fréquent), le sous-officier trésorier (Zahlmeister) l'en débarrasse promptement en lui remettant en échange un reçu.

Si, au cours de sa détention, l'officier désire se procurer des vêtements ou des livres, le chef de bureau les lui fait parvenir, mais il paie lui-même avec l'argent déposé par l'officier au moment de l'arrivée. Tous les fournisseurs sont choisis par le sous-officier secrétaire qui majore tout d'environ 50 %.

Chacun reçoit une solde qui varie suivant les grades ; un lieutenant reçoit chaque jour 50 pfennigs en jetons.

Une « vache » sympathique.

A l'entrée de la prison qui abrita le Dr C... se trouve un corps de garde. Sur la porte de ce local l'autorité allemande a fait inscrire le mot allemand « Wache » qui signifie garde, mais qui, prononcé à la française, donne « vache. » Naturellement, les prisonniers désignèrent leurs gardiens sous ce vocable : « Les vaches. » Et pour distinguer, il y eut la « vache portière, » puis les « vaches grises » pour désigner les vieux territoriaux à barbe presque blanche. Les prisonniers connurent aussi « La vache saoûle, » laquelle provoqua un scandale que le Dr C... voulut bien me conter :

C'était un brave et excellent homme, âgé d'une

cinquantaine d'années, marié, père de famille et même grand'père. Il causait volontiers avec les prisonniers parlant sa langue. Un jour qu'il avait bu, *in vino veritas*, il éprouva le besoin de crier bien haut toute sa pensée et il effectua une promenade à travers les chambres.

— *L'Allemagne, disait-il, est foutue! La France est beaucoup plus forte qu'on ne l'avait cru, l'Ogre russe finira par nous écraser, l'Angleterre nous empêchera de signer la paix avant l'anéantissement de l'Empire germanique, l'Italie sera bientôt à vos côtés et les peuples balkaniques suivront. Nos journaux ne disent pas la vérité, mais nous voyons bien que nos attaques sont vaines; et puis des blessés revenus depuis peu ont surpris, dans les services de l'arrière, bien des conversations d'officiers qui n'ignorent pas la vérité. Bientôt nous, les vieux, nous irons nous faire tuer à la frontière. L'empereur et le chancelier sont de grands coupables et la révolution les supprimera.*

Mais le langage de cette « vache sympathique » fut entendu d'une sentinelle; il fut mis au cachot et ne reparut jamais parmi les hommes de la garde.

Un joyeux retour vers la France.

Enfin, me déclare le Dr C..., après soixante jours de captivité, l'ordre de notre libération parvint. Vous imaginez quelle joie! Nous sommes conduits en taxi-auto à la gare et installés dans un confortable wagon de Ire classe qui nous abritera pendant les trois jours et les deux nuits que durera notre voyage de

Magdebourg à Constance et la frontière suisse.

Durant tout ce long trajet nous fûmes traités avec humanité et même avec une certaine déférence, et cela avec ostentation. Les gradés s'efforçaient de faire assaut de gentillesse et d'amabilité. On aurait voulu, semblait-il, que nous emportions un bon souvenir de l'hospitalité de notre ennemi et que nous rentrions en France en louant leur façon d'être ! Mais pouvions-nous oublier, pour quelques heures de bons traitements, toutes nos privations et nos vexations des deux mois précédents ?

Notre passage avait été signalé à chaque gare et le commandant militaire venait veiller personnellement à notre sécurité. L'Administration avait commandé nos divers repas le long de la route, et pour la première fois depuis deux mois nous pûmes manger convenablement et sans débourser. Le second jour de ce voyage cinq repas nous furent offerts dans les vingt-quatre heures.

Le premier repas de cette copieuse série nous fut servi à la gare de Gerstungen à 6 h. 45 dans le Kasino-mess des officiers : potage, viande, légumes divers, fruits. Le deuxième à 8 h. 30 au Kasino de Bebra : café au lait et petits pains ; le troisième à 15 heures au buffet des premières d'Elm, consistait en un excellent dîner. Le quatrième eut lieu à 19 h. 40 au somptueux buffet de Francfort-sur-le-Mein : deux à quatre succulentes saucisses avec pain et bière.

Repus et satisfaits, nous sommeillions tranquillement dans notre wagon lorsqu'à une heure du matin

les portières s'ouvrent violemment et l'on nous dit de descendre pour manger encore. Nous déclinons cette invitation. Mais l'officier revient avec des ordres précis; nous l'accompagnons au buffet d'Heidelberg où l'on nous offre un délicieux souper froid; notre couvert est préparé sur une grande table dressée au milieu de la salle. Autour de nous, des dames et des gentlemen sablent gaiement le champagne. J'ai cru et je crois encore que c'était là une mise en scène préparée; on se serait cru au 3me acte de *La Veuve Joyeuse.* Peut-être y avait-il dans un coin un opérateur cinématographique. A la fin du repas, à l'heure de la cigarette, nous fûmes abordés individuellement par les buveurs des tables voisines, et, chose curieuse, presque tous entamèrent la conversation en français.

L'unique sujet fut la guerre, ses causes, ses effets, ses multiples incidents.

L'Allemagne, répétaient-ils volontiers, vaincra sûrement car elle est grande et forte; bientôt les Français comprendront et traiteront avec nous. Enfin, le refrain: « Vous allez rentrer en France, dites à vos compatriotes que vous avez été bien traités chez nous et assurez-les que nous ne sommes pas des barbares. »

EM. TAPONIER.

L'Information du 19 février 1915.

LA VIE DANS LES CAMPS

A quelques exceptions près le traitement que nous subissons est humain. — Comment je deviens interprète... — Ils enquêtent sur des prisonniers ayant des parents à influence politique. — La langue française a des finesses qu'ici on connaît peu et à vous d'exagérer la dose....

Nous pouvons extraire de fort intéressants passages d'une lettre qu'un prisonnier français a pu faire parvenir et qui contient des détails variés sur la vie qu'on mène dans les camps d'Allemagne où sont gardés les prisonniers de guerre.

Les familles françaises sont nombreuses qui s'inquiètent sur le sort d'un des leurs prisonnier. Voici qui est de nature à leur prouver que s'ils ne sont pas heureux, au moins ne souffrent-ils pas de façon insoutenable et peuvent-ils, avec quelque argent, se procurer de petites douceurs.

A bout de forces. — Réaction. — Internement.

D'autre part, après un mois de campagne effective, que je vous narrerai à mon retour en détail, j'étais à peu près au bout de mon rouleau, les marches forcées, les combats, le manque de nourriture et surtout de sommeil, m'avaient fichument esquinté. Le moral seul se maintenait énergique et j'espère bien que j'eusse pu durer longtemps encore, mais une fois pris, la réaction s'opéra; je commençai à sentir les blessures de mes pieds, un grand accablement physique et moral, et après huit jours de marches forcées à travers le nord de la France et un peu de Belgique, parmi beaucoup de ruines et

de désolation, j'arrivai ici (deux jours de chemin de fer aidant) à bout de forces. Heureusement, une nourriture saine, sinon suffisante, un repos prolongé dans les tentes qui d'abord nous abritèrent, rétablirent bien vite l'équilibre chez moi.

Bientôt une cantine s'ouvrit où à des prix fort coquets, je pus enfin me procurer autre chose que la purée de légumes réglementaire, diurétique, mais guère reconstituante, soit du lard, du beurre, du chocolat, des confitures. Aujourd'hui, après un mois de ce régime, je me sens merveilleusement valide. J'ai repris de la graisse et, après quelques jours d'entraînement, je serais prêt à rentrer en campagne. D'autre part, nous avons pris, depuis un mois, possession de locaux plus confortables : grandes baraques en bois contenant 1000 hommes (nous sommes ici 1000 : Français, Africains, Belges, Anglais et Russes). Nous avons une bonne couverture, de la paille assez, et n'était la vermine qui nous dévore, malgré tous les travaux de défense possible, je ne suis pas mal à mon aise.

Le prisonnier devient interprète.

Quant aux relations avec nos geôliers, elles sont, autant que possible, bonnes. La plupart sont des vieux qui ne peuvent faire campagne et qu'on emploie ainsi. Ils ne sont pas mal intentionnés à notre égard et, à quelques exceptions près, le traitement que nous subissons est humain. J'espère que chez nous les prisonniers allemands sont encore mieux

traités et qu'aucune des fables absurdes qui, de temps en temps, nous sont rapportées, n'a un fond quelconque de vérité. Personnellement, bien que ce fussent des ennemis et que j'eusse à cœur de ne leur devoir rien, le seul fait de savoir un peu d'allemand et de pouvoir servir souvent d'interprète me valut des égards particuliers. Dès que nous eûmes formé une compagnie, le capitaine (professeur à l'université de X...) me donna, ainsi qu'à un camarade qui comme moi sait un peu parler allemand et qui est aussi « ausgebildet » une place au bureau, comme interprète. Et si cela m'oblige à des relations journalières avec de gros Boches plus ou moins antipathiques, cela me procure au moins, ainsi qu'à tous les bureaucrates (cinq en tout) un peu de tranquillité, une grande chambre pour nous seuls et presque le respect de tous les rustres qui nous entourent.

On recherche les prisonniers dont les parents peuvent avoir des influences politiques.

Le capitaine en personne daigne nous parler. C'est un homme, paraît-il, illustre dans sa branche et qui est chez lui un gros personnage (Geheimrat de l'Empereur, etc., etc,). Il nous donne quelques nouvelles, toutes à leur avantage, naturellement, et discute parfois avec nous sur l'état de choses actuel. Bref, nous ne sommes pas persécutés. On dirait même que depuis ces derniers temps, les Allemands cherchent tout particulièrement ici à se concilier les Français. Ils sont avec nos hommes beaucoup moins

brutaux qu'avec les Russes et les Anglais. J'ai l'impression qu'ils nous font du plat. Ils enquêtent sur les prisonniers ayant des parents à influence politique. Ils essaient de nous habituer à l'idée d'une prochaine paix avec notre pays.

Qu'y a-t-il là-dessous ? Nous ne pouvons le savoir ici. Mais, si réellement les Allemands cherchent maintenant à conclure avec nous une paix partielle, il serait honteux à nous de l'accepter. Nous devons marcher avec nos alliés et ne traiter que d'accord avec eux. Quelle que soit notre position actuelle, bonne ou mauvaise, il est impossible que nous n'en venions pas à bout victorieusement. Pour cela, j'endurerai patiemment l'ennui qui, malgré toutes les diversions tentées, me ronge, et surtout la fièvre de ne rien savoir de sûr, de patent, de prouvé, les privations qui pourraient bien venir si la guerre se prolonge. Je suis prêt à endurer de longs mois encore de captivité et de séparation.

Y aura-t-il échange de prisonniers ?

Je n'ai qu'un regret, qui me cuit presque comme un remords, c'est de n'être plus avec ceux qui se battent dans le Nord et dans l'Est, avec André et Louis. L'inaction en l'occurence est un supplice. Ce que j'espère seulement, c'est cet échange de prisonniers dont on nous berne ici depuis des semaines. Si ce n'est pas un leurre, j'espère qu'il me sera permis d'aller vous embrasser un bon coup, et alors avec quelle allégresse j'irai rejoindre les camarades

et terminer la campagne jusqu'à la victoire.

Et en outre, mon enthousiasme et mon dévouement au pays, l'expérience acquise me permettront d'aborder sans crainte une seconde campagne. Quand tu m'écris, dis-moi à *mots couverts* l'état des esprits en France.

Ici nous sommes tant qui retournerions au feu comme à une fête pour le salut de notre France!

On ne peut écrire souvent.

Nous ne pouvons en principe écrire qu'une fois par mois, et six lignes seulement et encore sur des généralités. Je fais ce que je peux pour surmonter ces difficultés, mais ce n'est pas brillant effectivement. J'espère toutefois que mes cartes du 2 et 3 et cette lettre-ci te satisferont un peu. Dis-moi si tu l'as reçue celle-ci, sans spécifier que c'est une lettre naturellement. Et pour l'avenir, arme-toi de patience. Si les nouvelles se font rares, n'en augure pas que je suis malade, mais que la surveillance se resserre, comme c'est le cas. Et que cela ne vous empêche pas, vous mes deux chéries, de m'écrire souvent et longuement. C'est ma seule joie ici. Avec un peu d'adresse, vous pouvez me faire comprendre l'état de choses actuel chez nous. Appliquez-vous à ce jeu. La langue française a des finesses qu'ici on connaît peu et à vous d'exagérer la dose.

Programme d'une journée de prisonnier.

Voici, à titre de document, une journée-type de mon existence ici. Réveil à six heures, mais je me lève vers sept heures. Petit déjeuner au saut du lit. Café au lait, qui est en réalité de l'orge grillée fade et sans vertu, petits pains, beurre, miel. Toilette à l'eau froide (de ce fait, je ne puis me raser et j'ai une jolie barbe blonde qui me sied à merveille et que je conserverai peut-être). Frictions de la barbe et du crâne, où les cheveux ont à peu près disparu, avec de l'eau de Cologne ; vous voyez que je me suis procuré même un peu de luxe.

A 8 heures, je vais au bureau où une bibliothèque mutuelle que j'ai fondée et qui prospère (nous avons plus de 400 livres) me donne pas mal de travail et de divertissement. Vers dix heures, quand le temps le permet, nous partons, mon copain et moi, faire deux ou trois tours de cage, la périphérie du camp ayant plus d'un kilomètre. Nous rencontrons des amis ou nous allons les visiter, afin de discuter les derniers tuyaux qui courent le camp, puis nous rentrons lire, causer, faire notre besogne d'interprètes. A midi, lunch, rata de patates, carottes, choux à l'anis de plus en plus salement confectionnés. Heureusement que nous pouvons avoir, par les vieux Boches, quelques saucissons venant de la ville, du miel et de la confiture.

A 1 heure, rebibliothèque, puis selon le temps, nouvelle promenade ou reprise de la lecture jusqu'au

soir. Les heures sont longues, mais tout de même elles coulent, et puis notre âge reprend le dessus et nous rions comme des fous, les Boches servent généralement de cibles. Pour souper (6 h. 1/2), un potage concentré quelconque et nos provisions; puis de 7 heures à 9 heures, quand s'éteint l'électricité, nous sommes seuls, nous sortons nos pipes (car fumer est sévèrement puni et impossible le jour) et jouons aux cartes, devisons, lisons encore. De 9 heures à 10 heures, nous continuons, mon camarade et moi, à causer dans l'obscurité de sujets qui nous sont chers, livres, théâtre, musique et surtout la guerre. Nous ressassons nos espoirs, nous regrettons sans trêve de ne plus en être. Puis, vers 10 heures, coucher; je me glisse dans ma toile sur mon lit de paille, et sous ma couverture et ma capote, malgré l'eau qui suinte du plafond et me dégoutte dessus, malgré aussi l'assaut des poux de paille, je dors royalement jusqu'au réveil. Et chaque jour ainsi.

Je termine pour ne pas risquer de faire prendre cette lettre en la faisant trop volumineuse. Je souhaite cordialement qu'elle vous parvienne. C'est un bavardage hâtif et quelque peu désordonné, mais qui te donnera mieux que des cartes mon *habitus* actuel. Je rebifferai d'ailleurs dès que possible. Quant aux cartes, je n'aurai la permission d'en envoyer qu'au début du prochain mois.

Journal de Rouen, 10 décembre 1914.

AU CAMP D'ALTENGRABOW

Récit d'un prêtre, retour en France après une détention de cinq mois.

Comment il fut fait prisonnier. — Le camp. — Les baraquements. — La nourriture. — Le travail. — — La bibliothèque, le théâtre et les chapelles.

Le 26 août, les Allemands arrivaient à l'entrée du village de M..., que défendait un régiment de territoriale.

Une panique éclata, on le comprend aisément, parmi la population. M. l'abbé A..., exhorta ses paroissiens au calme, les invitant à prier avec lui. Puis, après s'être rendu à l'église, où il consomma les saintes Espèces, il se porta courageusement au secours de nos premiers blessés. Une ambulance avait été hâtivement aménagée. En transportant un de nos malheureux soldats, M. l'abbé A... fut atteint d'une balle à la jambe, tandis que le blessé qu'il portait dans ses bras recevait un coup de feu mortel.

Ce fut en retournant au presbytère qu'il fut fait prisonnier. Fouillé, il fut trouvé porteur de cartouches qu'il avait enlevées à un enfant, de peur qu'il ne lui arrivât quelque malheur, et dont il avait négligé de se débarrasser.

C'en fut assez pour le désigner aux mauvais traitements de ses gardiens. C'est ainsi que, s'étant présenté devant le médecin-major pour faire panser sa

blessure, il fut renvoyé à coups de pied par les soldats et esquiva en se sauvant le poignard dont une brute le menaçait.

Conduit à Cambrai avec quelques-uns de ses paroissiens, après avoir été le témoin de scènes monstrueuses de pillages et de goinfreries, il dut faire, avec d'autres prisonniers, le tour de la ville. Les Allemands espéraient ainsi terroriser la population.

Avant d'être embarqués pour l'Allemagne, les prisonniers : quatre cents militaires, cent civils, furent parqués dans la blanchisserie Bertrand. M. l'abbé A... y rencontra son confrère, M. l'abbé Deleporte. Et il assista, dès ce moment, avec une grande douleur et dans l'impuissance, au cruel martyre qu'eut à subir pendant de longs jours ce prêtre faussement accusé d'avoir tué un officier allemand.

Dans ce même établissement, un prisonnier fut trouvé décapité.

Pour nourriture, les malheureux devaient accepter les mets les plus grossiers qu'un soldat leur lançait, et qu'ils recevaient dans leurs mains réunies en forme de coupe. C'était et ce fut leur seule assiette jusqu'à Bruxelles.

Ils furent transportés, le 29 août, dans cette ville, serrés dans des autos-camions. Et le lendemain, ils étaient embarqués pour l'Allemagne.

Pendant le trajet, ils n'eurent pas trop à souffrir de la part de leurs gardiens. Ceux-ci furent, pour eux, assez affables, et leur permirent de recevoir des fruits

que quelques Allemands compatissants leur offraient parfois dans les gares où ils s'arrêtaient.

Enfin, le 1er septembre, M. l'abbé A... et ses compagnons furent internés au camp d'Altengrabow.

* * *

Le camp d'Altengrabow est situé près de Magdebourg, en Prusse. Il sert habituellement, et encore même, de camp d'instruction pour jeunes soldats allemands.

C'est là que M. l'abbé A... dut passer ses cinq mois de captivité.

Avec lui étaient vingt-deux mille autres prisonniers : quinze mille Français environ, le reste composé de Russes, Anglais et Belges. Les relations entre les diverses nationalités sont très cordiales. Et là, comme ailleurs, nos concitoyens sont les mieux traités « comparativement ».

M. l'abbé A... nous a exposé ainsi la vie des habitants d'Altengrabow :

Cent baraques contenant environ trois cent cinquante hommes chacune, toutes en planches, abritent les prisonniers français.

Ceux-ci, jusqu'en octobre, couchaient sur de la paille. Depuis cette époque, il a été alloué, à chaque homme, une paillasse faite de copeaux de bois. Jusqu'au départ de M. l'abbé A... et depuis octobre aussi, chacun des prisonniers avait reçu une couverture plus ou moins épaisse, pour se préserver du froid. Mais il paraît qu'il devait être distribué deux couvertures par personne.

Il va sans dire que civils et militaires sont mélangés dans les baraques et sont logés à la même enseigne.

Au début de leur captivité, nos concitoyens ne furent pas trop mal traités au point de vue de la nourriture. Assez abondante, pas mauvaise, elle était faite, le matin, d'un quart de soi-disant café noir, plutôt une espèce de malt ; à midi, d'un rata ; le soir, d'une soupe. Dans la composition des repas principaux entraient, à ce moment et en quantité appréciable, des légumes secs : des pois verts, du riz, des pommes de terre, du vermicelle, le tout très épais ; peu souvent de la viande. Ils recevaient, en outre, une ration de pain grisâtre.

Maintenant, il n'en est plus ainsi. Le riz, les pois et le vermicelle sont devenus rares, les pommes de terre presque introuvables et remplacées par de la betterave ; le liquide s'est éclairci. Le pain, naturellement, est du fameux pain K. K. Et nos malheureux soldats doivent se contenter de ce brouet insuffisant.

Ils pouvaient cependant, il y a quelque temps encore, grâce à leur argent, se fournir, à la cantine, de quelque supplément. Mais, par raison d'économie, sans doute, l'autorité militaire vient d'interdire aux cantines de vendre du pain, de la charcuterie, du chocolat et du tabac.

A une réclamation sur cette insuffisance de nourriture, il fut répondu : « Si la France veut ses soldats bien nourris, elle n'a qu'à envoyer de la farine ! »

Les prisonniers, durant les derniers mois de 1914, n'avaient pour prendre leur repas, qu'une gamelle générale, qui servait à un certain nombre d'entre eux.

Ils se rendaient aux cuisines, baraque par baraque, et par rangs de quatre. A tour de rôle, chacun prenait le récipient commun, se faisait servir sa ration et la mangeait rapidement, comme il pouvait.

Maintenant, heureusement, ces mauvais procédés ont disparu. Chacun a sa gamelle individuelle et sa cuiller, et mange, dans la baraque, sa pitance qu'il est allé chercher aux cuisines, où sont employés des prisonniers.

Chez nous, les Allemands en captivité, qui travaillent à l'extérieur du camp, reçoivent un salaire qui va de deux à quatre centimes l'heure. A Altengrabow, il n'en va pas de même. Obligés de travailler, lorsqu'ils sont désignés pour cela, nos concitoyens ne reçoivent, en échange, aucune rémunération. Douze mille d'entre les habitants du camp sont ainsi occupés quotidiennement au dehors par les autorités militaires ou par les paysans du voisinage. Les autres ont été exemptés par le major.

Les « travailleurs » s'en vont donc par les champs, aux corvées de pommes de terre ou de betteraves, bêchant ou charriant, ou, dans les bois, abattant des arbres. Et bienheureux parfois celui qui a eu la précaution d'emporter un croûton de pain, car il peut arriver que les hommes, partis avant huit heures et ne rentrant que vers quatre heures du soir, n'ont rien pris pendant tout ce temps, qu'un fruit ou un morceau de pain que leur a donné un paysan compatissant. Néanmoins, en dépit de ces désagréments et du manque de nouvelles exactes, le moral de la popu-

lation d'Altengrabow est excellent. Les prisonniers ont su y arranger leur vie.

Une bibliothèque de cent volumes, bien choisis, est à la disposition des lecteurs... nombreux. Ce chiffre doit s'accroître. Ce sont les souscriptions volontaires des plus fortunés d'entre les prisonniers qui ont seules fourni ce contingent de livres.

Un orchestre a même été organisé au camp, grâce à l'ingéniosité de quelques prisonniers, qui ont pu, à l'aide de boîtes à cigares ou objets semblables, confectionner de pseudo-mandolines et des imitations de violons. Cet orchestre, qui donne des concerts, se produit aussi dans un théâtre. Le théâtre est constitué par une baraque quelconque, que des hommes de l'art transforment selon les nécessités, et l'on y chante des chansons, et l'on y joue de vraies pièces françaises, soumises d'abord à une censure attentive. Enfin, une chorale y est formée sous la direction d'un séminariste.

Si de ce côté tout est pour le mieux, grâce surtout au dévouement et à l'activité des prêtres français, aumôniers du camp et de quelques prisonniers, la situation sanitaire est de même normale. C'est ainsi que sur l'ensemble de la population, il ne s'est produit jusqu'à présent que vingt-cinq décès.

* * *

Au point de vue religieux, M. l'abbé A... a rapporté de son séjour à Altengrabow la plus réconfortante impression.

Quatre prêtres se trouvaient parmi les prisonniers. Et ceux-ci leur réservent le meilleur de leur sympathie. Les retours à Dieu sont nombreux, surtout parmi la population militaire. Et ces retours sont sérieux et produiront des effets durables. C'est le sentiment de M. A..., qui a vu de près ces hommes, que le danger ne menace plus et qui accomplissent dans leur pleine raison, dans la pleine connaissance de leurs devoirs, les résolutions qu'ils avaient prises dans un moment de péril.

Dans des baraques transformées ce jour-là en chapelles, où l'on installe des autels portatifs offerts par des catholiques de la région de Magdebourg, quatre messes sont dites chaque dimanche. Messes célébrées en grande solennité, avec diacre et sous-diacre, et chants exécutés par la chorale dont nous avons parlé plus haut. Près de deux mille hommes assistent à chaque office et il y est distribué plus de deux cents communions. A la Noël, ce furent plus de huit cents hommes qui s'approchèrent de la Table sainte.

Un des prisonniers même s'est fait baptiser au camp.

M. l'abbé A... a tenu à ajouter à son récit ces conseils pratiques pour les personnes qui ont des parents prisonniers de guerre.

Ceux-ci ne peuvent écrire, du moins il en était ainsi à Altengrabow, que deux fois, rarement trois fois par mois.

M. l'abbé A... leur recommande de s'abstenir des correspondances trop nombreuses, ni trop longues, n'employer aucun papier avec insigne, pas de lettres

pointées, ni d'encre spéciale, s'abstenir des injures et écrire lisiblement.

En ce qui concerne les objets dont les prisonniers peuvent avoir besoin, les paquets à eux destinés doivent surtout contenir : chemises, caleçons, tricots, pantalons de toile, chaussettes, morceaux de drap et de toile ; des clous, boutons, du fil et des aiguilles, de la laine, des mouchoirs et des foulards ; y ajouter du tabac, du papier blanc et des crayons, des savonnettes un peigne. Enfin des comestibles incorruptibles : conserves ou autres.

Correspondance et colis sont jusqu'ici régulièrement remis aux destinataires.

M. l'abbé A... recommande aussi à la générosité de nos concitoyens les malheureux prisonniers originaires des régions occupées par les ennemis. Sans nouvelles de leurs familles, et privés de ce réconfort moral, ils sont plus à même que les autres de souffrir des mille incommodités de la vie d'un prisonnier. Leurs camarades plus heureux, peuvent grâce à ce que leur envoient leurs familles remédier quelque peu à ces désagréments. Mais eux ne reçoivent rien : ni argent, ni vêtements...

Les aumôniers du camp d'Altengrabow se chargeront de transmettre à nos concitoyens du Nord et de l'Est ce qu'on voudrait bien leur faire parvenir directement pour eux. Voici leurs noms : M. l'abbé Marlière et M. l'abbé Lhommet, aumôniers français, camp d'Altengrabow, près Magdebourg (Prusse).

La Croix, 19 février 1915.

RÉCIT D'UN INFIRMIER BELGE

Au camp d'Erfurt.

Tout Belge est un franc-tireur... — Les Arabes préfèrent se laisser fusiller plutôt que de marcher contre les Russes... — « Que les Belges sont bêtes de n'être pas restés neutres ! »

Les lignes qui suivent émanent d'un de nos lecteurs qui fut prisonnier de guerre et qui a été remis en liberté grâce à ses fonctions médicales. Nous respectons scrupuleusement la forme donnée à ce récit et son style, car ils nous donnent une impression de sincérité et de vérité.

Etant infirmier militaire à l'hôpital de Namur, j'ai d'abord assisté au bombardement de la ville. Le dernier jour du bombardement, des shrapnells ont percé le mur de la cuisine de l'hôpital, malgré le grand drapeau de la Convention de Genève flottant sur le toit du bâtiment.

Grâce au sang-froid des sous-officiers et infirmiers, nous avons su éviter une panique générale parmi les blessés soignés à l'hôpital. Jusqu'au dernier moment nous sommes restés à notre poste, encourageant de notre mieux les pauvres compatriotes blessés. Le 23 août, les Allemands ont pénétré dans la ville, et un des premiers groupes est venu dans l'hôpital, apportant de nombreux blessés allemands. Tous les jours suivants, un grand nombre de blessés allemands affluaient à l'hôpital.

Les Allemands nous obligeaient de les soigner de

notre mieux. Malgré les services que nous leur avons rendus, ils nous ont envoyé en Allemagne. Donc, j'ai été un des infirmiers de la position de Namur qui ont été envoyés les premiers en Allemagne, comme prisonnier de guerre et... sans motif.

Me voilà en route pour l'Allemagne, constatant partout sur le passage une foule immense qui nous lançait tout ce que tombait entre leurs mains. J'étais aménagé dans un wagon de bestiaux à quarante, et cela... pendant cinquante-huit heures avant d'arriver à Gotha, où ils débarquaient à l'hôpital les plus graves blessés.

A remarquer que tout ce train se composant de trente-deux wagons ne contenait que des blessés belges, français, arabes, etc., ramassés dans les divers ambulances de la ville de Namur et environs.

Me voilà enfin arrivé au camp de concentration d'Erfurt, le 18 septembre 1914.

La vie au camp.

D'abord les deux premiers mois on nous logeait sous des tentes sur un peu de paille, pour ne pas dire fumier. Le matin à six heures debout et avec notre gamelle devant la cuisine en attendant notre tour à passer pour recevoir notre deux cents grammes de pain K. K. et un peu d'orge brûlé, titulé par les Allemands café.

Un jour, j'étais des derniers à être servis, nous n'étions qu'à seize mille prisonniers au camp. J'avais

juste attendu durant trois heures, pour recevoir le « jus » comme disaient les Français.

Il y avait au camp bon nombre de civils français, notamment de La Fère, de Chauny et des environs. Parmi eux se trouvent des vieillards de soixante-dix et même de quatre-vingts ans, un aveugle, un sourd-muet, un enfant de treize ans ; pauvres innocentes victimes de la plus atroce barbarie.

Connaissant parfaitement l'allemand, je fus employé au bureau ; un jour l'officier de ma compagnie me chargea de dresser la liste de ces malheureux en me prescrivant d'indiquer dans la dernière colonne du tableau, la cause de leur arrestation et de leur détention. J'interrogeai donc ces malheureux. Aucun ne connaissait le motif de son emprisonnement. On les avait pris au hasard, dans les champs, sur la route, dans la ville. On les avait menés à la mairie sous prétexte de les faire travailler, et jamais plus on ne les avait relâchés. J'écrivis donc dans la colonne la mention : *Unbestimmt* (inconnu). Lorsque je montrai mon travail à l'officier, celui-ci ne dit mot, mais d'un coup de plume rageur il biffa les *unbestimmt* et écrivit à la place : franc-tireur !

Vers la moitié de décembre, on fit appeler au bureau du général allemand tous les arabes, environ six cents, se trouvant dans ce camp.

On leur proposait un engagement à signer, comme quoi ils voudraient partir ensemble avec les Turcs contre les Russes ; les Allemands les promettaient de suite vie libre, leur offrant de partir immédiatement

pour la Turquie (chez leurs camarades !), tout en les menaçant en cas de contrariété de les fusiller.

Pauvres Arabes, quelles heures d'angoisses qui suivaient cet offre des Allemands. Nous (Français, Belges, Russes, Anglais), fesaient de notre mieux pour les consoler et les instiguaient de refuser formellement ; et puis... tout fier, les Arabes nous répondaient :

« Nous sommes Français et préféront nous laisser fusiller que de partir contre les Russes. »

Alors, les Allemands voyant qu'il n'y avait rien à faire, les transportaient à Sossel, près de Berlin, où ils concentraient tous les Arabes des divers camps en Allemagne. Ce que les pauvres Arabes sont devenus depuis lors, je l'ignore !...

A propos de nourriture, nous avions une soupe à midi et au soir. La viande nous était quasi-inconnue. La soupe ne comprenait que de l'eau, de fécule, un peu d'orge et quelques pommes de terre moitié nettoyées, et... du gravier. C'était répugnant ; après l'avoir regarder quelques instants on osait à peine la toucher. Mais la faim nous prenait et nous mangions tout de même.

Quant à boisson, on devait se contenter d'eau, et plus, il était défendu de fumer. Quelle privation, tout de même !

Et... les Anglais qui aiment tellement une pipe !

Un jour, étant au bureau, on ouvrit les colis destinés aux prisonniers et... partout tabac, cigarettes.

Halte ! cria l'officier ; cela... c'est pour les blessés allemands, et... confisqué ! Alors, les larmes aux

yeux, les pauvres camarades auxquels les paquets étaient destinés devaient se contenter de recevoir leurs paquets, duquel tout tabac ou cigarettes était enlevé, avec la réponse de l'officier : *Rauchen is luxur*. Et combien de fois n'ai-je entendu répéter par des Allemands :

Sie sind düm gewesen, éarum sind Wie sünd duni gewesen, warum sind sie nicht neutral geblieben, Ihren König was dum ?

Vous êtes Belge ? Oui. Oh ! que vous êtes bêtes ! Pourquoi n'êtes-vous pas restés neutre ? Que votre roi a été fou ! etc.

Je répondais, toujours tout fier : « La Belgique a défendu sa neutralité. »

Voilà enfin un beau soir, on vient m'annoncer, vu que je suis infirmier belge, que je partais le lendemain pour la Suisse, et... me voilà de retour au front.

Quel plaisir, après quatre mois de captivité, d'être délivré de ces « Schweinen » !

Indépendance Belge du 13 avril 1915.

LA VIE DES PRISONNIERS ANGLAIS EN ALLEMAGNE

Le camp de concentration de Ruhleben.

Un soldat parcourt à six heures du matin le corridor en criant à tue-tête : Aufstehen ! c'est-à-dire : levez-vous !... — Nous jouons aux échecs ou aux dames ou bien nous lavons nos nippes...

Les détails suivants d'une lettre écrite par un jeune anglais,

prisonnier de guerre en Allemagne, seront lus avec intérêt par tous ceux qui ont des amis ou parents dans le camp de concentration du champ de course de Ruhleben près de Berlin. Cette lettre a été écrite le 7 octobre dernier. Il est possible que, depuis lors, on ait défendu aux prisonniers d'augmenter leur ordinaire en achetant des vivres avec leur propre argent.

Le froid est déjà assez vif, mais comme il ne pleut pas, nous le supportons sans trop de peine. Les jours de pluie, l'endroit où nous sommes n'est qu'un grand marécage et dans les écuries où nous sommes enfermés, les journées semblent d'une longueur interminable. Lorsqu'il fait beau nous avons un espace assez large à notre disposition. Nous tuons le temps en jouant au ballon. Lorsque le temps est sec et que le vent souffle, il y a de grands nuages de poussière ; le gazon est rare. En somme et malgré tout, les camarades ne se font pas trop de bile et nous sommes tous les uns vis-à-vis des autres les meilleurs amis du monde.

Les écuries qui nous servent de logements sont plus grandes que les écuries ordinaires. Ce sont des écuries de chevaux de courses bien aménagées. Elles prennent le jour par de grandes fenêtres. Cependant comme les murs cloisonnés n'atteignent pas le plafond, il y a dans le corridor un courant d'air continuel.

Le plancher est tout en ciment et froid comme la glace.

Pendant quatre semaines, nous avons couché sur la paille avec une seule couverture. Maintenant nous avons des lits. La femme de l'ambassadeur améri-

cain nous a fait cadeau d'une couverture pour chacun. En nous couvrant de tous nos vêtements, nous pouvons dormir au chaud.

Nous étions d'abord deux cents dans notre écurie. Le service d'eau consistait en deux robinets. Mais comme l'eau coule sur le plancher, nous pataugeons dans des mares. Lorsqu'il gèlera, on pourra faire là, dans le corridor, de belles glissades.

Nous avons embelli notre prison et l'avons rendue plus confortable. Il y a des rideaux rouges à la porte. La saleté des murs disparaît sous des gravures de magazines. Nous avons une table avec une toile cirée dessus et de petits tabourets pour nous asseoir.

Nous commençons notre journée à six heures ; un soldat parcourt le corridor en criant à tue-tête : *Aufstehen* ! c'est-à-dire : levez-vous.

Nous nous levons tout frissonnants et allons nous laver au robinet. Il gèle presque toutes les nuits. Nous prenons un bain tous les cinq jours ; le seul moyen de garder nos habits secs est de les ôter, cependant que l'un de nous nous arrose copieusement du contenu d'une cruche d'eau froide. A sept heures, nous nous mettons en ligne pour le déjeuner, qui consiste dans une jatte de très mauvais café. Les cuisines se trouvent à l'autre bout du champ de courses, ce qui implique une demi-heure de marche sous la pluie ou le brouillard. Ni lait, ni sucre, et le café était froid quand nous le rapportions. Mais nous avons maintenant une petite gamelle qui le tient chaud. Nous achetons à la cantine du sucre, du pain et du beurre ; un ami nous

envoie de Berlin du lait condensé, des confitures, de la pâte d'anchois. Tous les deux jours, on nous donne un pain de munition ; il n'est pas mauvais, quoique ce soit du pain de seigle. Ainsi notre déjeuner se compose de : pain, beurre, confiture et café.

Puis nous jouons aux échecs ou aux dames, ou bien nous lisons ou nous lavons nos nippes quand il fait beau.

A midi, le déjeuner, qui consiste dans un bol de soupe plutôt mauvaise. Puis nous lavons nos bols. Le soir on nous donne une espèce de ragoût à peine digne de ce nom, ou bien des saucisses crues, ou du cacao.

Chaque dimanche, nous avons, au déjeuner, des œufs et du café. Une fois par semaine, nous obtenons de la soupe, de la viande, des légumes et des fruits, le tout pour quatre-vingt-dix pfennigs.

D'après le *Daily Telegraph* du 1er février 1915.

LA VIE AU CAMP DE FRIEDRICHSFELD

Deux médecins français et un médecin anglais sont affectés au service sanitaire de leurs compatriotes. — Un journal français imprimé par les prisonniers.

Un de nos amis, dont le fils est prisonnier près de Wesel, nous communique une lettre fort intéressante que, grâce à l'obligeant empressement d'une des premières maisons de banque de Hollande, il a reçue au sujet du camp de Friedrichsfeld et du régime auxquels sont soumis les nombreux prisonniers qui y sont détenus. Il nous demande, pour rendre service aux familles des militaires internés dans ce camp, de publier les passages suivants de cette lettre.

Le camp de Friedrichsfeld est une immense étendue de plaines, une prairie bien sèche où les prisonniers

sont internés dans des baraques dont chacune est aménagée pour cinq cents hommes. Ces baraques ont une installation pour le chauffage ; chaque prisonnier y a son lit consistant en un matelas de paille et en deux couvertures de laine pour chacun.

Chaque baraque possède sa cuisine où la nourriture est préparée par les prisonniers eux-mêmes, qui sont également chargés de vaquer à la propreté de leur logis et des environs. On leur laisse entière liberté de lire, fumer et causer ; mais il ne leur est pas permis de sortir du camp, ni de recevoir des visites. Parmi les prisonniers, il y a deux médecins français et un anglais, qui sont affectés au service sanitaire de leur compatriotes et ont, eux, toute liberté de mouvement. Ils peuvent donc quitter le camp.

Il est publié dans le camp un journal français qui est rédigé par les prisonniers eux-mêmes et imprimé à Wesel, naturellement sous le contrôle des autorités allemandes. Les soldats sont employés à des travaux manuels, mais les sous-officiers, les caporaux aussi bien que tous les officiers en sont exemptés.

Il est permis de faire aux prisonniers des envois de livres, de vêtements, et de leur adresser des lettres ; le tout, naturellement, sous la surveillance des autorités militaires qui ne remettent rien aux prisonniers sans l'avoir préalablement examiné.

Figaro du 17 novembre 1914.

UN OFFICIER QUI S'ENNUIE

Je sens comme une honte à me sentir ici inutile et tranquille...

Un officier prisonnier dans une ville voisine de Berlin écrit ces jours-ci.

4 novembre.

Voici notre vie ici :

Nous sommes vingt-huit dans la chambrée. Réveil à sept heures. De sept heures à huit heures et demie, toilette et déjeuner. A huit heures et demie, lecture des journaux allemands : *Magdeburger Zeitung*, *Kölnische Gazette*, *Tägliche Rundschau*, etc. De neuf à onze heures, promenade dans une cour. De onze à midi et demi, lecture, causerie, jeux, etc. A midi et demi, déjeuner.

De quatorze à dix-sept heures, sortie dans la cour. A dix-sept heures, poker, bridge, etc. A vingt-deux heures, coucher et extinction des feux. Tu vois que la vie y est tranquille, bien que monotone.

Je pense aux pauvres camarades qui, chaque jour, hasardent leur vie, souffrent de la fatigue, du froid, des privations de toutes sortes et je sens comme une honte à me sentir ici, inutile et tranquille. Mektoub, comme disent les Arabes, c'était écrit...

Y.

Les Alpes, Annecy, 19 novembre 1914.

LETTRE D'UN SERGENT INFIRMIER AU CAMP DE MAGDEBOURG

« Si les Français viennent ici, nous vous fusillerons tous auparavant. »

Un sergent infirmier qui, prisonnier en Allemagne, est rentré en France, en échange d'autres infirmiers allemands, a pu apporter à l'oncle d'un soldat prisonnier à Magdebourg la lettre suivante :

Magdebourg, fin novembre 1914.

Mon cher oncle,

J'espère que cette lettre te parviendra et que tu auras ainsi des nouvelles non maquillées, car tu penses bien que, lorsque nous écrivons, nos lettres ne partent que si elles chantent la louange de nos gardiens.

Juge un peu si nous sommes bien nourris et logés : nous couchons sur le carreau sans couverture ni paille; nous crevons littéralement de faim et de froid ; il y a dix degrés au-dessous de zéro. Nous sommes nourris moins bien que des cochons, ce qui n'est pas étonnant, puisque eux-mêmes sont mal nourris ; on nous donne deux fois par jour du son mouillé, espèce de pâtée comme on en donne aux poules. Pour moi qui ai bon estomac ça va, mais combien de Français, habitués à une bonne nourriture, pourront supporter ce régime ?

Nous faisons les corvées les plus pénibles et les plus sales. Si on « flanche », si l'on tarde à obéir, on est

attaché à un poteau dehors, devant la foule, pendant quarante-huit heures. Deux y sont passés : nous ne les avons jamais vus revenir. Ils ont dû mourir de froid.

Ils nous disent que Paris a été pris ou plutôt qu'il s'est rendu immédiatement, suppliant qu'on ne démolisse pas les monuments, et que leurs troupes occupent toute la côte d'Ostende à Cherbourg, préparant une descente en Angleterre par Calais. Ils ont ajouté l'autre jour : « Si les Français viennent ici, nous vous fusillerons tous auparavant ! »

Comment peuvent-ils craindre que les Français arrivent ici si Paris est occupé et s'ils tiennent jusqu'à Cherbourg ? Comme tout ça sent le bluff !...

Vive la France quand même ! Ne vous faites pas de bile. Ça finira bien un jour.

Surtout ne dis rien de tout ceci à maman. Elle s'alarmerait inutilement. Mais il faut dire aux copains qu'il vaut mille fois mieux se faire tuer sur place que de se rendre.

Malgré tout ce que j'ai encore à souffrir, je suis plein de courage et ma santé est de fer ; j'espère vivre assez longtemps pour apprendre notre victoire et leur défaite. Je surmonterai tout. Embrasse toute la famille et vive la France !

X...

P.-S. — Ma blessure est complètement cicatrisée.

Le Temps du 2 janvier 1915.

LA FÊTE DES MORTS DES PRISONNIERS DE GUERRE

A Ratisbonne.

Un sergent-major du 117e d'infanterie, M. Aristide Labelle, dont la famille habite Le Mans, vient de donner aux siens d'intéressants renseignements sur une émouvante cérémonie qui s'est déroulée le 1er novembre à Ratisbonne (Bavière).

Le sergent-major Labelle est prisonnier. Avec six adjudants et trente et un hommes, il a obtenu du général commandant le camp d'internement la permission de faire une collecte qui a permis l'achat de deux couronnes mortuaires sur lesquelles ont été placées les inscriptions suivantes :

A nos camarades français morts pour la patrie.
1er novembre.

Ces couronnes ont été déposées au cimetière catholique de Ratisbonne, sur les tombes de cinquante soldats français morts des suites de leurs blessures de guerre. Les prisonniers français se sont rendus en corps au cimetière, conduits par leurs sous-officiers et surveillés par un commissaire de police. De nombreux civils allemands les ont suivis. Et lorsque le caporal du 220e, Robert Coursas, prêtre et prisonnier lui aussi, a prononcé une allocution émue, non seulement les Français ont pleuré, mais les larmes ont jailli des yeux des Allemands, du commissaire de police lui-même.

M. Aristide Labelle ajoute que la population civile ne semble pas hostile aux prisonniers français et que, depuis la manifestation du 1er novembre, les Allemands portent des fleurs sur les tombes des soldats français.

Cette lettre a, bien entendu, été autorisée par la censure allemande, mais les détails qu'elle contient ne permettent pas de mettre en doute la véracité des faits rapportés par le sergent-major prisonnier.

Le Phare, de Nantes du 25 novembre 1914.

LETTRE D'UN CONTRE-MAITRE A SES PATRONS

Les baraques et le menu. — Les promenades et la messe.

On veut bien nous communiquer une lettre adressée à ses patrons par un contre-maître d'usine de Bordeaux, prisonnier de guerre au camp de Friedrichsfeld, à Wesel.

Cette lettre, dont l'autorité militaire a effacé divers passages, intéressera sûrement nos lecteurs. Il en ressort que les prisonniers français de 1914, en Allemagne, sont sensiblement mieux traités que leurs aînés de 1870-1871, bien que leur sort n'ait, hélas! ne serait-ce même qu'à cause d'un lointain exil, rien d'enviable.

J'ai la tristesse de vous faire savoir que je suis prisonnier de guerre en Allemagne, pris à Maubeuge, le 8 août (il semble qu'on ait effacé septembre et mis août à la place), après une résistance de douze jours...

Je vous serai reconnaissant de faire parvenir à ma femme et aux personnes ci-après, les renseignements

que je vais vous donner. Veuillez, s'il vous plaît, les prier de m'écrire tout de suite et de me donner des nouvelles des miens, mais ne parlez pas de la guerre. Veuillez les rassurer sur mon sort. Je suis en bonne santé.

Nous couchons dans des baraques de bois sur des paillasses avec de la paille et nous avons une couverture pour nous couvrir. Nous avons le café à six heures le matin ; le petit café à six heures et demie que nous mélangeons avec de l'eau pour la boisson de la journée ; à midi, un repas chaud qui varie, tantôt choucroute avec lard, pommes de terre avec lard, ou bœuf ou encore riz ou farine de maïs. Le soir repas froid : poissons salés ou boudin, ou saucisse ou fromage.

Avant midi, nous avons promenade dans le camp de huit heures à onze heures. Après midi, même chose, de trois heures à cinq heures, et deux fois la semaine, promenade de quinze kilomètres dans les bois en dehors du camp. Nous passons près du cimetière de nos camarades de 1870. Il y a un monument et les tombes sont bien entretenues.

Nous avons dans le camp une cantine où nous pouvons acheter ce qui nous manque : vivres et vêtements. Je me suis procuré deux chemises, un caleçon, huit maillots, deux paires de chaussettes.

Nous avons, à nos frais, fait construire une petite église en bois. Elle est peinte par des artistes. Elle est jolie. On y dit la messe depuis quatre heures et demie, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à huit heures. Salut tous les jours avec prières et chants. Le

dimanche grand'messe à neuf heures. Tout le monde chante. Messe en plein air et environ quinze mille hommes qui chantent.

Nous sommes bien douze mille hommes de quarante à quarante-huit ans. Pourvu que l'on pense à nous ! car à notre âge, l'exil est dur, le souci de notre famille et les peines c'est beaucoup, les nuits sans dormir c'est long. Que l'on nous écrive le plus souvent que l'on pourra, cela nous donnera du courage.

La Liberté du Sud-Ouest, 4 novembre 1914.

LETTRE D'UN SOLDAT D'AFRIQUE

Les prisonniers algériens demandent des nouvelles de leurs parents.

Nous avons reçu la lettre suivante, datée, par son signataire du 11 décembre 1914 et qui porte le timbre de la poste de « Friedrichsfeld bei Wesel », du 20 décembre. Nous nous empressons de la publier, persuadés que les renseignements qu'elle nous apporte seront utiles et agréables aux parents des algériens prisonniers dont la liste est jointe à cette lettre :

Friedrichsfeld, le 11 décembre 1914.

Mon cher confrère,

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de m'avoir procuré le bonheur de recevoir des nouvelles de parents et d'amis qui ont eu l'adresse de ma nouvelle résidence forcée par la *Dépêche Algérienne.* Lorsque je dis bonheur, je n'exagère pas, car vous ne sauriez croire combien la moindre ligne, si banale

soit-elle, et venant d'un parent ou d'un ami influe d'une façon appréciable sur le moral d'un prisonnier de guerre et jette un peu de vie dans son cœur.

C'est pourquoi j'ai recours à votre obligeance pour procurer à certains de mes compagnons de captivité le bonheur que cette bonne *Dépêche* m'a déjà procuré.

Je vous donne inclus la liste des algériens internés avec moi au camp de Friedrichsfeld et dont plusieurs n'ont encore reçu aucune nouvelle de chez eux. La *Dépêche Algérienne*, répandue dans l'Algérie entière, en publiant les noms de ces prisonniers que la malchance poursuit jusque dans leur captivité, fera, selon son habitude, œuvre utile.

J'espère, mon cher confrère, que vous voudrez accéder à ma demande, ce dont mes amis et moi nous serons très reconnaissants. Le meilleur cadeau pour mes compagnons privés de nouvelles serait, j'en suis certain, une lettre de leur famille.

Recevez, etc.

Auguste Ardoino, directeur
du *Cri des Sports de l'Afrique du Nord.*

P. S. — Je recueille un certain nombre de notes sur notre séjour ici. A mon retour, je vous les communiquerai. Voici mon adresse actuelle : Auguste Ardoino, caporal-fourrier, baraque 21 A, camp de Friedrichsfeld, près Wesel (Allemagne).

Voici maintenant la liste que nous donne M. Ardoino, avec leurs adresses en Algérie, des militaires algériens internés avec lui :

Azzopardi Vincent, 99e de ligne, rue Camille-Douls, maison Azzopardi, faubourg Bab-el-Oued, Alger ; Muscat Charles, 2e zouaves, avenue Maillot, 3, Alger-Mustapha ; Salomon Ziza, 4e zouaves, rue Laveyssière, 5, faubourg Bab-el-Oued, Alger; Serment Louis, 1er zouaves, d'Aomar (Alger) ; Cazali Antoine, 96e de ligne, rue Sadi-Carnot, 232, Alger ; Terracol Chéri, 2e génie, avenue Gandillot, 4, Alger ; Boumendil Prosper, 169e de ligne, rue de l'Hydre, Alger ; Saunier Adrien, adjudant-chef, 8e territorial, impasse Combet, boulevard Charlemagne, Oran ; Estève Joseph, 2e zouaves, route de Sidi Chami, maison Gavaldon, Saint-Eugène (Oran) ; Lopez François, 2e tirailleurs, rue Murat, maison Daudet, Miramar, (Oran) ; Nalin Marius, caporal au 2e zouaves, rue Alsace-Lorraine, Oran ; Galvez Manuel, 2e zouaves, rue de Dresde, Oran ; Vallin Emile, 7e tirailleurs, rue Garès-Cachat, faubourg El-Kantara, Constantine ; Saada David, 3e zouaves, rue Proud'hon, 4, Constantine ; Lellouche Abraham, 3e zouaves, rue Vieux, 98, Constantine ; Barbige, sergent, 3e tirailleurs, douar Loueldja, à Collo, Constantine ; Joulin, caporal-fourrier, 1er zouaves, à Mostaganem.

Les parents et amis des militaires dont nous venons de donner les noms peuvent donc leur écrire à l'adresse donnée par M. Ardoino : baraque 21 A, camp de Friedrichsfeld, près Wesel (Allemagne). Pour M. Joulin, seul, il faut écrire : baraque 21 B.

La Dépêche algérienne du 5 février 1915.

LETTRE D'UN PRISONNIER AUMONIER

Dieu a pourvu aux soins spirituels de ses enfants en exil.

Le 4 décembre 1914.

Cher collègue,

J'ai été chargé par l'administration militaire allemande des soins spirituels à donner à nos coreligionnaires prisonniers de guerre comme moi à Grafenwohr. J'en ai déjà visité un certain nombre tant au camp qu'aux hôpitaux. Veuillez donc faire savoir par l'intermédiaire d'*Evangile et Liberté* que Dieu a pourvu aux soins spirituels de ses enfants en exil. J'ai déjà pu constater que les rudes épreuves par lesquelles tous ont passé ont produit un travail considérable chez beaucoup d'enfants prodigues ; et l'institution prochaine d'un culte régulier est attendue avec joie. D'un autre côté, l'état sanitaire général est excellent et les ressources du caractère français n'ont aucune peine à combler les lacunes inévitables dans notre situation.

Un ordre spécial de l'empereur, provoqué par une intervention de l'archevêque de Cologne, a favorisé les ecclésiastiques d'un régime de faveur, celui des officiers. Après avoir vécu deux mois au régime commun, je me trouve actuellement en possession d'une chambre confortable où il m'est possible de travailler. Toutes facilités me sont accordées pour mon ministère

au milieu des prisonniers. Je me tiens donc à la disposition de tous ceux qui pourraient avoir des membres de leur famille à Grafenwohr.

Comme nous avons la faculté de recevoir livres et journaux, auriez-vous la bonté de m'envoyer de temps en temps *Evangile et Liberté* et de provoquer un envoi de brochures et de traités qui seraient ici très utiles. D'ici à quelques jours, je pense pouvoir vous communiquer la liste des protestants prisonniers à Grafenwohr.

Ma santé est bonne et mon courage entier. J'ai toujours été soutenu au delà de ma foi. Que Dieu garde ma famille dont je n'ai aucune nouvelle depuis le 15 août.

Je prie chaque jour pour mes collègues de France et d'autre part pour qu'ils soient aidés dans le ministère de la consolation et nous savons que tout ce que nous demandons au Père au nom du Fils nous est accordé.

Que Dieu vous bénisse, cher collègue, vous et les vôtres, et nous fasse la joie de pouvoir bientôt correspondre d'une façon moins lointaine et plus rapide.

Votre dévoué, R. DUCASSE, pasteur.

Nous insérons la demande de notre collaborateur relative à des brochures ou traités. Mais, des informations ultérieures nous font craindre qu'il ne se fasse des illusions sur la faculté de les recevoir. Nous faisons toute diligence auprès de personnes autorisées pour avoir des renseignements certains sur ce qu'il est possible d'envoyer avec quelque espoir que les envois parviennent. Nous en aviserons immédiatement nos lecteurs.

Les personnes qui auraient des renseignements à demander sur les prisonniers internés avec M. Ducasse sont priées de formuler leur demande dans une lettre ouverte et de mettre cette lettre dans une seconde enveloppe à l'adresse de M. Reyss, 49, boulevard Pereire. A. R.

Evangile et Liberté, Paris, 9 janvier 1915.

LETTRE D'UN SOLDAT BELGE

J'ai été tour à tour terrassier, manœuvre... —Notre vie se passe tristement...

Un soldat belge, fils de M. le pasteur Durand, à Bruxelles, prisonnier à Munster en Hanovre, a écrit à un collègue de son père, à La Chaux-de-Fonds; il dit tout le plaisir que les livres qu'il a reçu lui ont causé: « ils rempliront largement les rares moments qu'il passe dans la *baraque* » (baraquements établis pour recevoir les prisonniers).

Rares moments, en effet, dit M, Durand ; toute la journée se passe en corvées ; la baraque fournit journellement, depuis plus d'un mois et demi, quarante hommes à un ingénieur qui construit un réservoir ; j'ai été tour à tour terrassier, manœuvre, et dois encore participer à d'autres ouvrages se rapportant au même travail... Notre vie se passe tristement, privés que nous sommes de toute affection, loin des nôtres, sans nouvelles, sans ressources, surtout lorsqu'on n'a laissé derrière soi que doux souvenirs...

Feuille d'Avis de la Chaux-de-Fonds du 6 décembre 1914.

RÉCIT D'UN INFIRMIER

Au camp de Quedlinbourg.

Les gardiens permettent aux prisonniers de...
rire et de chanter.

Un infirmier du 18e régiment, revenu des prisons allemandes à la suite d'un échange de prisonniers, conte la façon dont il a été traité pendant sa captivité.

— Les Français, dit-il, furent campés au camp de Quedlinbourg, où on leur distribua des cuvettes en fer émaillé, des cuillers et des couvertures, de la paille fraîche. On se levait à sept heures et on recevait un demi-litre d'infusion d'orge grillé, sans sucre, une livre de pain de seigle et de pommes de terre. A midi, deux assiettes de soupe par homme. Tous les trois jours, un peu de hachis de viande. Le soir, soupe claire de farine d'avoine.

En dehors des corvées, les prisonniers travaillaient à des terrassements pas fatigants, mais non rémunérés. La population n'était pas hostile et les gardiens permettaient aux prisonniers de rire et de chanter. Une quinzaine de prisonniers étant morts, une délégation fut autorisée à assister aux obsèques, où des discours furent même prononcés.

Le Journal du 12 décembre 1914.

LE RÉGIME DANS LES CAMPS

Il m'est impossible d'avaler cette répugnante mixture... — Pour un oui, pour un non, nous sommes attachés au poteau pendant plusieurs heures et par dix degrés de froid...

De la lettre qu'un prisonnier français, interné en Allemagne, a adressée à l'un de nos amis, nous croyons bon de détacher les passages suivants :

Lors de ma derniére lettre, les mesures douces, oh ! combien ! que nous supportons, nous permettaient de recevoir des sommes illimitées. Maintenant nous ne pouvons toucher que dix marks par mois, soit douze francs cinquante centimes. Il nous est impossible de recevoir plus.

Inutile de vous dire que nous sommes très mal traités. Comme nourriture, nous avons le plus souvent, du son avec des pommes de terre ; il m'est impossible d'avaler cette répugnante mixture. Pour un oui ou un non, nous sommes attachés au poteau pendant plusieurs heures et par dix degrés de froid. C'est sévère !

Des paquets que nous recevons, il ne reste, la plupart du temps, que le papier et la ficelle. Interdiction aux cantines de vendre du miel, du chocolat, des confitures ; rien que la mauvaise charcuterie allemande.

Le Temps du 14 décembre 1915.

AU CAMP DE GRAFENWOHR

Une machine à chasser les poux. — Un Bavarois, en dehors du combat, est le meilleur des hommes, mais il n'en est pas de même de ceux qui ont sur leurs écussons l'aigle aux deux têtes. — Le Nîmois, le Marseillais et le Toulousain et leurs galéjades.

Voici quelques détails sur les prisonniers de guerre en Allemagne. Si vous avez une carte de Bavière, cherchez Grafenwohr, entre Nuremberg et la frontière d'Autriche; c'est que nous sommes gardés, dans un camp d'artillerie.

La plupart des bâtiments, casernes, pavillons d'officiers, magasins, etc., rappellent un peu les chalets suisses où le bois encadre la brique et le ciment armé. Les prisonniers sont logés partie dans les écuries, partie dans des baraquements en planches, tous couverts de carton goudronné. Nous tâchons d'y vivre le plus proprement possible; on a eu la bienveillance de mettre à notre disposition une machine à désinfecter les habits, de façon que lorsque les poux ou n'importe quels microbes sont signalés dans une « baracke » on peut leur faire bonne chasse.

Nous avons eu de la chance d'être envoyés en Bavière, où les gens sont bons catholiques.

Un Bavarois, en dehors du combat, est le meilleur des hommes, mais il n'en est pas de même de ceux qui ont sur leurs écussons l'aigle aux deux têtes.

Tous les jours, sauf le dimanche, on nous emploie à des travaux qui ne sont pas très pénibles, du moins quand la neige ou le vent glacial de la forêt ne s'en mêlent pas. Nous partons le matin en colonne par quatre, chacun portant un pic ou une pelle. De vieux territoriaux bavarois nous encadrent, baïonnette au canon, mais se déclarant plus embêtés que nous de cette guerre et nous expliquant à force de gestes qu'ils ont chacun trois ou cinq enfants à la maison, Quand paraît un officier, on fait passer le mot d'alarme: « vingt-deux », que tous répètent à leurs voisins, et tant qu'on aperçoit sa raide silhouette, on fait semblant de s'acharner au travail.

Les blessés, les malades, ainsi que ceux à qui l'insuffisance de vêtements ne permet pas d'affronter le froid de la forêt, restent aux baraquements. Là sont mêlés l'artilleur au bras amputé, le colonial, le dragon. Là un chasseur alpin panse ses blessures tout en écoutant un pioupiou lui conter ses aventures. Ici, un caporal a remplacé son képi par une casquette bavaroise. Nous avons même un nègre de la Guadeloupe. Tous les uniformes sont mêlés, car à l'hôpital ou au sortir de la mêlée on s'est débrouillé comme on a pu.

Plus loin j'aperçois un groupe discutant avec animation; il s'agit du Nord et du Midi; les Gaulois et les Latins, eût dit Alphonse Daudet. Un sergent lyonnais défend le parti latin: « C'est la vérité! A ma section j'avais trois Méridionaux: deux Nîmois

et un caporal de Toulon. Eh bien! quand il y avait à faire une patrouille difficile, j'y vois toujours les *types d'en bas*, comme ils s'appelaient. » Et à l'appui de sa thèse il montra du doigt un petit adjudant, au teint bronzé, qui causait et riait avec un interprête: « Tenez! voyez l'adjudant B... A la bataille de Dieuze il a arrêté le 173e qui se débandait, et pourtant il avait déjà reçu deux blessures dans le ventre. Il les a ramenés au feu et resta debout sur la tranchée jusqu'à ce qu'il tombât évanoui; on l'y laissa pour mort, mais tous les journaux ont parlé de sa bravoure et il a été décoré sur-le-champ. Allez lui blaguer les Méridionaux! C'est un Marseillais! » Alors un Toulousain qui, malgré son bras en écharpe, se croit obligé de faire des gestes, lance cette *galéjade*: « Moi, je ne raconterai jamais ce que j'ai fait, c'est tellement fort que personne ne le croirait, et j'ai peur de finir par ne plus le croire moi-même! »

Dans ce coin sont plusieurs blessés qui ne peuvent encore marcher. Un séminariste explique le catéchisme à son voisin, que les obus ont fait réfléchir sincèrement. A côté, un caporal l'écoute aussi, pas du tout hostile, mais très étonné de ce qu'il apprend. C'est un instituteur.

D'autres prisonniers tressent des paniers avec les racines flexibles du sapin. Quelques-uns lisent, et quel bon terrain trouverait la Bonne Presse!

Le jour de la Toussaint, nous eûmes le bonheur d'entendre la sainte messe. C'était en plein air,

devant les tombes de nos camarades qui expirèrent ici à la suite de leurs blessures. Un prêtre français, prisonnier comme nous, nous adressa une belle et touchante allocution. C'était émouvant, et beaucoup d'entre nous avaient les larmes aux yeux.

Vous avez dû savoir que les prêtres ont été mis à part et traités avec plus d'égards. Chacun à sa chambre, avec deux marks par jour pour s'entretenir et se nourrir. Il y avait là de vieux prètres brisés par l'âge, enlevés inopinément de leur presbytère. L'un d'eux m'a avoué que si ces premiers mois de captivité lui furent pénibles, cependant il estime avoir fait plus de bien à ses compagnons pendant ces deux mois que pendant dix ans de ministère en temps de paix.

Je termine par un renseignement pratique. On peut envoyer aux prisonniers des colis ne dépassant pas cinq kilos, mais les denrées alimentaires payent des droits de douane excessifs. Si vous avez des parents ou amis, envoyez-leur du linge et surtout un mandat international, qui arrive régulièrement. Et avec de l'argent le prisonnier s'arrange toujours.

Les Dames de la Croix-Rouge, m'a-t-on dit, ont résolu de procurer des vestes aux prisonniers qui n'en ont pas. C'est une excellente idée, car il fait ici un froid de chien.

Excusez mon gribouillage : à la guerre comme à la guerre! Croyez-moi quand même votre serviteur dévoué. L. B.

La Croix, 26 décembre 1914

AU CAMP DE LECHFELD

Un appel.

Le jour que les consuls sont venus nous visiter, les rations ont été plus fortes et nous avons touché davantage de pain.

L'oncle d'un prisonnier français en Allemagne au camp de Lechfeld communique à un de nos collaborateurs une lettre que son neveu a réussi à lui faire parvenir, en le priant de lui donner une large publicité, espérant ainsi que les malheureux prisonniers pourront voir améliorer leur sort.

Il le prie toutefois de ne pas publier le nom de son neveu, afin de ne pas attirer sur lui la colère des Allemands, car, comme vous le pensez, il est déjà assez malheureux sans cela.

Voici cette lettre envoyée de Lechfeld à la date du 21 novembre :

Monsieur le Président
du Syndicat de la Presse,

Prisonnier au camp de concentration de Lechfeld, j'ai appris que les consuls qui nous ont visités, il y a quelque temps, ont fait un rapport duquel il ressort que nous sommes très bien traités.

Je prends l'initiative, ayant le moyen de vous faire parvenir une lettre, de vous assurer du contraire. Le jour que les consuls sont venus nous visiter, les rations ont été plus fortes et nous avons touché davantage de pain.

Voici notre menu journalier : à six heures (cinq heures en France), on nous distribue en guise de café un mélange d'orge et de mauvais café, plus un morceau de fromage, cent grammes environ. Ceci cons-

titue notre déjeuner et notre dîner. Le soir, à cinq heures, nous touchons une soupe, ensuite des tripes bouillies ou bien de la poussière de riz mélangée avec des détritus de fruits secs, prunes, figues, poires, etc., d'autres fois de la farine de maïs bouillie qu'ils appellent « polenta ».

Avec ce régime, les Français doivent travailler par n'importe quel temps de sept heures du matin à quatre heures du soir. Sur les six mille prisonniers, les trois quarts ont été, comme moi, blessés.

A ce régime, les malades abondent, car il fait très froid. Les infirmeries sont totalement dépourvues de médicaments. Les infirmiers du 15e corps pourront bientôt l'attester, car il leur a été dit qu'ils allaient être libérés sous peu.

J'ai omis de vous parler de notre ration de pain qui ne dépasse pas deux cents grammes par jour. C'est un mélange impossible à définir ; il est noir et très désagréable au goût.

Les Allemands m'ont fait voir des lettres de leurs parents prisonniers en France disant qu'ils étaient nourris comme les soldats français en temps de paix et que les blessés sont très bien soignés dans les hôpitaux. Notre sort, comparé au leur, n'est pas bien enviable.

Dans l'attente que ma lettre vous parviendra, je vous présente, Monsieur le président, mes sincères salutations.

(Suivent les signature et matricule.)

Le Nouvelliste de Lyon du 28 décembre 1914.

LA VIE DANS LA... POURRITURE

Des officiers turcs et marabouts sont venus dans les camps des tirailleurs algériens leur prêcher la guerre sainte en les engageant à marcher avec les Allemands contre les Russes.

Nous recevons communication d'une lettre écrite par un soldat français, prisonnier en Allemagne. Nous supprimons de cette lettre des détails qui pourraient désigner notre compatriote à la vengeance des Boches.

Camp de ..., le 1er janvier 1915.

Mon cher Monsieur,

Je viens de voir une lettre d'un camarade ; je suis étonné de la façon dont on traite les prisonniers en France.

Ici nous n'avons rien de tout ce qu'ils touchent, vêtements de propreté, prêt, etc., etc. Nous vivons dans la pourriture ; on fait la chasse aux poux. Pour la nourriture, je ne sais si vous avez reçu ma carte avec le menu de la semaine ; celui-ci vient d'être modifié : on commence à nous supprimer le repas du soir, on nous donne à la place un petit pain de la valeur d'un sou, ou un fromage de la grosseur d'une pièce de cinq francs. Vraiment celui qui n'a pas d'argent crève de faim. Je m'étonne que l'on résiste à un tel régime avec la température actuelle. On ne peut même aborder la cantine, les vivres sont hors de prix ; ils nous prennent pour des Anglais. Je crois plutôt que les vivres commencent à manquer, ou, si vous voulez, leurs camelotes ! Car nous y trouvons une différence avec nos produits.

Heureusement qu'on nous fiche à peu près la paix. Nous nous débrouillons pour avoir des nouvelles des opérations...

Sur une de mes précédentes, je vous disais que j'engraissais grâce à l'assimilation des repas allemands ; j'ai oublié volontairement d'ajouter à l'anglaise, à cause de la censure.

Pour la présente, je me suis arrangé qu'elle passe à côté. Je ne sais si en France on ignore que les Allemands travaillent les tirailleurs algériens pour les faire marcher contre les Russes. Dans notre camp il y en a huit cents d'isolés, avec défense de communiquer avec nous ; ils n'ont comme pitance que de la colle « comme nous ». N'étant pas argentés, ils réclament pour leur nourriture. On leur répond qu'ils n'ont qu'à marcher avec eux, qu'ils seront mieux nourris ; des officiers turcs et marabouts sont venus leur prêcher la guerre sainte, en les engageant à marcher avec les Allemands ; ils voulaient qu'ils signent un papier comme quoi ils étaient volontaires ; pas un n'a voulu marcher. *Ils se promettent de les faire marcher de force.* Vous pouvez en juger par vous-même à quels expédients ils sont réduits, les Boches !

Je souhaite ardemment que cette guerre finisse, je préférerais être sur la ligne de feu que prisonnier. Cette guerre ne m'aura guère avantagé. Enfin, je me résigne, sachant que c'est dans l'attente que mon devoir consiste.

Bien des choses à ... Dans l'attente de vous lire, je vous embrasse de tout cœur.

Le Petit Journal du 2 janvier 1915.

LE RÉCIT D'UN PRISONNIER ÉVADÉ

Il est des prisonniers qui fouillent les boîtes d'ordures où on jette les détritus pour les porcs et qui cherchent le riz encore mangeable... tant ils sont affamés. — La chanson des prisonniers.

Le correspondant du *Temps* écrit d'Amsterdam en date du 3 janvier.

Interrogé aujourd'hui un soldat français. Il s'est évadé du camp de Wesel (Friedrichsfeld). Parti avec trois camarades, il est arrivé en Hollande sans trop de souffrances, mais au milieu de mille périls. Et voici ce qu'il m'a raconté.

Les prisonniers de Friedrichsfeld sont traités fort durement. Ils doivent faire l'exercice de huit heures du matin à onze heures et de une heure à quatre heures. (Ce sont pour la plupart des territoriaux de trente-huit à quarante-trois ans, soldats pris à Maubeuge.) Ces mouvements de bras et ces marches inutiles par tous les temps ne seraient pas sans résultat utile pour eux s'ils pouvaient manger à leur faim. Malheureusement, la nourriture est tout à fait insuffisante.

Le matin, à huit heures, distribution de tisane d'orge brûlée, sans pain. A midi, une portion de pain noir et de rata. La portion de pain pèse environ trois cents grammes : c'est une tranche de deux doigts. Le rata est composé tantôt de choucroute, tantôt de riz, tantôt de haricots, avec un peu de lard ou de viande.

Chaque homme a une bouchée de viande. Mais comme le cuisinier n'a pas assez de charbon, rien n'est cuit. La choucroute n'est jamais mangeable.

Le reste est toujours insuffisant. Tous les prisonniers sont affamés. Et comme on ne permet pas aux prisonniers de disposer de tout leur argent, les suppléments de la cantine ne suffisent pas davantage. Ceux qui n'ont pas d'argent s'affaiblissent affreusement. Il en est qui fouillent les boîtes d'ordures où on jette les détritus pour les porcs et qui cherchent le riz encore mangeable. Car il n'y a que cette distribution par jour et on doit attendre jusqu'au lendemain à midi.

La discipline est extrêmement dure. A la moindre faute, on est puni. La punition unique consiste à être attaché à un poteau sur lequel est clouée, à un mètre vingt-cinq du sol environ, une traverse en croix. Les hommes sont attachés à ce poteau, les bras en arrière de la traverse et liés au dos par une chaîne que ferme un cadenas. Ils restent là des heures entières par tous les temps : au bout de deux heures les membres sont brisés et la pluie ou la température glaciale font de ce supplice une des plus abominables tortures qu'on puisse imaginer.

Voilà comment en Allemagne les défenseurs de la haute *Kultur* traitent les prisonniers de guerre.

* * *

Un « loustic » de café-concert a même fait une chanson qu'il vend deux sous aux prisonniers, et, le soir,

on la chante en chœur dans les baraquements. Ce n'est pas du Béranger, mais en voici quelques extraits:

Tous dansent la dans' du poteau.
Les p'tits, les minc's et les gros,
On voit danser les bons biffins
Tout à côté des marsouins..,
On vous place un gros poteau
De dix centimètr's derrière l'dos.
Une chaînette retient vos mains.
Il paraît que c'est plus gandin.
Y a même un' barrette en travers
Et un beau cadenas en fer.

Dernier détail : les poteaux sont près de la route et les passants insultent les malheureux qui y sont enchaînés.

Le Temps du 12 février 1915.

LETTRE D'UN OFFICIER

L'entente règne toujours ici entre les quatre nations (Français, Belges, Anglais et Russes).

Un officier français, prisonnier en Allemagne, a pu faire parvenir à sa femme quelques lettres contenant des détails sur son existence.

Nous puisons, sur celles que l'on veut bien nous communiquer, les renseignements suivants :

23 décembre.

Dimanche dernier, nous nous sommes unis aux prières particulières que vous avez dû faire ce jour-là. M. l'aumônier prépare la fête de Noël avec chants et même, je crois, une crèche. En France, comme ici, ce sera un jour de prières plus qu'un jour de fête.

5 janvier.

Voici les fêtes de Noël passées ; nous les avons célébrées aussi pieusement et même aussi solennellement qu'il nous a été possible. M. l'aumônier, aidé de quelques officiers, a construit une crèche. La charpente, la paille et les rochers de carton n'y manquent pas, mais l'Enfant Jésus est bien petit, les personnages en carton découpé et peint aux crayons de couleur sont bien naïfs. La note d'art est donnée par un transparent mis au fond de la crèche, devant une fenêtre, représentant les anges en adoration. C'est le lieutenant X... qui en est l'auteur. M. l'aumônier espérait pouvoir dire une messe de communion à sept heures, et une grand'messe à onze heures ; il n'a pu en dire qu'une à huit heures, mais nous avons eu une messe chantée par un groupe d'officiers. Il faisait bien froid dans notre chapelle ; nous n'avons pourtant pas trouvé le temps trop long !

Après Noël, notre premier de l'An a été fêté lui-aussi. Nous avons eu une messe et, au repas, nous avons échangé des souhaits, puis on a chanté sans trop de bruit ; les Russes ont des chants à trois parties qui sont très jolis. L'entente règne toujours ici entre les quatre nations (Français, Belges, Anglais et Russes réunis depuis décembre).

Le dimanche matin, à la messe, M. l'aumônier nous a adressé ses vœux en des termes parfaits, pleins de tact et de sentiment. Il nous a parlé de Jeanne d'Arc et, en sortant, un camarade me disait que nous devions la prendre pour patronne des prisonniers de

guerre ; elle qui a été blessée, faite prisonnière sur le champ de bataille et est restée six mois en prison — en pensant à elle, nous prendrons patience !

... Adieu ! la séparation est longue quand on ne peut faire besogne utile !... L'oisiveté nous pèse !

Le Nouvelliste de Bordeaux, 25 février 1915.

LA VIE DANS... L'HUMIDITÉ

Au-dessus des lits chacun a installé des tuyaux pour l'écoulement des eaux.

X..., le 8 janvier 1915.

Ici, la vie est toujours on ne peut plus monotone. Je lis toujours beaucoup, principalement le matin. Le camp est maintenant complètement organisé, et nous nous y trouvons bien plus mal à l'aise qu'au début. La cause réside tout simplement dans la nourriture, qui devient détestable. Le pain, ou du moins la farine, doit faire défaut en Allemagne, car depuis quelques semaines, on nous donne du pain gris contenant pas loin de 40 % de pommes de terre. Ajoutez à cela un rata uniforme depuis cinq mois, composé de pommes de terre glacées, mal épluchées, et d'orge où adhèrent encore les glumelles du grain.

Quant à la boisson, toujours de l'eau.

Les baraquements, qui étaient fort convenables au début, deviennent par moment inhabitables, par suite de l'humidité qui suinte partout. Au-dessus des lits,

chacun a installé des tuyaux pour l'écoulement des eaux. Etant donné pareille humidité, vous devinez sans peine les nombreuses douleurs rhumatismales que chacun en ressent.

Les Allemands commencent à perdre confiance. Ils ne parlent plus de Paris et sont convaincus qu'ils n'y parviendront jamais. Calais même n'est plus en eux qu'un vague espoir. Nous nous en ressentons d'ailleurs, car, à part quelques rares exceptions, ils se montrent d'une arrogance déconcertante, parfois même ils frappent en brutes fieffées. C'est ainsi qu'un brigadier a eu un doigt brisé d'un coup de sabre.

Recrues de second ordre. — Fête de l'empereur.

Ils entraînent pour le printemps prochain des recrues dont les trois quarts sont des réformés ou auxiliaires. Nous les voyons chaque jour au travers de la claie qui nous sépare. Ils n'ont pas l'air enthousiaste, je vous assure. Beaucoup parlent français. Guillaume doit lever au mois de mars quatre millions d'hommes. Où les trouvera-t-il ? Les femmes vont sans doute marcher à la frontière.

C'est aujourd'hui la fête de l'empereur. Les drapeaux flottent sur la neige des toits. Depuis bien longtemps nous ne les avions vus. Ils nous servent de critériums. Pour le succès le plus insignifiant, ils sortent leurs aigles. Depuis six semaines, nous ne les avions pas aperçus. Espérons qu'ils ne les arboreront plus désormais.

Quoique fort souvent rongé par l'ennui, je patiente

cependant en pensant au beau jour de notre heureux retour dans notre pays de France.

Indépendance Bretonne mars 1915.

AVEC LES CIVILS DU NORD

Nos malheureux tirailleurs algériens, de religion musulmane, qui étaient ici, ont été enlevés pour être expédiés de force au secours des Turcs, sous prétexte de leur faire défendre l'islamisme.

Voici la copie d'une lettre envoyée par un soldat prisonnier de guerre en Allemagne, et parvenue à Paris par une voie secrète le 21 janvier 1915.

Cher Monsieur,

Mon ami qui, la dernière fois, avait écrit avec moi, a reçu des nouvelles indiquant que nos lettres sont bien parvenues. Je n'ai pas eu de réponse aux miennes; néanmoins, l'occasion se présentant aujourd'hui de tourner la censure, j'en profite avec joie.

La population du camp est très cosmopolite : Anglais, Russes, Français. Parmi les Français, beaucoup de civils raflés dans la région du Nord, Cambrai, Bohain, Loivre. Chez ces pauvres gens, il y a jusqu'à des vieillards. L'aspect du camp est infiniment triste.

Les sentinelles montent la garde avec nos lebels renforcés par des chiens policiers.

Les hommes travaillent à faire des routes et à tresser des paillassons que je suppose destinés à faire des coussins d'obus et des genouillères pour les hom-

mes. L'appât de quelques pfennigs excite un peu les Russes, mais chez nous, force d'inertie, sabotage.

Pour moi, personnellement, je me débrouille et passe la journée en lecture. Pas ou peu de mauvais traitements pour les Français, mais les pauvres Anglais (chiens de cochons) !

Depuis longtemps, plus de pain de farine, mais du pain de fécule de pommes de terre fermenté, difficile à digérer. Quantité insuffisante de soupe aux pommes écrasées non pelées, avec des déchets de riz, l'engraissement des porcs en Normandie ! Il y a une cantine, mais plus de sucre, plus de confiture, plus de charcuterie, rien ! Les sentinelles ne dissimulent pas leur crainte de famine. Jusqu'à présent, nous sommes quelques amis qui avons pu nous débrouiller à vivre sans toucher à la pâtée (donner au mot de débrouiller son sens militaire).

Nos malheureux tirailleurs algériens, de religion musulmane, qui étaient ici, ont été enlevés pour être expédiés de force au secours des Turcs, sous prétexte de leur faire défendre l'islamisme.

Donnez à cette dernière nouvelle de la publicité.

Cordiale poignée de main.

La Dépêche de Rouen, 7 février 1915.

LETTRE D'UN SOLDAT FRANÇAIS, PRISONNIER EN ALLEMAGNE, A M. LE SYNDIC DE FOUNEX, VAUD (SUISSE).

Merci à la commune et aux dames de Founex !

Monsieur le Syndic,

J'ai l'honneur de vous accuser réception du colis à moi adressé par la commune et les dames de Founex et reçu aujourd'hui, 2 janvier.

J'éprouve le plus vif désir de remercier cette commune dans la personne de son premier magistrat. Connaissant le zèle et le tact auxquels vous avez depuis longtemps habitué vos administrés, je ne doute nullement que vous soyez vous-même l'initiateur d'une aussi haute délicatesse en même temps qu'un participant à cette mesure destinée à faire bénéficier tous les soldats habitant Founex, sans distinction de nationalité. A l'initiateur, comme aux généreux participants : Merci !

Mais il y a autre chose, nul n'a le droit de s'étonner, et les Français moins que tout autre, d'un tel acte émanant de citoyens Suisses et ayant pour but le soulagement moral et matériel de ceux qui luttent au milieu de l'horrible ouragan qui tout en consumant le monde, constitue l'un des plus grands drames qu'ait connus l'humanité.

Tout Français a l'impérieux devoir de se souvenir de ce que fut la noble Helvétie pour nos infortunés

prédécesseurs de 1870-71. Que de dévouements ! Que de généreux bienfaits inoubliables ! qui ne peuvent se payer avec de l'or, mais avec les plus profonds sentiments de reconnaissance.

Puisse le pays des hommes libres rester intact au milieu des flots aussi bruyants que destructifs de l'océan agité.

Puissent les peuples, dès que l'actuel vent de folie aura cessé de souffler sur notre Europe, se tendre une main fraternelle et manifester les uns envers les autres plus de fraternité, plus d'amour, plus de justice. Ces peuples n'auront en cela qu'à copier l'Helvétie, qu'elle vive !

Daignez être mon interprète, Monsieur le syndic, pour présenter mes salutations respectueuses à la Municipalité de Founex, et agréer pour vous-même l'expression de mes sentiments les plus respectueux et de ma plus vive reconnaissance.

Au revoir !...

L. B., sergent, ...me rég. de zouaves.
(En captivité.)

Journal de Rolle du 29 janvier 1915.

LETTRE D'UN FILS

Le chocolat, le tabac, les conserves sont confisqués, pour être donnés, disent-ils, aux malades... — Les Français ne font que de petites corvées intérieures du camp, mais les Russes et les Anglais sont chargés des travaux les plus répugnants. — Puisqu'il leur manque du cuivre, ils nous prennent nos boutons d'uniforme...

Un de nos lecteurs veut bien nous communiquer une lettre qu'il vient de recevoir de son fils. Nous n'en supprimons que le lieu d'origine et la signature, pour éviter à son auteur les représailles allemandes.

Ce document indique comment nos braves soldats sont traités dans les camps d'outre-Rhin, alors que, chez nous, les prisonniers allemands ne manquent de rien. Il prouve, d'autre part, qu'en dépit de toutes leurs épreuves, les vaillants fils de France, tombés aux mains de l'ennemi, n'ont rien perdu de leur bonne humeur, ni de leurs patriotiques espérances.

..., le 1er février 1915.

Bien chers parents,

Je profite du départ de quelques civils pour vous envoyer une longue lettre.

Nous ne touchons que deux cartes par mois, l'une le 1er, l'autre le 15, et nos correspondances moisissent ici. Nous recevons encore des lettres de novembre et de décembre, mais cela fait tout de même plaisir.

Nous sommes dans des baraques en bois que nous avons construites. Où l'on pourrait tenir cinquante ou soixante au maximum, nous sommes cent cinquante ; comme lit, une paillasse par terre, avec quelques copeaux dedans, puis deux couvertures. Nous avons froid. L'humidité suinte de partout.

Notre camp rectangulaire est entouré de plusieurs treillages de fil de fer barbelé d'environ trois mètres de hauteur chacun et séparés les uns des autres de quelques mètres. De chaque côté de notre camp, il y a un poste de police avec trois grands chiens policiers, le téléphone. Les douze molosses ont des dents terribles ! Quelle frousse que nous nous « barrions » !

Si nous nous approchons trop des fils de fer, le

lebel entre en action, car ils ont le lebel depuis la Toussaint, nos vieux gardiens.

Puisqu'il n'y a pas moyen de filer, je me console en songeant à ma joie et à la vôtre quand nous nous reverrons. En attendant, nous souffrons ici pour la France, que nous voulons revoir la tête haute et vengée de 1870.

Comment ils sont traités.

La nourriture est très mauvaise et toujours insuffisante, surtout maintenant, car la famine se fait actuellement sentir en Allemagne. Nous avions à peu près cinq cents grammes de pain par jour, trois fois par semaine du saucisson d'Allemagne (environ cinquante grammes chaque fois), et deux soupes sans pain par jour avec de l'orge bouillie, du riz où nous trouvons des asticots, du tourteau de sarrasin, de la soupe de bière, du tourteau de lin ; quelquefois de la semoule ou du tapioca à l'eau, ou bien rien du tout qu'une espèce d'eau chaude. Jamais de viande. Nous touchons souvent maintenant des pommes de terre en remplacement du pain. Aucune boisson. L'eau même nous manque parfois, lorsque nos gardiens ne veulent pas ouvrir les robinets.

Nous pouvions, au début, acheter quelques provisions à la cantine. Mais, depuis un mois, le pain est supprimé, ainsi que le tabac, le chocolat. le beurre. Nous pouvons encore acheter des confitures et de la charcuterie, mais à quel prix !

Les colis que nous recevons sont tous ouverts avant

de nous être remis, et le chocolat, le tabac, les conserves sont confisqués pour les donner, disent-ils, aux malades...

Je n'ai encore reçu que deux mandats de vous, un de seize marks, l'autre de quatre, et je suis sans le sou. Vos cartes m'annoncent des envois d'argent, mais je ne vois rien venir ; j'espère en recevoir bientôt.

(A noter que le père envoie, depuis le 2 novembre, régulièrement, un mandat chaque semaine à son fils. Les prisonniers ne reçoivent donc pas les mandats.)

Les Boches nous ont déjà fouillés plusieurs fois pour nous confisquer nos carnets de route, nos couteaux ; ils veulent voir, disent-ils, si nous n'avons pas trop d'argent ; et s'ils trouvent de l'or ils le confisquent immédiatement, sans rien donner en échange. Il faut croire qu'ils en ont rudement besoin, car l'argent français ici a augmenté de valeur : pour dix francs, on donne huit marks quarante-sept pfennigs, ce qui fait à peu près soixante centimes de plus. Malgré toutes ces fouilles, ils ne trouvent presque rien, car les Français savent les rouler.

Nous sommes désœuvrés ; nous nous ennuyons. Les Français ne font que les petites corvées intérieures du camp, mais les Russes et les Anglais sont chargés des travaux les plus répugnants.

La discipline est sévère. Nous sommes gardés par des territoriaux armés de lebels, qui se promènent gravement autour du camp. Ils sont remplacés chaque jour. Quelquefois ils sont assez bons ; d'autres fois ils guettent toutes les occasions pour tirer sur les

imprudents qui s'approchent trop près des réseaux de fil de fer.

Nous formons huit compagnies au camp, de chacune mille ou mille deux cents hommes, dont moitié de civils de tous âges (de seize à quatre-vingts ans) ; nous sommes commandés par un officier de réserve, chaque compagnie est divisée en trois pelotons surveillés par des feldwebel ayant, sous leurs ordres, des brutes qui ont mission de nous compter tous les jours et de tâcher de surprendre ceux qui font quelque chose de défendu (tout est défendu ici).

Nous subissons toutes sortes de vexations de la part de nos gardiens. Ils ont beau faire, rien ne nous émeut. Nous avons peu de nouvelles ; quelques journaux allemands pénètrent dans le camp, grâce à la complicité de gardiens humains. C'est une grande joie pour nous quand ils avouent une défaite ; quand ils annoncent une victoire, nous n'y croyons pas, ça nous laisse froids.

Enfin, j'espère que notre captivité touche à sa fin et que nous reverrons bientôt notre belle France. Oh ! combien de rêves m'y transportent, et quelle triste figure je fais lorsque je me réveille les reins brisés !

Je suis en bonne santé, mais bien amaigri, comme tous mes camarades. Que font mes petites sœurs ? Elles sont bien sages, n'est-ce pas ? Dites-leur que leur frère ne les oublie pas. Ecrivez-moi souvent, car c'est une joie pour nous lorsque nous recevons une lettre ou une carte ; nous les lisons en commun et notre rayon de joie se communique. Nous n'avons

notre correspondance que très irrégulièrement, et avec de grands retards ; nous ne touchons les mandats que trois fois par mois, et souvent, comme l'argent manque, le paiement est remis à plus tard.

Stupidité allemande.

Il faut que je vous parle aussi de l'état d'esprit des Allemands. Je n'aurais jamais cru trouver des gens aussi ignorants ; ils avalent tout ce que leurs journaux leur racontent. C'était d'abord « Paris capout » ; ils ont déchanté ; puis on leur a servi la prise de Calais, le bombardement de Londres, de la côte française, etc., etc. Vous verrez que, même battus, on leur fera croire le contraire.

Une chose qui nous a fortement irrités, c'est leur insistance auprès de nos tirailleurs et goumiers pour leur démontrer que la guerre sainte était déclarée par la Turquie, qu'ils devaient se joindre aux Turcs pour combattre les Russes. Un soi-disant Turc est venu au camp leur faire un discours pour les entraîner. Nos pauvres Arabes étaient désolés. Ils l'ont été bien davantage le jour où on les a tous embarqués sous prétexte de changer de camp. Où sont-ils allés ? Nous ne l'avons jamais su. Après leur départ, on a pris soin de séparer le plus possible les uns des autres les tirailleurs français.

Je vais maintenant vous parler de moi. J'ai une assez bonne santé ; j'espère que cela continuera. Vous comprenez très bien qu'après avoir risqué cent fois d'être écrabouillé sur les champs de bataille, pendant deux mois, je ne veux pas mourir misérablement ici ;

pour ça, il n'y a rien à faire. Je veux revoir notre beau ciel bleu.

(Suivent les détails intimes sur la famille.)

Vous comprenez que si j'ai détaillé notre existence ici, dans toute sa vérité, c'est parce que les Allemands nous conseillent d'écrire chez nous que nous sommes bien traités, afin que les Français soignent bien les prisonniers Boches.

Recevez, chers parents, mille et mille baisers du fils qui attend le jour de la délivrance avec résignation, car il sait que ce sera un jour de gloire pour la France. X...

P.-S. — Une idée de prisonnier. Puisque les Allemands manquent de cuivre, et qu'ils nous prennent nos boutons d'uniformes, pourquoi ne pas remplacer par des boutons ordinaires ceux de cuivre des uniformes des combattants ? Chaque homme porte sur lui près de sept à huit cents grammes de bon cuivre ; chaque millier de prisonniers apporte aux ennemis du métal pour faire tuer ses compagnons en assez grande quantité.

Le Petit Parisien du 26 février 1915.

TOUJOURS DANS... L'HUMIDITÉ

Nous manquons de tout et nous avons faim et froid. — L'estropié seul est inemployé.

Troyes. — Dans une lettre d'un soldat français, prisonnier en Allemagne, il est dit notamment :

« Je profite de ce que je puis te passer une lettre en cachette pour te dire que nous manquons de tout;

que nous avons faim et froid. Donc envoie toutes les semaines un pain de quatre livres, coupé en deux. Envoie-moi, tous les mois, un colis de cacao, saucisson, sucre, enfin de tout ce qui peut se manger.

» Dis à X... qu'il parle, dans le journal, des mauvais traitements que nous subissons et surtout de la faim que nous endurons, car nous touchons un quart de « boule de pain » par jour, c'est-à-dire 275 grammes.

» Enfin, nous couchons dans des baraques en planches qui suintent l'humidité et, malgré le froid terrible d'ici, on n'arrête pas de travailler aux terrassements, même si l'on est blessé. L'estropié, seul, est inemployé. »

Le Petit Méridional, 5 février 1915.

UNE LETTRE QUI A PU PASSER

On s'habitue à ne plus se déshabiller sinon pour inspecter son linge à cause de la vermine....

Un de nos amis nous communique une lettre qu'il vient de recevoir de son fils, actuellement prisonnier de guerre en Allemagne et interné dans un camp.

On remarquera que les Allemands ont inauguré tout récemment un nouveau régime dans la correspondance des prisonniers de guerre et que ceux-ci ont maintenant un peu plus de liberté pour écrire à leurs familles. Mais la lecture de cette lettre très intéressante montrera aussi qu'aucune amélioration n'a été apportée à la nourriture et au logement de ceux de nos soldats que le sort des armes a trahis.

Voici la lettre de notre compatriote :

18 février.

Un nouveau régime inauguré aujourd'hui même, me permet enfin d'écrire autre chose qu'une carte

télégraphique. Je continue à vivre et en assez bonne santé, ce qui est bien le seul souci qui nous soit réellement permis ici, pour le surplus, nous ne pouvons que nous plonger dans des méditations qui tournent le plus souvent à la mélancolie, ce qui nous conduit à chercher des distractions dans le travail, les jeux de cartes et surtout dans les conversations entre camarades qui, heureusement ne manquent pas. Les jours tombent les uns après les autres, ramenant les mêmes incidents : électricité à 6 heures pour le réveil, malt à 6 h. 1/2, rata simple à 11 h. 1/2, distribution d'un morceau de pain à 4 heures, potage à 5 h. 1/2, suppression de la lumière et paillasse, à 9 heures. Nous logeons dans de grands baraquements en bois, avec rez-de-chaussée seulement, divisés par des cloisonnements à mi-hauteur, en compartiments dans lesquels nous sommes répartis par groupes de cinquante : Français, Russes, Anglais, Belges. Comme distractions, nous avons des livres, les jeux et le travail manuel qui incombe maintenant surtout aux Russes (ici deux lignes supprimées par la censure allemande et qui avaient très probablement rapport aux Anglais). J'ai reçu la photographie de mon frère en soldat, je le félicite de sa tenue. Puisque sa blessure est guérie, comment se fait-il qu'il ne retourne pas au feu ? Le gros écueil ici (on s'habitue à ne plus se déshabiller sinon pour inspecter quotidiennement son linge à cause de la vermine), c'est le menu et pour le compléter on l'agrémente de sucre, de saucisse ou même de confitures, il faut de l'argent, de

même pour les vêtements. Chaque jour nous attendons tous anxieusement nos lettres. Je voudrais aussi au plus tôt colis contenant serviettes-éponges, savonnettes communes, chocolat en grosses tablettes, miel récipient carton, sardines. Envoyez argent, mandat cinquante francs, conseils de tiers sont déplacés à cet égard, faites ce que je demande, objectez pas règlements. Embrasse parents affectueusement.

Le Petit Comtois, Besançon, du 22 février 1915.

EN BAVIÈRE

Cinq jours sans manger.... — En conseil de guerre pour vol de pain....

Angers, 24 février.

M. F..., d'Angers, dont les parents demeurent rue Saumuroise, est prisonnier en Bavière.

Profitant du rapatriement des prisonnières, il a confié à l'une d'elles, pour sa famille, la lettre ci-dessous, qui indique comment sont traités leurs prisonniers de guerre :

Chers père et frère,

Je profite de ce que les femmes qui sont prisonnières avec nous vont nous quitter pour retourner en France pour vous écrire cette lettre afin de vous montrer comment nous sommes en Allemagne depuis notre arrivée.

D'abord, pendant notre voyage, on nous a laissés cinq jours sans manger. Ici on nous donne comme nourriture juste de quoi ne pas mourir de faim.

Le matin, nous touchons un peu d'eau noircie

comme café, à midi un peu d'eau chaude comme soupe, environ vingt grammes de vieille viande et une demi-louche de légumes mal cuits; le soir, encore un peu d'eau chaude comme soupe et un petit morceau de pain fait de farine de seigle et de pommes de terre mélangées.

Nous sommes logés dans d'infectes baraques en planches extrêmement humides où nous sommes entassés les uns sur les autres.

Nous allons travailler aux terrassements malgré le grand froid qui règne dans le pays. Les camarades qui sont reconnus malades par le médecin vont au travail comme les autres. Quinze soldats sont morts de ces mauvais traitements. Trois autres sont passés en conseil de guerre pour vol de pain.

J'ai reçu deux mandats et un colis. J'attends des nouvelles. Envoyez-moi de la nourriture.

Bonjour à tout le monde et merci.

J'espère que la victoire sera bientôt définitive pour enfin vous revoir.

FERNAND.

Le Petit Journal, du 26 février 1915.

LETTRE D'UN OFFICIER BLESSÉ

Les soldats qui nous gardent sont accompagnés de chiens policiers qu'ils ont ordre de lâcher sur nous...

Un officier blessé, prisonnier en Allemagne, a pu faire passer à son père, qui habite le Mans, une lettre dans laquelle il dit:

Physiquement, on vit, rien de plus. On nous vend trois ou quatre fois ce que cela vaut du pain de

fécule de pommes de terre (il n'y a plus de farine) et du porc avarié, à midi; le soir, rien. On mange un morceau de ce pain avec du saucisson.

Mais c'est surtout au point de vue moral que la vie est dure. On est dans une atmosphère de haine. Fumer est interdit depuis le 1er janvier, sous prétexte que pareille défense est faite aux officiers prisonniers en France.

On nous traite comme des criminels de droit commun. Nous sommes parqués dans des chambres presque sans jour, gardés par des soldats grossiers qui ne se gênent pas pour nous brutaliser : ils sont accompagnés de chiens policiers qu'ils ont ordre de lâcher sur nous.

Sous prétexte de voir si nous n'avons pas de tabac ou de l'or, d'infâmes policiers civils viennent nous fouiller. On a pris tous les bijoux en or, sauf les alliances. On reçoit les paquets.

Le Moniteur du Puy-du-Dôme, Clermont-Ferrand, 19 mars 1915.

AU CAMP DE MAGDEBOURG

Les Dames de la Croix-Rouge ne sont pas toujours bien éduquées. — De la brutalité envers les blessés. — Des coups de cravache à la place de ma ration.

Si les lettres de prisonniers sont, contre toute humanité retenues de longues semaines avant d'être expédiées, un certain nombre finissent tout de même par arriver et, par ces lettres, on sait à quoi s'en tenir sur la manière dont, en général, nos prisonniers sont traités en Allemagne

Nous avions depuis quelque temps entre les mains ces documents dont la publication aurait pu être préjudiciable à nos

compatriotes. Il n'y a plus d'inconvénient aujourd'hui à faire connaître ces édifiantes révélations.

Voici d'abord des extraits d'une longue lettre dont nous possédons le manuscrit :

Après deux jours de chemin de fer, nous arrivons en Allemagne. Je devais connaître d'autres injures. Dans une grande gare on donne l'ordre de faire descendre tous les Français des wagons et, blessés comme valides, sont enfermés dans un wagon infect. Il y avait déjà là une trentaine de civils et, malgré nos blessures, on nous contraint sans pitié à rester là. Nous y resterons trois jours et deux nuits sans paille et sans pain. Nous touchons seulement, à Magdebourg, un peu de café, une saucisse et un petit pain d'épice ; ce fut toute notre nourriture directe pendant le voyage.

Les Dames de la Croix-Rouge ne sont pas toujours bien éduquées. Dans certaines gares elles nous dévisagent avec un air de mépris. Une sentinelle invitait ironiquement une dame de la Croix-Rouge à nous donner un peu de pain qu'elle avait en quantité dans une corbeille. Elle s'enfuit avec un rire sarcastique, comme si elle venait de voir des bêtes fauves. Bien souvent aussi dans les gares, à la campagne, la bestialité des gens allait jusqu'à nous montrer qu'on allait nous couper le cou, ou ils engageaient nos gardiens, par des signes, à nous flageller. Hélas ! je croyais que tout ça était sans conséquence, mais plus tard, au camp nous étions témoins des plus sauvages agressions.

Oui, au camp, j'ai vu de mes propres yeux des

Allemands frapper sans raison aucune ceux qui se trouvaient sur leur passage. J'ai vu un Anglais, qui a eu le malheur de perdre un bras à la guerre, marcher lentement dans la cour de promenade; un Allemand, surnommé Bidel, se jeter sur lui, le frapper avec le pied, enfin mettre ses deux mains pour le frapper avec sa cravache. Les blessés français ne sont pas plus épargnés. Et combien en voyons-nous boitant, se traînant à peine, recevoir de ce lâche de terribles coups de cravache. Je m'arrête. J'aurai à vous dire davantage, mais je crois que cela suffit pour vous donner une idée de la mentalité allemande.

Il faut que je vous dise deux mots sur l'ordinaire: le matin nous touchons une goutte d'orge sans sucre, dit café. A midi nous avons une louche de soupe; bien souvent les légumes ne sont pas cuits et le soir une goutte de bouillon de farine que nous baptisons « colle ». C'est infect et malgré notre faim, il m'est bien souvent impossible de la prendre. Un morceau de pain de la valeur de 0 fr. 10 en France termine notre ordinaire de la journée. Même celui qui a un peu d'argent a beaucoup à compter car les vivres sont hors de prix; — nous payons un petit pain long 0 fr. 80. On paye tout, et celui qui n'a rien est contraint à souffrir et de la faim et du froid. Je voudrais que vous assistiez à la distribution de la soupe.

La soupe, en somme, est notre unique repas de la journée. Elle nous est servie dans un petit chariot

fait pour la circonstance. En colonne, un par un, nous passons de chaque côté où deux serveurs russes s'occupent de la distribution. Il y a toujours trois ou quatre Allemands, cravache à la main, qui avec un air solennel veillent au bon ordre. Malheur à celui qui ne se mettra pas au « garde à vous » ou qui ne fera pas un « à droite » correct ou un « à gauche » pour partir. La moindre faute que vous commettez est punie aussitôt d'une vingtaine de coups de cravache, et bien heureux si une sentinelle ne vous couche pas par terre par de violents coups de crosse. Ces drames sont très fréquents et c'est les larmes aux yeux que je vous révèle la dixième partie de ce qui se passe.

Pour finir, parlons un peu du rabbiot, c'est-à-dire le peu qu'il reste quand tout le monde est servi.

Combien j'en ai vu revenir ensanglantés, j'ai eu peur pour un Russe; il venait de recevoir un coup de crosse à la tête pour avoir voulu, en se bousculant avec ses camarades, recevoir encore une goutte de soupe. Il avait une grosse fracture à la tête. Pour le punir davantage on l'empêcha de se faire panser à l'infirmerie; un soldat français, qui se trouvait avoir des bandes, le pansa en cachette. Moi même, j'ai été victime d'un petit accident: le serveur avait eu la maladresse de buter sa louche contre un bouchon; je recevais seulement la moitié de ma ration, et j'ai cru bien faire à attendre ce qui me revenait. Je reçus des coups de cravache.

J'abrège.

Nous sommes dans des baraques recouvertes de papier goudronné, aussi la nuit comme le jour il nous tombe de l'eau sur la figure. On nous défend de fumer, parce qu'on défend soi-disant aux leurs de le faire.

On nous a fouillés brutalement pour nous reprendre l'argent français.

On a mis au poteau un homme qui avait écrit qu'il était mal nourri et pendant quinze jours la compagnie ne put écrire.

Je m'arrête, chers parents, ne vous faites plus de mauvais sang sur mon sort. Je vous embrasse bien tendrement.

Le Petit Journal, 28 février 1915.

AU CAMP D'ALTEN-GRABOW

Nos cochons en France sont sûrement mieux soignés. — La viande ne veut pas nous faire du mal, car l'on n'en a pas.

Un prisonnier français, interné au camp d'Alten-Grabow, a réussi à faire parvenir à sa femme une lettre dont nous publions ci-après quelques extraits, sans commentaires :

» Ma chère X..., voilà la deuxième lettre que je puis te faire passer; la première, je te l'ai fait passer le 31 janvier et je ne sais pas si tu l'as reçue. Jusqu'à présent, les mandats que tu m'as envoyés sont arrivés, mais je ne les ai pas encore touchés, car ils ne sont pas pressés pour nous les payer.... Envoie-moi un petit paquet de vivres de temps à autre, car ce qu'on

achète ici n'est pas bien bon et très cher. Sur mes cartes, je ne puis te mettre grand'chose, car nous n'avons droit d'écrire que six lignes. Je vais t'expliquer en gros ce que nous faisons ici; nous ne sommes pas trop malmenés pour le travail : nous faisons des chemins dans le camp et coupons du bois aux alentours. Mais il ne faut pas chercher à esquiver le travail, car celui qui se fait prendre est attaché à un piquet ou enfermé dans un cachot.

... La nourriture n'est pas très bonne et il faut réellement avoir faim pour la manger; nos cochons, en France, sont sûrement mieux soignés. Voilà ce que l'on mange le plus : le matin, une gamelle de jus noir qui représente le café et pas de sucre; à midi, un morceau de pain noir, une gamelle de soupe aux betteraves, des carottes, du son, de l'orge (les épluchures de pommes de terre ne manquent pas); le soir, à 6 h., c'est pareil. La viande ne veut pas nous faire du mal, car l'on n'en a pas! Celui qui n'a pas d'argent n'est pas heureux ici. Voilà quelques jours qu'on ne peut plus acheter du pain et celui qu'on touche n'est pas suffisant. »

Le Genevois du 19 mars 1915.

LETTRE D'UN JEUNE NANCÉEN

Envoyez du pain et à manger. — Comme dessert les coups de crosse ne manquent pas.

Un de nos concitoyens a eu la chance de pouvoir recevoir une lettre explicite de son fils, prisonnier de guerre depuis le mois d'octobre. Nous en reproduisons les passages suivants, qui sont d'un intérêt général. On verra que les violences exercées en Allemagne contre nos pauvres soldats ne sont malheureusement pas un mythe, comme voudraient nous le faire accroire les journaux d'outre-Rhin :

X...

Mes bien chers parents,

Avec quel bonheur je vais enfin pouvoir vous donner de mes nouvelles. Jean et moi avons été pris à..., après un terrible combat. C'était le neuvième auquel nous assistions. Presque tous les camarades étaient tués, beancoup de copains morts aussi. Jean avait une égratignure à la joue par une balle, moi j'avais reçu un coup de crosse dans le cou qui m'avait étourdi. Mais, vois-tu, papa, sois tranquille, j'ai fait mon devoir et, avant d'être pris, j'en ai descendu. C'est une consolation pour moi de toutes les misères que nous avons ici.

Car c'est la famine pour nous. Nous touchons, avec un quart de pain noir pour la journée, de la soupe à la betterave, à l'orge ou à la morue et à l'épluchure de fève, et le soir un morceau de fromage, du saucisson ou un hareng salé que l'on mange cru. Et puis, nous sommes remplis de poux,

car pendant deux mois nous sommes restés dans des tentes où nous couchions sur dix centimètres de paille qui, au bout de quinze jours, était pourrie. Et si le pauvre Jean est mort à l'hôpital, c'est la misère et la faim qui l'y ont conduit.

Ah! quel bonheur j'ai eu quand j'ai reçu de vos nouvelles, car on nous annonce toujours des victoires allemandes.

Quand vous enverrez un colis, mettez-y du pain. Et vous, n'êtes-vous pas privés? Et surtout protégez-vous contre les bombardements, car je sais qu'ils ont lancé des obus sur Nancy. Aussi, quelles angoisses pour moi quand vos lettres sont un peu en retard.

Nous sommes... au camp; beaucoup de Russes, des Anglais et des Belges. Nous sommes maintenant dans des baraques, mais c'est tellement humide, que l'eau coule à l'intérieur.

Si vous envoyez quelque chose, envoyez du pain et à manger, car on parle de nous diminuer le pain.

Comme dessert, les coups de crosse ne manquent pas. Comme travail, nous faisons des routes, on décharge des wagons, on construit des ponts, on vide les cabinets, on va à la carrière. Tout ça pour un morceau de pain noir gros comme le poing et des coups de crosse.

Si vous pouvez, envoyez du réconfortant, poudre ou pilules; nous ne touchons jamais de viande.

L'Est Républicain de Nancy du 21 mars 1915.

OBSÈQUES DE DEUX SOLDATS FRANÇAIS A MUNICH

Ces extraits de deux lettres de soldats français soignés dans un hôpital de Munich, nous sont communiqués par une personne de notre ville qui s'occupe des Français prisonniers en Bavière. Ces lettres, écrites par les soldats à leurs parents, rassureront beaucoup de familles françaises inquiètes sur le sort des leurs,

... Nous allions assister à l'enterrement de deux camarades. L'un est mort d'une balle dans la colonne vertébrale, l'autre a succombé au cours d'une crise de tétanos, malgré les soins immédiats et attentifs des docteurs qui se dévouèrent pour le sauver.

Une collecte permit l'achat de deux jolies palmes sur lesquelles étaient inscrits ces mots : « Dernier adieu des blessés français à leurs camarades. » L'inscription en lettres d'or se lisait sur un ruban aux couleurs françaises et bavaroises.

Une délégation de douze français, dont un sergent-major et deux sergents, accompagna les corps au cimetière.

A notre arrivée, une foule nombreuse nous regardait avec curiosité, désirant voir de près les « Franzosen » au pantalon rouge et à la capote bleue.

Nous entrâmes dans un vaste bâtiment. Un dôme en surmontait la partie principale, salle circulaire pavée de mosaïques et ornée de fresques. La foule grossissait sans cesse, silencieuse et émue. Beaucoup pleuraient. Peut-être songeaient-ils à leurs parents

prisonniers en France ou aux pauvres soldats qui meurent ainsi loin de leur patrie.

Les femmes surtout étaient émues et nous-mêmes avions les larmes aux yeux. Dieu ! que c'est triste d'être enterré loin des siens !

Après quelques minutes d'attente, les cercueils arrivèrent, portés par de vieux réservistes allemands précédés d'un prêtre qui récita quelques prières au milieu de l'attention générale et bénit le corps de nos camarades.

Précédant les corps, sous la conduite d'un adjudant bavarois, nous sortîmes dans un grand cimetière, entretenu avec un soin religieux, où j'ai remarqué un grand nombre de jolis monuments. Le cimetière français est un vaste carré où reposent déjà vingt-cinq de nos camarades. Le seul indice de leur présence est une croix relatant l'état civil sommaire des malheureux qui reposent loin des leurs.

Notre interprète assistait à la cérémonie, montrant par là qu'il partageait notre émotion. Je suis allé, au nom des familles et de mes camarades, le remercier de sa délicate attention.

A notre départ, nous saluâmes la foule, qui répondit aussitôt et nous avons conservé de ce contact avec la population l'heureuse impression d'être respectés des habitants de Munich.

* * *

... Cette mesure (une délégation de douze Français pour rendre les honneurs à nos camarades) qui,

pour la première fois était prise ici, n'avait pas été sans m'étonner, mais la suite des événements s'est chargée de mettre le comble à mon étonnement.

Nous sommes partis de l'hôpital dans un autobus (avec glaces transparentes et non dépolies, comme c'est le cas pour la voiture employée pour les prisonniers), accompagnés d'un sous-officier et de trois soldats qui n'étaient là que pour la forme. Nous avons pu ainsi voir la ville ; rues très larges, bien pavées, ce qui est intéressant pour un automobiliste.

Arrivés au cimetière, où déjà une foule nombreuse stationnait, nous attendons l'arrivée des cercueils.

Au moment de l'inhumation des corps, la foule s'élevant à quinze cents personnes, toutes sympathiques, récite les dernières prières avec le prêtre. Et, chose qui a été favorablement interprétée par nous, les soldats allemands qui ont porté les cercueils viennent après nous jeter l'eau bénite sur les tombes que l'on va refermer. Enfin, et ceci nous a beaucoup touchés, au départ de l'autobus qui nous ramenait à l'hôpital, toutes les personnes présentes se découvrent pendant que nous, de notre voiture, enlevons nos képis et leur envoyons un dernier au revoir.

Les couronnes que nous avions données étaient nouées d'un ruban tricolore et d'un ruban bavarois, ce qui exprimait notre qualité de Français et notre reconnaissance pour les bons traitements que nous recevons ici.

En un mot, j'ai été agréablement surpris de l'accueil très sympathique que nous a fait la population

et de la liberté qui nous était accordée ; nous n'avons pas été traités en prisonniers, mais en individualités libres.

Cette mesure avait été prise par le commandement général et avait par suite une portée plus grande. Inutile de te dire que j'ai remercié le professeur Keine en mon nom et au nom de mes camarades.

La Tribune de Genève, 20 mars 1915.

LETTRE D'UN ANGEVIN

Quatorze jours de cellule pour... avoir eu du tabac.

Angers, ... Mars.

Alors que, dans les hôpitaux d'ici, les Boches sont soignés admirablement et que les prisonniers qui sont dirigés sur la Bretagne reçoivent des vivres à profusion, on verra, par la lettre ci-dessous qu'un jeune Angevin adresse à sa famille, comment nos malheureux prisonniers sont traités.

Ma chère Marie,

J'ai reçu ton colis et tes lettres ; celle-ci te parviendra par la France, par un jeune homme prisonnier ici et qui est âgé de moins de dix-sept ans et renvoyé en échange.

Je vais t'expliquer un peu notre vie, ne pouvant le faire par la voie ordinaire.

D'abord, nous ne sommes pas maltraités, mais comme logement et nourriture, c'est infect. Voici en substance notre nourriture : infusion non sucrée d'avoine grillée le matin ; le midi, potage à l'orge assez épais et sans pain ; le soir, nouvelle infusion

dite potage aux glands ou au millet. Comme viande, un morceau de vieux lard pas trop gros tous les trois jours. Comme pain, pour trois jours, mille trois cents grammes, fait avec des résidus de farine de seigle et de pommes de terre, et c'est tout.

Il nous est arrivé souvent de nous coucher pour oublier que nous avions faim, sur nos paillasses, faites de copeaux de bois, dévorés que nous sommes par les poux.

Il ne nous reste plus que la peau et les os ; nous logeons deux cents dans une baraque en bois où ordinairement trente hommes se logeraient. Il y a ici des enfants de douze à dix-sept ans, et des vieillards de quatre-vingts ans. Le camp où nous logeons a environ six cents mètres de longueur sur quatre cents de largeur, et nous sommes en tout deux mille. En somme, un vrai parquage.

Mais, je te le répète, nos gardiens sont plutôt doux avec nous. Nous nous mettons souvent nus pour être fouillés, et que l'on voie si nous n'avons pas du tabac. Heureusement que nous avons aujourd'hui la permission pour ce dernier, car, avant, si nous avions été trouvés porteurs d'un centime ou de tabac, on nous infligeait quatorze jours de cellule dans l'obscurité la plus complète, à l'eau et au pain sec.

Enfin, je ne désespère pas et je réagis assez fort sur moi-même pour prendre ma captivité en patience et vous revoir bientôt.

Envoie-moi des vivres et du tabac.

P..., du ...me d'infanterie

Le Petit Journal du 3 mars 1915.

UNE EXCEPTION

Un prisonnier anglais qui ne se plaint pas.

La lettre suivante a été écrite par le sous-lieutenant J.-Ph. Pearce (38 ans) prisonnier à Crefeld :

Nous sommes vraiment fort bien traités ici ; nous avons de bons lits, des chambres chauffées, trois bons repas par jour et un soldat français comme ordonnance. Ce matin j'ai pris un excellent bain chaud.

Nous devons répondre à l'appel deux fois par jour : à 8 heures le matin et à 9 h. 45 le soir ; extinction des feux à 10 h. 45. Une grande cour est à notre disposition où nous pouvons nous promener.

Il y a aussi une cantine vendant des vêtements et tout ce dont nous pouvons avoir besoin....

La nourriture est très bonne : croissants, café, beurre frais. Pas mal, n'est-ce pas !

J'avais, pour me conduire ici, un bon gardien ; il me procurait de la nourriture et lorsqu'un individu fit mine de m'attaquer il le jeta hors du wagon !

Je crains fort d'être ici jusqu'à la fin de la guerre ; pas de chance ! Je ne risque pas d'être fusillé, à moins que je n'essaye de m'évader, ce que je ne ferai pas.

J'avais blessé l'officier qui portait leur drapeau et il voulait que l'on me fusillât ; heureusement que personne ne fut du même avis que lui. Je l'ai revu plus tard, après qu'il eût été pansé, — ma balle lui avait traversé l'épaule, — il s'élança vers moi, me serra la main en me disant : « Mein Freund, mein Freund ! » Je

pense qu'il était content d'être renvoyé en Allemagne.

Voulez-vous m'envoyer £ 5, ce qui est le maximum que nous sommes autorisés à avoir ici. — Il y a beaucoup d'officiers français avec nous et c'est très agréable de pouvoir converser avec eux. — Nous sommes très gais et on parle de parties de foot-ball !

Daily Telegraph, du 10 novembre 1914.

LETTRE D'UN PRISONNIER ANGLAIS

A Magdebourg.

Envoyez-moi quelques assiettes en carton, car on ne nous permet pas d'avoir d'assiettes pour le thé et le souper.... J'essaye de me maintenir en bonne santé, mais je suis aussi faible qu'un petit enfant ; ce que nous sommes du reste tous avec le genre de vie qui nous est imposé. Une demi-heure de promenade en long et en large dans la cour suffit pour me fatiguer, mais dès que nous serons libres, je me remettrai rapidement.... Je me demande quelquefois si nous reverrons jamais la liberté....

Morning Post, du 14 avril 1915.

LETTRE D'UN SOLDAT BELGE

Dans une baraque vide, on a monté un théâtre. — Dans un groupe de vingt mille prisonniers, les artistes ne manquent pas ; il y a même des violons construits avec de vieilles caisses de bois... — La grande Allemagne laisse les prisonniers sans service médical... — Ce qui règne ici en maître, ce sont les poux...

Voici la copie authentique d'une lettre d'un prisonnier belge à ses parents, parvenue à Bruxelles par un des prisonniers civils relâchés récemment.

Chers parents,

Depuis que nous sommes ici, les occasions de faire parvenir la correspondance par d'autres voies que celles permises sont devenues très rares. Depuis que père est venu, je n'ai plus de nouvelles ni de vous ni de personne. Je suis persuadé que vous n'avez rien reçu de ce que je vous ai envoyé depuis que je suis ici et que vous ignorez où je suis. Nous sommes tous partis de Munster le 13 décembre et avons fait les vingt-cinq kilomètres de là ici à pied, ce qui a été relativement bien ; mais combien je regrette Munster ; c'était un paradis avec toutes ses misères ; ici, c'est la misère noire. Le camp est tout neuf ; les baraques sont en pleine bruyère ; l'eau coule des parois en bois ; le chauffage est à vapeur, mais ne fonctionne jamais et il y a ici de dures gelées. L'éclairage est électrique. La nourriture n'est pas digne de figurer au menu des porcs dont se nourrissent nos gardiens.

Il n'y a plus de café pour nous ; on torréfie les glands des chênes et on nous en fait notre breuvage du matin. A midi invariablement de la soupe se composant de fécule de pommes de terre et de la viande conservée dans des cuvelles depuis cinq ans ; je vous le garantis, elles portent la date brûlée dans le bois. Des pois et des haricots que l'on ajoute quelquefois à la soupe sont conservés depuis 1900. Ce qui prouve que l'on se préparait à la guerre depuis un beau temps. Au soir, on donne de l'eau tiède avec encore un peu de fécule. Comme pain, on nous donne deux cents grammes par jour. C'est un traitement digne d'une grande nation. Alors que les conventions internationales dictent que les prisonniers doivent recevoir la nourriture du soldat du pays belligérant qui a les prisonniers en son pouvoir. Il est vrai qu'ici dans le pays on est serré de vivres.

La semaine dernière, à Soltau-Village, la population a attaqué les convois de pain pour nous ; les convoyeurs ont dû faire usage de leurs armes et quatre habitants sont restés sur le carreau. On voit des prisonniers tomber de faim comme des mouches et on ne paie plus les mandats ; depuis six mois rien n'est encore payé. Avec l'argent que j'ai, tout ce que je peux acheter c'est du pain et de la margarine et c'est tout. Du village, pas moyen de faire venir quelque chose, car il est à six kilomètres du camp.

Ce qu'il y a ici, c'est un peu de divertissement le dimanche. Dans une baraque vide on a monté un théâtre dont je joins le programme. Dans un groupe

de vingt mille prisonniers, les artistes ne manquent pas ; il y a même des violons construits avec de vieilles caisses en bois ; les cordes c'est tout un poème : on a d'abord attrapé un chat, on lui a tordu le cou. L'individu (le chat) a été cuit dans une vieille gamelle au-dessus d'un feu de bois ; sa peau réchauffe les reins de l'un ou de l'autre et sur ses boyaux, on fait de la musique au... Bois Sacré ! Pour aller l'entendre, on paie dix pfennigs d'entrée qui servent à acheter quelques médicaments les plus nécessaires, car la Grande Allemagne laisse les prisonniers sans service médical ou pharmaceutique. Ceux qui sont gravement atteints on les laisse crever.

Autre chose qui règne ici en maître, ce sont les poux, des gros qui tiennent sur tout le corps. Je ne m'étais jamais imaginé que j'en avais, mais à une visite que j'ai faite il y a trois semaines, je me suis aperçu que j'en étais criblé comme tous les autres. J'ai fait une chasse énergique et je change de linge deux fois par semaine ; depuis lors je n'en ai plus aperçu. Vous voyez que la vie n'est pas réjouissante et cela semble devoir durer longtemps. J'assistais à un cours d'anglais donné par un prisonnier anglais ; dans leur haine féroce contre l'Anglais, il lui a été défendu, avant-hier, de continuer à donner son cours. Le Schwein (cochon) a sans doute attrapé un coup de dent du bouledogue anglais sur le théâtre des opérations.

Comment cela va-t-il à Bruxelles et surtout à la maison ?

Nous recevons ici journellement *La Belgique* de Bruxelles.

Ce dernier détail sera précieux pour ceux qui pouvaient encore avoir le moindre doute sur le caractère du journal d'occasion publié à Bruxelles sous la censure allemande.

Ce sont les Allemands eux-mêmes qui importent dans leur pays une feuille soi-disant belge paraissant dans une capitale belge.

Ils ne pouvaient établir de manière plus irréfutable que *La Belgique* est à leur solde.

Le XXme Siècle, Le Hâvre, du 10 avril 1915.

LETTRE D'UN MILITANT SYNDICALISTE

Pain amer comme du fiel... — La nuit, nous sommes éveillés par l'eau qui nous tombe sur la « coloquinte »... — Une gamelle de « jus » de gland brûlé, car le café, ça n'existe pas. Avec cela, on est « costaud ».

D'une lettre d'un de nos camarades, militant syndicaliste d'une ville de Normandie, et actuellement prisonnier en Allemagne au camp de Zossen, nous extrayons ce qui suit :

. . . .

Si tu peux me renvoyer un colis, comme le premier, ça fera bien, car plus ça va, plus nous sommes privés du nécessaire. Trois ou quatre fois par semaine, nous mangeons de l'orge ; et, depuis mercredi, nous n'avons touché qu'un kilo de pain, amer comme du fiel. Hier soir, moitié d'un hareng mariné, sans pain. A midi, et le soir, du thé. A part une ou deux bonnes portions

la semaine — et toujours additionnées de colle gluante et d'eau, — on peut dire que l'on ne touche rien de consistant.

On s'affaiblit de jour en jour, et l'on se demande ce qui se passera si ce régime continue. La plupart des camarades sont pris par le rhume et les rhumatismes, et rien pour les soigner.

Si nous n'étions pas près des forêts de sapins, ce qui est très sain, nous claquerions.

Il fait un froid terrible. Il a gelé, depuis deux jours, à plus de dix au-dessous de zéro, et la plupart de nous ne sont pas couverts. Nous couchons dans des baraquements en planches, nouvellement faits ; l'eau filtre partout et toute la journée tombe sur nos paillasses... pas moyen de l'éviter, nous sommes l'un sur l'autre.

La nuit, nous sommes éveillés par l'eau qui nous tombe sur la « coloquinte ».

. . . .

Notre mobilier se compose d'une paillasse, un polochon en paille de bois, une couverture, tout ce qu'il y a de plus léger et de petit ; d'une cuiller, une gamelle, une serviette, et... c'est tout.

. . . .

Nous allons en corvée, soit pour faire du terrassement ou racler la neige. Et ce, à cinq, huit, dix kilomètres du camp. Nous partons vers sept heures et demie du matin et rentrons à deux heures de l'après-midi, et ce, avec une gamelle de « jus » de gland brûlé, car le café, ça n'existe pas.

Avec cela, on est « costaud ».

C'est pourquoi si, par la poste, tu peux m'envoyer assez souvent des sardines, du pâté et quelques petites choses nutritives, cela me ferait grand bien.

. . . .

Je t'ai plusieurs fois demandé du linge : chemises, chaussettes, flanelles, chandail, le tout usagé, je ne vois rien venir...

. . . .

Cette lettre — nous ne dirons pas par quel moyen notre camarade l'a fait parvenir à sa femme — est datée du 31 janvier 1915. A cette époque, voilà quelle était, d'après lui, la situation faite aux soldats français internés au camp où se trouve ce camarade. Celui-ci n'est pas un geignard ; ce n'est pas non plus un de ces esprits portés à exagérer les choses parce qu'elles se passent en Allemagne.

Depuis qu'elle fut écrite, cette lettre, la situation a-t-elle changé, pour tous les malheureux garçons prisonniers là-bas ? On veut le croire.

La Bataille Syndicaliste du 10 avril 1915.

LA VIE DANS LE CAMP

Jusqu'au 15 décembre. — Après le 16 décembre. Du 25 janvier au 9 février.

Isolations en planches. — La correspondance croupit dans les bureaux. — On distribue des effets de la Croix-Rouge à ceux qui n'ont rien reçu. — On peut fumer du tabac de France.

Un lecteur du *Temps* communique à ce journal une lettre qu'un prisonnier français a pu faire parvenir à sa famille. Notre confrère en a détaché les passages suivants :

Nous sommes ici douze mille Français, divisés en dix compagnies d'environ mille deux cents hommes. Parmi nous, quelques Russes. A cinq cents mètres de nous est un camp de huit mille Russes, dit-on. Je suis tombé dans la plus mauvaise compagnie. Nous sommes logés dans des écuries d'environ quatre-vingts mètres de long sur neuf de large. Celles des 1re, 2e, 3e, 4e, 9e, 10e compagnies sont bâties en pierre et parquetées en ciment ; celles des 5e, 6e, 7e et 8e compagnies sont complètement en planches, sans parquet, toiture en planches recouverte de papier goudronné, bâtiments construits peu avant notre arrivée. Chaque écurie contient de 300 à 360 hommes.

Jusqu'au 15 décembre, on a couché directement sur la terre recouverte d'une couche insuffisante de paille. Après le 16 décembre, nous avons eu des paillasses reposant directement sur le sol. Enfin, hier, 9 février, on nous a placés sur des isolateurs en planches à trente centimètres du sol. Du 25 janvier au 5 février, on a doublé les parois des écuries en mettant une deuxième cloison en planches, des auges au toit et une légère maçonnerie en briques au-dessous des auges. Auparavant, les parois de nos baraques étaient formées par des planches parfois mal jointes. Vous devinez combien le froid se faisait sentir, surtout lorsque nous avions des températures de dix à vingt degrés au-dessous de zéro. Pour nous couvrir, nous

avons deux couvertures comme celles qu'on met sur les chevaux. Malgré cela, je n'ai pas bien souffert du froid. Depuis fin décembre, on a installé quatre poêles par baraque. Ils nous servent pour cuisiner. Malheureusement, on manque un peu de charbon.

Les compagnies vendent certaines denrées, vivres, vêtements nécessaires de toilette. La nôtre est la moins bien montée ; c'est elle, également, qui nous exploite le plus, car les prix sont majorés pour nous. Exemple : une compagnie vend le sucre soixante-quinze centimes, la plupart, quatre-vingt-sept et demi et la nôtre, un franc douze centimes et demi. On nous vend seulement charcuterie, fromage, sucre, margarine. Chez nous, la vente a commencé fin décembre seulement. Autrefois, on pouvait acheter du pain. Depuis longtemps, on n'en vend plus. Il est interdit d'acheter ailleurs qu'au bureau de la compagnie.

Peu après notre arrivée, on nous a obligés à verser tout notre argent pour le déposer aux bureaux des compagnies où chacun a un compte ouvert. Pendant un certain temps, jusqu'à fin novembre environ, on nous donnait au maximum trois marks par semaine. Depuis, nous ne touchons plus rien. On déduit sur notre compte le prix des marchandises que nous achetons. Pendant chacune des deux semaines dernières, on avait recommencé à nous donner cinq marks. Sous prétexte que nous n'achetions pas assez, on nous a de nouveau supprimé ces paiements.

Nous avons été autorisés à écrire en France à partir du 5 octobre. La correspondance n'était pas

limitée. Malheureusement, elle ne partait pas, elle croupissait dans les bureaux. Je vous ai écrit, en quantité, lettres et cartes, et si quelques-unes vous sont parvenues, c'est que j'ai réussi à les glisser par une fausse porte. Depuis la mi-décembre, nous pouvons écrire sur carte seulement et une fois par semaine. Les lettres venant de France étaient accumulées au bureau général du camp. On les distribue en masse depuis le 17 janvier, probablement à la suite d'une réclamation de la France. La veille, il est passé une commission internationale de la Croix-Rouge.

Tous les quinze jours, expédiez un colis de provisions : biscuits en boîtes métalliques, chocolat en boîtes, figues sèches, boîte de thon, confitures, etc.

On nous emploie à des travaux divers, de terrassement surtout. Les Allemands sont assez inhumains pour nous envoyer au travail tous les jours, malgré la pluie, la neige ou le froid. Comme récompense, les travailleurs touchent un huitième de pain tous les jours. Certains ont été laissés à demi-vêtus jusqu'en décembre : depuis on distribue des effets de la Croix-Rouge, surtout à ceux qui n'ont rien reçu.

On a permis de fumer il y a huit jours à peine, et du tabac venant de France seulement.

L'ODYSSÉE D'UN PRISONNIER FRANCO-SUISSE

Quatre mois et demi sur la même demi-botte de paille... Un soldat anglais trouve quatre cents poux et punaises dans ses vêtements... Un journal français imprimé à Cologne relatait tous les jours les « victoires » allemandes... A coups de crosse !...

Les journaux de Genève de fin avril 1915 publient le récit des aventures d'un Genevois, M. Georges Rebsamen, dentiste, âgé de 27 ans, qui, après avoir été fait prisonnier à Valenciennes (nord de la France), fut conduit au camp de Niederzwehren, près de Cassel, où il resta cinq longs mois et demi en captivité.

M. Rebsamen est né en France, mais, à sa majorité, garda sa nationalité suisse. Ses parents habitent Tours où son père est chirurgien dentiste.

Voici le récit des aventures de notre concitoyen :

Prisonnier.

Il y a une vingtaine de jours, le 26 septembre dernier, que les Allemands occupaient Valenciennes, lorsque Georges Rebsamen, qui venait de quitter son domicile, fut arrêté dans la rue par une patrouille.

— Vous êtes Français ? lui dit un major.

— Non, je suis Suisse, mais né en France.

— Vous ne m'en ferez pas accroire ; suivez-nous.

— Mais j'ai tous mes papiers chez moi, vous pouvez venir les consulter.

— On verra cela plus tard, si votre maison n'est pas brûlée !

Le jeune dentiste est conduit par quatre soldats dans une église. Quelques minutes après il était en-

fermé dans la sacristie déjà pleine de jeunes hommes.

— Que faites-vous là ? leur demanda Rebsamen.

— Nous attendons l'heure du départ pour l'Allemagne.

— Le 28 septembre, au matin, malgré ses protestations, M. Rebsamen était embarqué dans un train. Toutefois, on lui fit la gracieuseté (?) d'un compartiment de deuxième classe. Après cinq jours et cinq nuits d'un voyage épouvantable, le prisonnier malgré lui arrivait au camp de Niederzwehren. La vie d'interné allait commencer.

La faim et l'hygiène.

Pour laisser toute leur importance aux déclarations de M. Rebsamen sur les points essentiels, laissons-le parler :

— Nous étions vingt mille prisonniers au camp de Niederzwehren, répartis par compagnies, sections et groupes.

Il y avait là des soldats russes, anglais, français et belges de toutes armes. Nous, les civils, au nombre de deux mille cinq cents, nous portions un brassard jaune à chaque bras, avec l'inscription : « prisonnier de guerre ».

Des baraques en planches, pouvant loger chacune mille soldats, s'élevaient sur toute la longueur du camp.

— Etiez-vous bien nourris ?

— Vous allez le voir. A six heures du matin, café noir, qui n'avait du café que la couleur, puis départ

des corvées, quatre cents à cinq cents soldats par baraque. Les uns étaient employés dans des carrières, les autres dans des fabriques, à Cassel, distant de sept kilomètres. Comme rétribution, pas un sou.

A midi, nous recevions cent grammes de pain K. K., une «poche» de soupe faite soit avec des betteraves, soit avec des gousses de fèves vertes ; celle que nous préférions était la soupe à l'orge. En fait de pommes de terre, des topinambours. Le soir, notre ordinaire était... corsé : un semblant de tranche de saucisson et un potage « cube », pas de pain.

A sept heures, nous allions nous étendre sur notre lit de paille. Pendant quatre mois et demi, nous avons dormi sur la même demi-botte de paille.

Notre plus grand supplice était la vermine ; je ne mens pas en disant qu'un soldat anglais compta un jour plus de quatre cents poux et punaises dans ses vêtements.

Au point de vue hygiène, le seul exemple suivant vous édifiera : Les vingt mille prisonniers ne disposaient que de quatre-vingts places de W.-C. On y faisait queue, comme au spectacle !

Le nettoyage de ces locaux était la plus infecte et la plus épouvantable des corvées.

— Etiez-vous renseignés sur les opérations de guerre ?

— D'une façon parfaite et rapide ! Nous recevions presque tous les jours un journal français imprimé à Cologne, ne relatant que des victoires allemandes.

A chacune de ces « victoires » les cloches de Cassel sonnaient à toute volée.

— Les évasions étaient-elles possibles ?

— Pendant mes cinq mois de captivité, trois soldats anglais réussirent à prendre la fuite, mais ils furent aidés de l'extérieur. Des officiers allemands nous prévinrent toutefois que les fugitifs avaient été repris. Nous ne l'avons pas cru ; du reste un de ces fugitifs nous donna de ses nouvelles d'une ville hollandaise qu'il avait pu atteindre.

Le fouet et la crosse.

— Les soldats allemands étaient-ils bons avec vous ?

— Quelques-uns — ils étaient rares — manifestaient un peu de sympathie pour nous. Mais la plupart de nos gardiens étaient munis de fouets qu'ils dissimulaient. A la moindre incartade, nous étions frappés avec ces fouets ou à coups de crosse.

Deux soldats, des Russes ou des Anglais, je ne me souviens pas au juste, reçurent de tels coups dans les reins qu'ils succombèrent par la suite.

— La vie des prisonniers ne serait donc pas conforme aux lois de l'humanité ?

— J'affirme que non ; il n'est pas juste que des soldats et des civils puissent être aussi mal traités. Ce qu'ils doivent actuellement souffrir de la faim, je n'ose y penser.

Arrêté en Suisse.

Le 18 février dernier, les autorités allemandes apprirent par une carte postale adressée de Milan à M. Rebsamen par un de ses amis que celui-ci s'occupait de son cas et qu'il en avait nanti le consul suisse.

Le jour suivant, un sous-officier allemand informait notre concitoyen qu'il avait l'ordre de le conduire à la frontière suisse. Avant le départ, M. Rebsamen fut fouillé consciencieusement, et on lui enleva tout ce qu'il pouvait posséder de compromettant. Mais ces messieurs ne découvrirent pas un calepin dans lequel le prisonnier avait soigneusement noté ses aventures au jour le jour.

A Bâle où il fut conduit, Georges Rebsamen ne put expliquer ni prouver sa qualité de Suisse et... on l'enferma pendant douze jours. Il faut dire que l'ordre de conduite des autorités militaires allemandes était ainsi libellé : « Nous reconduisons à la frontière le nommé Rebsamen se disant sujet (!) suisse ».

Les papiers d'identité expédiés par les parents depuis Tours permirent enfin à la police bâloise de relâcher Rebsamen.

Enfin libéré, le malchanceux prisonnier de guerre vint à Genève, où il se remit peu à peu de sa banale aventure. Il va passer devant une commission de réforme pour régler la question de son service militaire. Comme sa santé a été fort ébranlée par toutes les privations endurées, il est probable que M. Rebsamen sera réformé ; il pourra alors rejoindre sa famille à Tours, qui l'attend avec une impatience bien naturelle.

LE RETOUR DU DÉPUTÉ PRISONNIER

Le capitaine Pasqual, député du Nord, est arrivé à Paris.

Il est porteur de propositions allemandes concernant les prisonniers.

M. Léon Pasqual, député d'Avesnes (Nord), était, au mois d'août, capitaine de chasseurs à pied attaché à l'état-major du général Fournier, gouverneur de Maubeuge. A la reddition de la place, le 8 septembre, il fut fait prisonnier avec la garnison et envoyé au camp de Torgau, en Silésie. Il vient de rentrer à Paris, chargé, par le gouvernement allemand, d'une mission spéciale auprès du gouvernement français.

Nous avons vu hier M. Pasqual, qui nous a fait le récit suivant :

— Le 8 septembre, à une heure, nous fûmes embarqués pour Torgau, où nous arrivâmes le 12 septembre.

Le camp se composait de deux forteresses : Bruckenkopf et Zinna, cette dernière construite par Napoléon, ce que les Allemands nous faisaient remarquer avec une lourde ironie.

Les officiers d'abord logés dans des baraquements, furent ensuite internés dans un réduit, à l'intérieur de la forteresse. Il y avait là, avec nous, des officiers anglais et russes.

Nous étions littéralement enfermés, détenus, traités comme de simples soldats qui ne seraient pas bien traités. On nous avait fait remettre tout notre argent de poche. Nous fûmes fouillés par des soldats, puis par des policiers. Notre argent nous fut rendu par la suite, en papier allemand.

Les capitaines touchaient cent marks par mois et les lieutenants soixante, en papier-monnaie n'ayant cours que dans le camp, d'où nous ne pouvions, d'ailleurs, sortir.

La sévérité du régime était peu de chose auprès des angoisses morales qu'on nous infligeait. Les journaux allemands dont on nous comblait annonçaient chaque jour une nouvelle déroute française. Des *Extrablatt* (éditions spéciales) placardées ou distribuées nous apprirent successivement l'investissement de Paris, la prise de ses forts. Nous crûmes même pendant un temps, à la chute de la ville. Par contre, nous ignorâmes toujours la bataille de la Marne. Pour ma part je ne l'appris que récemment par une lettre d'un ami qui, en patois, me disait : « Quelle râclée nous leur avons passée ! »

Sept mois de captivité s'écoulèrent ainsi.

Le 18 mars, l'ambassadeur d'Espagne, venant de Berlin en automobile, vint me voir personnellement et me dire :

— J'ai été convoqué au ministère de la guerre de Berlin, où l'on m'a soumis une information d'un journal français, disant que le gouvernement allemand était décidé à exercer des représailles vis-à-vis des officiers français. Ces représailles consisteraient à envoyer dix d'entre eux travailler dans les mines avec des forçats, dans le cas où deux officiers allemands, condamnés par un conseil de guerre français, partiraient à Cayenne comme on l'avait annoncé. J'ai télégraphié à Paris pour vérifier l'exactitude de ces faits.

Je fus alors autorisé moi-même à télégraphier au ministre de la guerre français pour attirer son attention sur cette démarche. J'ai su depuis que le gouvernement avait répondu immédiatement à l'ambassadeur d'Espagne. J'appris également, par les journaux allemands, que les deux officiers en cause n'iraient pas à Cayenne mais seraient envoyés dans un camp de concentration.

Cependant, je devais bientôt être chargé d'une autre mission officielle.

Le vendredi, 9 avril, le commandant du fort de Bruckenkopf vint me prévenir que, par ordre du ministre de la guerre allemande, j'allais être transféré à Blankenburg. Je répondis que je préférais rester avec mes amis. Mais le commandant répliqua que je n'avais pas à discuter ses ordres. Je partis donc pour Blankenburg, escorté d'un seul sous-officier allemand.

Le 12, visite au camp de l'ambassadeur d'Espagne, d'un colonel allemand et du directeur des affaires étrangères, M. Kriege.

Ils me font appeler, et me soumettent une note adressée le 28 février au gouvernement français, et à laquelle, disent-ils, ils n'ont pas encore reçu de réponse.

Cette note posait trois questions :

1° La remise des prisonniers civils français et belges de dix-sept à soixante ans, à condition que le gouvernement français rende les prisonniers civils allemands de France et des colonies ;

2° L'échange des médecins-majors ;

3° Le sursis réciproque jusqu'à la cessation des

hostilités, de toutes les peines prononcées contre des prisonniers.

— Voulez-vous, me dirent-ils, aller en France, et exposer vous-même à votre ministre de la guerre et à celui des affaires étrangères ces trois demandes, en les priant de les agréer, au nom de l'humanité ?

J'acceptai cette mission, et, mercredi dernier, je fus conduit jusqu'à Schaffhouse par un commandant allemand.

Je fus reçu à la frontière par le capitaine suisse Schneebeli qui fit preuve à mon égard, comme d'ailleurs tous ses compatriotes, de la plus touchante cordialité.

Je ne vous dirai rien de la joie et de l'émotion que j'ai ressenties en me retrouvant dans ma patrie, qu'on me dépeignait comme abattue et au pouvoir de l'ennemi, et en revoyant Paris, si calme et si confiant. Malgré toutes les nouvelles mensongères dont on nous avait abreuvés, jamais, d'ailleurs, nous n'avions désespéré de la France.

Ce matin, j'ai été reçu au ministère de la guerre où j'ai commencé à m'acquitter de la mission dont j'étais chargé.

Le Matin du 19 avril 1915.

NOS PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

Un témoin de leurs souffrances.

Une infirmière de la Croix-Rouge signale des faits précis d'inhumanité.

On ne lira pas sans émotion cette lettre que Mme de Rudnick, infirmière de la Croix-Rouge, a adressée, au retour de sa captivité en Allemagne, à une importante personnalité d'un pays neutre.

Monsieur,

J'ai été amenée, par un concours de circonstances qu'il serait trop long de relater ici, puisque là n'est pas le sujet, à faire un court séjour dans une forteresse allemande, et là j'ai été le témoin et j'ai entendu des choses que je considère de mon devoir de porter à votre connaissance.

Il s'agit de nos pauvres prisonniers qui, vu la situation économique de l'Allemagne, méritent toute notre attention et une aide prompte et efficace.

Voici les faits pour lesquels je suis prête à témoigner :

1° Nos soldats sont, dans la plupart des camps, couchés sur de la paille renouvelée avec une rare parcimonie. Il est donc urgent d'insister auprès des Allemands pour une amélioration sur ce premier point (savon, linge, douches) ;

2° Leur ordinaire se compose : le matin, d'un liquide dénommé café et qui n'en a que le nom ; à midi, d'une soupe au gruau et au riz, et le soir, soit d'un hareng,

d'une tartine de graisse ou d'un potage comme le matin, c'est-à-dire d'une espèce de colle forte agrémentée de paille ; ils reçoivent environ deux cents grammes de pain par jour; ce régime est tout à fait insuffisant pour des gens débilités par une vie fatigante et souvent par des blessures graves.

En général, en interrogeant les prisonniers civils ou militaires, j'ai constaté que, sauf exception, ils n'avaient pas trop à souffrir de mauvais traitements ; personnellement, j'ai vu rudoyer ces hommes affaiblis, parce qu'ils ne marchaient pas assez vite au gré du soldat de garde, mais aucune cruauté digne d'être relatée.

Pourtant, on m'a cité certains faits et, pour confirmation de ce que j'avance, je prie qu'on interroge les prisonniers civils du camp de Rastadt, qui ont été rapatriés par la Suisse en même temps que moi, les 27 ou 28 février 1915, et transportés à Nîmes ou dans le Midi :

Voici ces faits :

1° A l'unanimité, les prisonniers civils du camp d'Holsminden m'ont affirmé que trois soldats russes, las de souffrir de la faim et d'être cruellement frappés lorsqu'ils ramassaient quelques détritus près des cuisines, avaient préféré se pendre (janvier 1915).

2° Pour la moindre incartade, et souvent sans motif, les soldats allemands attachaient le délinquant à une poutre dans la cour de la prison pendant deux ou trois heures consécutives, par n'importe quel temps et plusieurs jours de suite. Les soldats allemands les frap-

paient cruellement lorsque les malheureux faiblissaient ;

3° Un vieillard de quatre-vingt-sept ans, cherchant à ramasser dans le ruisseau quelques restes qui y avaient été jetés, avait été frappé à coups de crosse à la tête et dans la poitrine par un soldat allemand, et était mort le lendemain *sans aucun soin.* (Parchim, janvier.)

En général, et ceci m'a été confirmé par plusieurs prêtres détenus à la forteresse de Rastadt, les Allemands traitaient avec rigueur principalement les Anglais et les Russes. Ces derniers, pour se procurer un peu d'argent, vendaient leurs bottes, leurs manteaux, leurs costumes, pour des prix dérisoires. J'ai vu des quantités de prisonniers civils habillés avec des costumes anglais et russes. Je les ai interrogés sur les prix qu'ils les avaient payés. Les voici : quatre marks une paire de bottes, trois marks un manteau de soldat, deux marks une jaquette d'uniforme. Quand j'ai demandé avec quoi se couvraient les malheureux qui se dépouillaient ainsi pour avoir un peu de pain, ils m'a été répondu qu'ils s'enroulaient dans une couverture et marchaient nu-pieds.

Je pourrais citer encore quantité d'autres faits, mais je suppose que cela n'est pas nécessaire.

Le manque de nourriture va aller en augmentant en Allemagne, et ce sont nos pauvres prisonniers qui s'en ressentiront le plus.

La simple humanité exige que les pays neutres s'occupent du sort de ces malheureux ; j'admets fort bien

que des démarches isolées échouent, mais contre l'élan de l'opinion européenne et américaine, énergique et constante, je défie bien les Allemands d'être les plus forts.

Je n'ai pas d'avis à donner dans la question, mais il me semble qu'on pourrait envoyer des délégués neutres habitant dans les camps et distribuant des vivres envoyés d'Europe, sous toute garantie naturellement. Les Allemands y trouveraient leur compte, puisque cela leur éviterait de nourrir de nombreuses bouches, car il ne faut pas se leurrer que les visites officielles soient de quelque efficacité.

Ce jour-là, l'ordinaire est amélioré, et les hommes n'osent se plaindre, craignant les représailles des sergents. J'étais moi-même à Rastadt, lors de la visite de l'abbé Devaux, et je sais que les hommes ne se sont pas plaints. Ce jour-là, pour la première fois, on a fait une distribution de chaussures.

J'ai été moi-même internée dans la forteresse de Rastadt, au mépris du droit des gens et des conventions ; on m'a donné une paillasse dans une salle avec trente-cinq femmes, hommes et enfants. Les soldats allemands et les surveillants avaient le droit d'y pénétrer à n'importe quel moment. Nous avons été traitées comme des prisonnières et obligées à une promiscuité déplorable. Je proteste donc énergiquement contre de pareils procédés.

De plus, j'ai été, avec une autre infirmière de la Croix-Rouge, rapatriée dans un convoi de civils, quoique les conventions obligent les autorités mili-

taires à nous traiter comme des officiers. Le sous-officier, chargé d'accompagner le convoi jusqu'à la frontière suisse, a formellement interdit sur tout le parcours, qui a duré de neuf heures du matin à quatre heures de l'après-midi, de nous donner même un verre d'eau ; les soldats placés dans les compartiments l'auraient fait volontiers. Ce sont donc les chefs qui sont responsables.

Pour finir, je citerai encore deux ou trois faits, avec les noms et les adresses :

M. Anatole Cazé (Jussy-sur-Aisne), âgé de dix-neuf ans, pour une peccadille telle que d'avoir détérioré par mégarde sa couverture, a été enfermé en plein hiver pendant dix jours, dans un cachot, couché sur une planche, sans feu ni couverture, et nourri de pain ; il a eu les deux pieds gelés.

M. Fernand Bonnetaire, Flavy-le-Martel (Aisne), âgé de douze ans, a été emmené par les Allemands dans une rafle des hommes de son village.

Les femmes de Mulhouse ont été obligées par l'officier de garde à prendre des douches, cinquante par cinquante, dans le costume le plus élémentaire, sous la surveillance de quatre soldats.

Je pourrais citer bien d'autres faits, mais les personnes intéressées ont laissé de la famille dans les pays conquis et craindraient des représailles.

Tels sont les faits que je considère de mon devoir de porter à votre connaissance.

Mme DE RUDNICK,
Infirmière de la Croix-Rouge.

La Liberté du 19 avril 1915.

UNE LETTRE ÉDIFIANTE

Un de nos lecteurs nous communique la lettre suivante qu'il a reçue d'un parent prisonnier en Allemagne. Elle porte le cachet de la censure allemande. Il est probable que, malgré les renseignements précis sur la situation misérable faite à nos prisonniers, cette lettre aura obtenu franchise à cause de ce qui y est dit au sujet de la puissance des réserves ennemies. Ce passage de la lettre est donc sujet à caution :

Voici la lettre :

Mon cher ami,

Avril. Et c'est ici toujours l'hiver ; chaque nuit il gèle ; chaque jour le soleil fait fondre la gelée, et c'est une boue gluante dans tout le camp.

Je vais toujours bien au physique et au moral. J'ai été bien heureux de recevoir la bonne lettre de X..., qui me laisse entendre que nos espoirs sont fondés. Moi aussi je suis plein d'espoir, mais je crains fort les suites d'un optimisme exagéré ; de l'optimisme à la contemption de l'adversaire il n'y a qu'un pas qui est aisément franchi. La conséquence peut en être terrible.

Les Allemands sont encore aujourd'hui plus forts que les alliés ne le croient et leurs réserves sont nombreuses, ainsi que nous le voyons ici, étant à côté d'un camp militaire. Et quelle organisation ! Equipements, armement, tout est impeccable.

Nous sommes sevrés de nouvelles autres que celles d'origine allemande ; de temps en temps, nous avons un numéro du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* autorisé ici. Si tu pouvais me l'envoyer, ainsi que d'autres

journaux neutres, tu nous rendrais à nous tous un énorme service.

Depuis trois semaines, la ration de pain est réduite à deux cent-cinquante grammes. Pèse : tu verras ce que c'est. Soupe à midi (unique plat d'un repas unique), dans laquelle on trouve parfois des yeux de cochon entiers, des dents et toujours des poumons, estomacs et tripailles. C'est triste pour les camarades qui n'ont pas d'argent, et même pour les autres, car la cantine ne vend que de petites « crasses » (sauf du boudin) et on n'y trouve pas de pain.

Voici d'ailleurs quel est notre régime alimentaire :

1° Matin, six heures : café (8 ½ kg. pour 2500 hommes) ; café ou décoction de glands ; il arrive moulu !

2° Midi : soupe, tantôt au poisson, tantôt à la viande (280 kilos pour 2500 hommes), consistant, à concurrence des trois quarts, en poumons, apportés entiers, estomacs et autres choses analogues ; très peu de pommes de terre.

3° Soir : café ou thé ou soupe ultra légère.

En plus, deux cent cinquante grammes de pain.

Le XXe Siècle, 22 avril 1915.

COMMENT JE FUS PRIS

Récit d'un lieutenant anglais.

Prenant un homme avec moi, j'allai à la recherche d'un de nos régiments, mais je m'égarai dans les lignes ennemies. La nuit était des plus noires, me

voyant au milieu des ennemis, je me cachai dans un fossé. Je tentai deux fois dans la nuit de m'éloigner, sans succès, hélas ! Au point du jour, deux Allemands m'aperçurent ; je les blessai tous deux, et me mis à courir de toutes mes forces. Les ennemis surgirent de tous côtés et finalement un coup de crosse sur la tête m'envoya rouler sur le sol.

Un capitaine du ...^{me} régiment, ainsi que quelques soldats furent aussi pris cette nuit-là...

Les Allemands nous traitèrent d'une façon abominable ; ils prirent tout ce que nous avions et nous prodiguèrent les coups de crosse. X... s'évanouit en route : un officier allemand le frappa à la tête de telle façon qu'il a perdu un œil. Ils nous forcèrent de passer entre une double ligne de leurs soldats qui nous frappèrent à coups de fouets et de crosses de fusils. Ils se moquèrent de nous ; un officier nous fit un discours en anglais, disant que nous étions des lâches et autres aménités. Il ajouta que si son régiment prenait des officiers anglais, il les ferait pendre. La manière infâme dont ils traitent les soldats anglais prisonniers dépasse toute description. Plusieurs meurent de froid et on leur fait subir toutes les avanies possibles.

Je crois partir demain pour une forteresse où d'autres officiers sont internés. Je suis tout à fait remis maintenant et n'ai que le regret d'avoir été pris au début de la campagne.

Times du 10 octobre 1914.

LA SITUATION FAITE AUX OFFICIERS PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

Ils ne touchent pas un sou. — Ils sont obligés de laver leur linge eux-mêmes. — Ils sont la risée des geôliers.

M. Engerand, député du Calvados, communique, aux *Débats* la lettre suivante d'un officier français, où se trouve exposée la situation faite à nos officiers, prisonniers en Allemagne :

Il existe en ce moment un état de choses profondément injuste contre lequel il convient de s'élever dès à présent. Nous avons en Allemagne un grand nombre d'officiers français prisonniers, presque tous blessés. Quand ces malheureux rentreront en France, ils seront fort surpris de n'avoir droit qu'à la moitié de leur solde, et cela par suite d'un article de la Convention de La Haye chargeant l'Etat où sont les prisonniers du paiement de la moitié de la solde afférent à chaque grade, l'autre moitié devant leur être payée à leur retour dans leur patrie. Cela, c'est le principe, mais l'application est tout autre.

L'Allemagne ne donne à nos officiers que soixante marks par mois pour les officiers du grade de lieutenant et sous-lieutenant et cent marks par mois aux officiers du grade de capitaine et au-dessus. D'autre part, comme on leur retient soixante marks pour leur pension, il s'ensuit que les lieutenants et sous-lieutenants ne touchent pas un sou et que ceux à qui leur famille ne peut rien envoyer, soit par manque

de fortune, soit parce qu'ils sont d'origine des départements envahis, ce qui est un cas fréquent, n'ont pas un sou pour s'acheter du tabac. Ils sont obligés de laver leur linge eux-mêmes, de repriser tant bien que mal chaussettes et vêtements. C'est les rendre la risée de leurs geôliers. Contre cet état de choses déplorable, les Anglais ont vivement réagi. Ils ont le souci de la correction de leurs officiers ; chez eux, le gouvernement envoie à ses officiers l'argent suffisant pour les soutenir et les aider à tenir leur dignité. Il faut que, même en captivité, nos officiers aient une tenue qui les fasse respecter. Or, lorsqu'ils sont tombés aux mains de l'ennemi, tout leur a été pris, argent, bijoux, montres, chaussures ; leurs vêtements étaient fatigués ; ils sont dans le dénuement. Que faisons-nous pour eux ? Rien. Ah ! si, nous leur supprimons la moitié de leur solde. Avec quoi se remettront-ils en bonne santé à leur retour ? Ce n'est pas la pension de soixante marks qui les gardera en bon état. La nourriture est suffisante, soit, mais elle est grossière et sans changement ; la charcuterie est indigeste et le pain immangeable. Pour boisson, de l'eau ; même avec de l'argent, on ne peut se procurer de la bière ou du vin ; la consigne est formelle. Nous sommes loin du régime que nous appliquions en France aux officiers allemands. Nos officiers nous reviendront donc fatigués, anémiés et nous paraissons oublier que, s'ils sont prisonniers, ce n'est pas forcément leur faute.

La plupart ont été gravement blessés, abandonnés

sur le champ de bataille, ou pris dans nos ambulances que la poussée de l'ennemi nous obligeait à abandonner en ne sauvant que ceux qui pouvaient marcher.

Aussi quelle différence de sort avec leurs camarades plus heureux et moins gravement atteints. S'ils avaient été ramassés par nos brancardiers, si, lorsque nos ambulances se retiraient, elles avaient emporté tous leurs blessés, ces officiers auraient été soignés en France, gâtés, dorlotés par nos admirables dames de la Croix-Rouge, ils auraient eu de l'avancement, la croix, ils auraient touché leur solde complète ; mais comme ils sont tombés trop avant dans les lignes ennemies, que nous n'avons pu les ramasser, à eux les tristesses de l'exil, les privations, les vexations, la suppression de la moitié de la solde, l'oubli !

Journal des Débats du 16 avril 1915.

RÉCIT D'UN JEUNE MÉDECIN, Dr B...

... Les prisonniers sont couchés sur un sol marécageux, dégageant des miasmes fétides. — Une batterie de quatre canons destinée à réprimer la plus petite tentative d'émeute. — Sur onze à douze mille prisonniers, on comptait six à sept cents malades visités par jour. — Avec un tel régime, de tels travaux, on peut deviner si les maladies faisaient rage. — Haine violente contre les Anglais. — Confiants dans l'avenir malgré tous les mensonges.

Nous publions ici le récit d'un jeune médecin qui après avoir été fait prisonnier dans une ville du Nord fut, contrairement aux règles de la guerre, retenu en captivité et dirigé sur l'Allemagne. Là, après un assez long internement dans

une usine, transformée en geôle, on l'affecta au service de santé d'un camp de prisonniers français. Son récit constitue une sorte de procès-verbal ; ou n'y trouvera nulle prétention littéraire. Nous le donnons ici à cause de ce caractère objectif.

Le 8 octobre 1914 en wagon de 4me classe, escortés par des sentinelles baïonnette au canon, les médecins prisonniers sont dirigés sur le camp de X...

Le 9 octobre, à cinq heures du matin, nous arrivons à X... Une garde nous attend ; en colonne par deux nous nous dirigeons vers le camp qui est situé à trois kilomètres de la ville environ, dans les terres.

L'arrivée se fait vers six heures, car la marche a été rendue très difficile par la grande quantité de boue qui se trouve sur le chemin de terre, unique voie pour aller de la ville au camp.

On nous autorise à prendre du café dans une cantine et on nous conduit ensuite à l'une des compagnies du camp où sont enfermés, dans une petite baraque isolée, cinq prêtres. C'est avec eux que nous passerons notre première nuit. Quinze paillasses bourrées de copeaux de bois et munies d'un oreiller (!) rempli également de copeaux, avec deux couvertures, nous attendent ; ce sera toute la literie jusqu'à nouvel ordre.

Vers neuf heures, nous sommes appelés pour être présentés au médecin allemand du camp *(Stabsarzt)*. Par l'intermédiaire d'un interprète, il nous fait dire que nous ne sommes pas prisonniers, mais qu'en vertu de conventions internationales nous sommes appelés dans les camps de prisonniers pour donner nos soins aux blessés et aux malades, et qu'au fur et à

mesure des services rendus nous serons rapatriés. Il espère de nous beaucoup de dévouement et de discipline.

Une heure plus tard, nous sommes appelés auprès du général commandant le camp. Il s'excuse de n'avoir pas été prévenu de notre arrivée et s'étonne qu'on lui envoie un aussi grand nombre de médecins pour un camp. Il nous assure qu'il nous fera loger plus confortablement aussitôt que possible, nous informe que nous pourrons prendre nos repas à nos frais dans la première cantine, mais que nous ne pourrons pas sortir du camp.

Ceci dit, nous retournons à notre baraque. Dans les jours qui suivirent, nous fûmes divisés en deux groupes, un de huit et un de sept et logés dans deux petites baraques de tête de deux compagnies différentes. Nos paillasses, au lieu d'être par terre, reposaient, cette fois-ci, à cinquante centimètres au-dessus du sol, sur trois planches. On nous donna une serviette et une cuvette à chacun, ainsi que trois brocs pour transporter l'eau. On nous monta un poêle et nous eûmes du charbon.

* * *

A notre arrivée, le 8 octobre, le camp n'était encore qu'un embryon de camp. Trois enceintes de fils de fer barbelés, tendus entre des poteaux de sapin à raison de vingt-cinq rangées de hauteur, faisaient la clôture d'un vaste rectangle divisé en sept parties formant le campement de sept com-

pagnies, mais au début celles-ci n'étaient pas encore toutes installées.

Sur un sol marécageux, dégageant des miasmes fétides, imaginez des sortes de huttes, où les prisonniers mélangés pêle-mêle sont couchés dans de la paille souillée par de l'humidité et de la boue, sans autre ouverture ni prise d'air que les portes qui servaient à chaque bout, à l'entrée et à la sortie des hommes. Ni fenêtre pour la lumière du jour, ni lampe pour la lumière du soir. Les premiers prisonniers conduits dans le camp nous ont affirmé qu'ils avaient passé les premières nuits à la belle étoile, sur le sol détrempé.

Petit à petit, l'aspect du camp changea, nos soldats construisirent eux-mêmes leurs baraques, commandés par des professionnels allemands civils, et l'aspect lamentable, la désolation du début purent enfin disparaître.

La baraque-type, qui est la même je crois dans tous les camps en Allemagne, est une construction en planches de sapin, élevée sur pilotis et à double cloison. Sa couverture, en planches également, est recouverte de carton bitumé. Elle a environ quarante mètres de long sur douze à quinze de large, et se trouve divisée en deux parties par une cloison médiane.

Il y a un plafond de planches à deux mètres cinquante de hauteur, et sur ces planches on a cloué des plaques de plâtre armé dans une trame de roseaux, les joints ont été bouchés au plâtre. Les côtés intérieurs de la baraque sont blanchis, l'aération se fait par une vingtaine de fenêtres à carreaux, pour chaque

demi-baraque. Il y a la lumière électrique partout.

Chaque homme possède une paillasse d'épaisseur ridicule garnie avec des copeaux de bois, un oreiller bourré de même et deux couvertures. Il y a une serviette de toilette, une gamelle émaillée et une cuiller par homme, et une cuvette de toilette pour quatre hommes. Les sous-officiers logent dans les baraques, mais sont mis à part, à chaque extrémité, dans un coin où une cloison de planches montant jusqu'aux deux tiers de la hauteur du plafond les isole du reste de la chambre. Cette différence, et l'absence de corvée, constituent leurs seuls privilèges.

Il existe deux poêles par moitié de baraque. Chaque poêle est isolé par un grand grillage de fil de fer et possède un seau de houille suffisant pour vingt-quatre heures.

On ne commença à faire du feu dans les camps où je suis passé que fin novembre, commencement décembre ; aussi régna-t-il jusqu'à cette époque une humidité terrible et meurtrière dans les baraques.

* * *

Au camp de X..., l'eau était distribuée aux hommes, dans les compagnies, au moyen de petites pompes à balancier. Aussi était-elle d'une propreté très douteuse. Certaines pompes en débitaient chargée de produits organiques, qui lui donnaient mauvais goût et mauvaise odeur. Nous en fîmes plusieurs fois la remarque au médecin allemand, qui préleva un échantillon et l'envoya à Magdebourg.

A l'extrémité du campement de chaque compagnie se trouvaient des lavoirs et des latrines pour les hommes. Un baquet d'eau était placé devant l'entrée des latrines, avec une boîte de savon gras et tout prisonnier était obligé de se laver les mains en sortant. Je ne jurerais pas que cette règle fut toujours appliquée, bien qu'au début on eût placé nuit et jour un sous-officier français de faction pour en assurer l'observation. Une salle de désinfection et de douches était annexée au camp, et chaque compagnie y passait par roulement, environ tous les huit jours.

J'allais oublier une précaution d'ordre différent. Au camp était annexée une batterie de quatre canons, destinée à réprimer la plus petite tentative d'émeute. Environ trois cents hommes constituaient l'effectif des corps de garde pour le camp, que la lumière électrique éclairait à profusion.

Malgré notre qualité et les conventions internationales, nous fûmes, dans le camp, traités comme des prisonniers.

Nous jouissions, il est vrai, d'une baraque exclusivement affectée à notre logement, la première en tête de la compagnie, et nous pouvions nous procurer, à la cantine, moyennant finances, une meilleure nourriture, nous avions le droit de fumer, du moins à l'intérieur de la baraque, mais on ne nous laissait aucune liberté.

* * *

Nous travaillâmes au camp de X... dès notre arrivée. Divisés par pelotons de deux, nous formions

sept groupes affectés aux sept compagnies ; un médecin major de première classe surveillait notre travail.

La première compagnie commençait la présentation de ses malades le matin, à neuf heures, et chaque compagnie suivait, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à midi. Aidés chacun d'un infirmier, les deux médecins de la compagnie visitaient, le premier la rangée de droite, le second la rangée de gauche. Je voyais ainsi journellement six à sept cents hommes, et toujours les mêmes.

Les malades gravement atteints, les blessés, les infirmes chroniques étaient, après la visite, conduits par le médecin à la baraque-infirmerie, où les pansements étaient faits, les diagnostics des malades graves exposés au médecin allemand, avec proposition pour l'hôpital et les infirmes également présentés pour obtenir des exemptions de travail et de corvée, de durée variable. Une liste journalière et totale de tous les malades était remise au médecin allemand par chaque compagnie, permettant ainsi de juger de l'état sanitaire du camp. Avant midi tout le travail était terminé, et si, dans la journée ou dans la nuit, il y avait un cas d'urgence, l'infirmier de la compagnie venait prévenir le médecin correspondant qui s'occupait de visiter et de soigner son malade.

Pour le camp de X..., où étaient retenus de onze à douze mille prisonniers, on comptait de six à sept cents malades visités par jour.

Les médicaments étaient assez réduits, mais pas au-

tant qu'ils le furent plus tard. Nous avions à notre disposition : calomel, sulfate de soude, huile de ricin, aspirine, pyramidon, quinine, morphine, codéine en paquets, teinture d'opium, vaseline à l'oxyde de zinc, vaseline boriquée, onguent gris et un liniment chloroformé et camphré. Un matériel de pansements suffisant et bien renouvelé, avec comme antiseptiques : du sublimé, du permanganate de potasse, de la teinture d'iode, du sulfate d'alumine. Un dentiste allemand était attaché au camp.

Les malades graves étaient envoyés à l'hôpital de la ville où, d'après eux, ils se trouvaient bien traités. Plus tard, on organisa, à un kilomètre du camp, un petit hôpital installé dans une vieille usine. Il était dirigé par le *Stabsartz* du camp, qui y faisait une visite journalière et tous les trois jours, deux médecins français y prenaient la garde, assistés d'un aide allemand. Les malades ne gagnèrent pas à cette innovation ; la plupart furent couchés par terre sur des paillasses. L'hôpital s'encombra rapidement, devint insuffisant et les épidémies se propagèrent, favorisées par une alimentation défectueuse (les malades recevaient la même nourriture que les prisonniers) et par le manque de médicaments.

Nous avons vacciné contre la variole les prisonniers du camp. En cinq à six jours, les douze mille prisonniers furent vaccinés.

Les maladies les plus fréquentes que j'ai rencontrées dans ce camp furent : la dysenterie, la bronchite, la pneumonie, des poussées graves de tuberculose, le

rhumatisme articulaire aigu, la sciatique et les névralgies de toutes sortes. Par-dessus tout cela, une misère physiologique qui faisait tache d'huile chaque jour parmi les faibles.

* * *

Au camp de X... les prisonniers étaient conduits militairement, et toute infraction au règlement, affiché dans chaque baraque, punie avec rigueur.

Le coupable était ligoté à un poteau au milieu de la campagne pendant un temps variable, mais jamais inférieur à deux heures.

* * *

J'ai déjà dit comment les prisonniers étaient logés, comment ils étaient soignés ; voyons comment ils travaillaient, comment ils mangeaient et quelle était enfin leur résistance morale et physique.

J'ai noté qu'à X... les prisonniers avaient construit eux-mêmes les baraques du camp. *Ils ne reçurent jamais aucune rétribution pour leur travail.* Les corvées étaient de stricte observance, et à moins d'un billet d'exemption signé par le médecin allemand, il fallait les exécuter, relever les terres, tracer des chemins, les empierrer, établir des caniveaux, le tout dans un terrain marécageux. Les prisonniers furent employés à ces travaux, quels que fussent la température et le temps. Ils allaient eux-mêmes à la rivière, aux corvées de cailloux, de sable, de charbon ; ils faisaient les terrassiers, piochaient, béchaient et cela sans aucune rétribution en argent ou en nature.

Chaque compagnie avait, à tour de rôle, ses hommes désignés pour les corvées de vidange, très répugnantes, parce que faites avec des moyens trop rudimentaires.

La fatigue résultant de ces divers travaux était grande et l'effort demandé aux hommes hors de proportion avec le régime alimentaire, et au-dessus de leurs forces.

Dans le camp de X... se trouvaient au moins deux mille prisonniers civils, pris dans la région du Nord, Lille, Cambrai, Roubaix, Tourcoing, au mépris du droit des gens. J'en soignais, dans ma compagnie, environ trois cents. Beaucoup étaient des hommes réformés en France, porteurs de hernies volumineuses, sans bandage, de varicocèles énormes, ayant eu des fractures de cuisses ou de jambes avec raccourcissements, des ulcères, des eczémas, albuminuriques, diabétiques, cardiaques mal compensés, tuberculeux incontestables, vieillards débiles, enfants malingres, toute une population douloureuse de quatorze à soixante-dix ans. Parmi eux, je me rappelle un prêtre âgé de soixante-seize ans.

Je devais les présenter au médecin allemand, pour les faire exempter de ce que j'appelais des corvées lourdes. On ne délivrait que des exemptions temporaires de six à huit jours.

* * *

Voici quelle était, au camp de X..., la nourriture des prisonniers :

Chaque homme recevait le matin environ un demi-litre de café de malt sans sucre ; à midi, une soupe faite soit avec des betteraves, des carottes rouges et blanches, ou des choux, des choux-navets, de la choucroute ou des pommes de terre. Par homme, cent-vingt grammes de viande, qui tendait de plus en plus à n'être jamais que de la viande de porc très grasse, quelquefois de la morue.

Le soir, pendant longtemps, les prisonniers ne touchèrent que du café de malt, comme le matin ; plus tard, ils eurent une bouillie faite avec de l'avoine, de l'orge, des glands ou du riz. Cette soupe était toujours trop claire. On distribuait des pains qui auraient dû peser deux kilos ; ils étaient divisés en quatre morceaux ; chaque quart représentait la ration journalière du prisonnier. Pétri de farine de seigle et de pommes de terre, ce pain, très lourd, devenait vite acide et peu appétissant. Au début, chaque « baraque» défilait à son tour devant la cuisine correspondant à sa compagnie, et chaque prisonnier, gamelle en mains, recevait à une des fenêtres de la cuisine sa ration. Ce système très lent exposait les prisonniers à la pluie, au froid pendant très longtemps. Il fut supprimé et remplacé par celui-ci : dans chaque demi-baraque l'on plaça trois cuveaux, contenant chacun la quantité de rations suffisante pour cinquante prisonniers. Des hommes de corvée allaient à la cuisine chercher la nourriture et la distribution se faisait dans la baraque.

Avec un tel régime, de tels travaux, on peut deviner si les maladies faisaient rage. Les tarés, les grands

blessés (il y en avait dans le camp) leur payèrent un lourd tribut. Comme si ce n'était pas assez de toutes ces misères, les mauvais traitements s'y ajoutaient. Pour une peccadille, les hommes étaient ligotés deux heures au poteau. J'ai pansé un soldat qui, n'ayant pas circulé au commandement d'une sentinelle, alors qu'il causait d'une compagnie à l'autre avec un camarade, fut frappé au bras d'un coup de baïonnette qui le blessa sérieusement. J'ai vu mourir à l'hôpital du camp un pauvre petit nègre devenu étique qui, malade, avait été rudement battu. Quant aux Anglais, déjà à cette époque, les Allemands manifestaient contre eux une haine violente et brutale.

Cependant, les hommes que la maladie épargnait restaient pleins d'entrain, de bonne humeur et bientôt adaptés aux circonstances et au milieu, ils s'arrangeaient une vie supportable, confiants dans l'avenir, malgré tous les mensonges qu'on répandait à dessein au moyen d'*Extra-Blätter*, distribuées à profusion.

Au camp de X..., je fus témoin du triage des prisonniers appartenant à la religion musulmane. On leur dit en substance : « Vous n'êtes pas Français, vous n'avez pas à combattre pour eux ; la guerre que vous devez faire est la guerre sainte ; c'est sous cet étendard qu'il faut vous ranger. » J'ignore le résultat de cette propagande ; j'avais quitté le camp avant qu'elle fût terminée.

Docteur B...

L'Opinion dn 10 avril 1915.

OFFICIERS PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

Un lieutenant évadé nous raconte comment ils sont traités.

Si l'on a déjà beaucoup parlé de la vie de nos soldats prisonniers en Allemagne, on connaît moins le sort réservé, outre-Rhin, à nos officiers.

L'un d'eux, lieutenant de « marsouins » a pu rentrer en France après plusieurs mois de captivité ; il nous a été donné de le voir dès son arrivée, et voici les renseignements qu'il a bien voulu nous donner sur le camp de concentration dans lequel il a vécu et sur le régime auquel ses compagnons et lui étaient quotidiennement soumis.

La vie dans la forteresse.

— Dans cette forteresse, construite par Napoléon, nous dit notre interlocuteur, sont internés trois cents officiers environ, dont trois généraux, logés à part. Les prisonniers y occupent, soit des cellules dans lesquelles il est impossible à deux de se mouvoir, soit des chambres où ils sont entassés, de huit à trente. On les autorise à circuler dans une cour, de cent dix mètres sur quatre-vingt-dix, qui a une piste d'environ deux cent quatre-vingts mètres.

Impossible de voir à l'extérieur du fort : les talus et le mur de contrescarpe sont énormes. On les a pourtant jugés insuffisants, puisqu'on les a «appuyés» au dehors, de fils de fer barbelés. La surveillance est assurée par une première ligne de sentinelles à l'intérieur des cours et à la porte, par une deuxième ligne sur les talus, une troisième avec chiens policiers,

dans les fossés et d'autres encore à l'extérieur, sur les glacis.

Chaque officier « touche » un lit composé d'une paillasse, d'un drap et d'un sac de toile quadrillée blanc et bleu, plus un oreiller en crin et deux couvertures. Une armoire réglementaire sert pour deux officiers.

Des poêles sont placés dans les chambres et la ration de charbon est, en général, suffisante.

Chaque chambrée sert également de réfectoire. Des soldats français, prisonniers également, sont affectés à la corvée de balayage et de vaisselle, à raison d'un par chambre.

Les vêtements civils sont interdits. Les officiers qui en possèdent ont été obligés de les « marquer » d'un insigne militaire : passe-poil, galon ou autre. Un tailleur confectionne d'ailleurs, des manteaux et autres effets d'habillement pour ceux qui le désirent.

Les habits envoyés de France parviennent régulièrement et sont remis aux destinataires.

Le régime alimentaire.

Un sous-officier est chargé de la cuisine. L'ordinaire, qui a longtemps été notoirement insuffisant, surtout pour les blessés, se composait, deux fois par semaine, de pommes de terre au lard avec de la viande et de pain K. Il s'est, depuis, notablement amélioré, bien que restreint encore comme quantité et en passe même d'être diminué.

Une cantine, tenue par un *feldwebel*, fournissait, au début, tabac, confitures, beurre, chocolat, thé et tous objets de toilette indispensables. Elle a été fermée et remplacée par une commission qui fait, suivant commande, les emplettes en ville. Ce système, bien inférieur à l'ancien, cause quantités de déboires. Il nous aura, notamment, valu la suppression des achats de chocolat et de tabac.

L'état sanitaire est bon. Le fort est situé sur un point assez élevé. Une infirmerie, dont tous les produits ont été acquis par les prisonniers eux-mêmes, est à leur disposition et un médecin français, interné lui aussi, soigne malades et blessés à leurs frais. L'eau est potable. Comme boisson de luxe, on autorise bien une certaine *maltzbier*, qui n'a de la bière que le nom ; mais cette innommable mixture compte peu d'amateurs.

Les officiers ne sont assujettis à aucun travail. Chacun d'eux, pourtant, s'ingénie, dans la mesure de ses goûts et des moyens dont il dispose, à tuer les heures qui sont longues, si longues !

La question de la correspondance a subi bien des changements. A l'heure actuelle chaque prisonnier est autorisé, par semaine, à envoyer à sa famille une carte de sept lignes et une lettre de quarante lignes. Ces messages arrivent, en général, assez régulièrement.

Il n'en est pas de même de ceux qui nous sont adressés par nos familles. Quand ils parviennent, c'est sans ordre aucun et au hasard. Personnellement,

je suis resté sans nouvelles de mes parents du 5 janvier au 6 mars.

Quant aux nouvelles de la guerre, elles ne nous parviennent que faussées volontairement par ceux qui nous gardent.

Passons aux colis postaux. Les paquets arrivent plus vite en général que les lettres, et intacts. C'est au fort même qu'on les ouvre et qu'on les « visite » minutieusement. Souvent, une partie du contenu est confisquée. Il y a donc avantage à ne faire que de petits envois. S'exempter d'y joindre des conserves : les Allemands les arrêtent toutes indistinctement. La remise du tabac est, on ne sait pourquoi, tantôt effectuée et tantôt interdite.

La solde des officiers.

La solde payée aux officiers prisonniers par les autorités allemandes se décompose comme suit : lieutenants, soixante mark ; capitaines, officiers supérieurs et généraux, cent mark. Le versement se fait d'avance, soit tous les dix ou quinze jours, soit tous les mois.

Les mandats venant de France sont déposés dans des banques où les officiers se sont fait ouvrir des comptes. Les retraits ne peuvent être que de dix, vingt ou trente mark au plus. Aucun officier n'est autorisé à avoir sur lui plus de cinquante mark.

Les autorités nous ont obligés, en effet, à effectuer le dépôt de tout notre argent, or et billets de cinq francs et au-dessus ; et, dès le 7 novembre dernier,

un ordre était donné à ce sujet, « rappelé », les 19 et 22 décembre suivants, par deux *notes* laconiques. Les récalcitrants se voyaient menacés de représailles.

Mesures vexatoires.

Le 9 février, une fouille fut pratiquée dans des conditions ignominieuses. Les officiers ont dû se dévêtir ; les pansements des blessés ont été défaits ; tous les vêtements, tous les paquetages ont été fouillés, ainsi que les grabats, par une vingtaine d'hommes armés que des chiens policiers accompagnaient et que dirigeait le commandant du fort. Pas un centime, d'ailleurs, ne fut trouvé, et bêtes et gens s'en allèrent bredouilles.

D'autres mesures vexatoires furent employées, d'ailleurs, à notre égard. Dans une lettre du 26 janvier dernier, dont la copie fut affichée dans nos chambrées, un prisonnier allemand était censé se plaindre des mauvais traitements qu'il subissait en France et des souffrances qu'il y endurait, tant au point de vue de l'hygiène que de la nourriture et du logement. On nous menaçait, pour finir, — encore ! — de représailles ; mais le factum, vraiment, sentait trop le mensonge : il nous laissa indifférents.

L'état sanitaire est bon, je l'ai dit. La diarrhée et la fièvre sont presque les seuls malaises à soigner. On les traite par une diète rigoureuse et par la teinture d'iode. Certains malades sont dans une chambre exposée aux courants d'air, et pour se rendre aux water-

closets, ils doivent traverser une cour par la tempête, le vent ou la pluie. Quand leur état est très grave, et seulement alors, on les transporte à l'hôpital.

Les hommes prisonniers dans la forteresse sont employés, sans lunettes, à casser des pierres et ils travaillent, même les dimanches et fêtes, sans répit.

Nous étions rongés par les poux et couverts de gale. Dans les premiers temps, pour nous laver, nous avions de l'eau de pluie: un plein verre pour cinq hommes. La visite de l'attaché américain nous valut, sur ce point, une améliotarion très légère.

La lecture est autorisée et on tolère certains romans français qui se vendent là-bas. Les livres, d'ailleurs parviennent dans les colis. Comme journaux, — hormis ceux de France qui nous sont, comme on l'a pu voir, cédés occasionnellement à prix d'or, — nous ne recevons que les feuilles allemandes, bourrées de faussetés et de mensonges.

Le Matin, 6 avril 1915.

JOURNAL D'UN SOLDAT QUI A PU S'ÉVADER

Ces notes ont été prises dans le journal d'un soldat qui a pu s'évader.

Le réveil.

Le réveil à lieu vers six heures.

Au milieu d'un brouhaha indéfinissable, les prisonniers préparent une... boisson chaude qui sert de petit déjeuner.

On s'étire, on s'appelle.

C'est l'heure des invectives et des plaisants propos.

Vers neuf heures, rassemblement et départ, des uns pour la manœuvre (exercices d'assouplissement dans le camp) ; des autres pour les travaux de toutes sortes à l'extérieur (défrichement de bois, culture, voiries, mines).

A onze heures, repos, popote, repas.

De trois heures à quatre heures et demie, exercices et travaux divers, comme le matin.

Vers six heures, repas du soir.

Les loisirs.

Comme on le voit, les loisirs sont nombreux dans ce camp de prisonniers ; mais nos compatriotes savent les employer de façon merveilleuse. En dehors des longues causeries sur la famille absente, la Patrie, les opérations de guerre et les affaires, chacun utilise ses connaissances ou profite de ses aptitudes, au gré des circonstances.

Vous reconnaîtrez l'ingéniosité et l'esprit pratique de nos chers soldats, quand je vous dirai que nos prisonniers ont confectionné de toutes pièces leurs couchettes (une pour deux), les bacs de toilette et tout ce qui peut servir à la communauté dans le cours d'une journée.

Depuis, certains font des travaux véritablement artistiques : dessins et aquarelles ; instruments de musique, en bois ; sculptures sur bois : aéroplanes

chaînes de montre, jouets, têtes de physionomies plus ou moins sympathiques, selon qu'il s'agit d'êtres chers ou d'ennemis.

Un minuscule métier Jacquard a été fait et monté. Je souhaite de tout mon cœur que nos compatriotes le ramènent et je ne désespère pas de le voir un jour, exposé comme une relique au Musée de l'Armée. C'est lui en effet, qui sert à tisser, avec les seules ressources du camp, les écharpes tricolores qui ornent les cercueils des malheureux qui disparaissent dans cet exil.

Cours de langues vivantes.

Des cours de langues vivantes et de comptabilité ont été institués, qui réunissent de nombreux étudiants.

Une maîtrise a été organisée, dirigée par un grand artiste ; elle a obtenu des résultats qui lui permettraient de concourir avec les Sociétés réputées.

La Bourse.

Les spéculateurs peuvent suivre avec intérêt les fluctuations des cours. La Bourse se tient à jours fixés et le marché est toujours animé.

Voici quelle était, fin février, la cote des valeurs les plus appréciées :

Une paire de bottes russes, cours moyen : trois mark et demi... Un caleçon ou un tricot de laine : deux cigares... Un pantalon ou une capote : une boîte

à sardines... Le pain, très demandé, était tenu à un prix inabordable.

* * *

En général, les vêtements ne font pas défaut. Vous pouvez recommander aux personnes généreuses qui s'intéressent au sort des prisonniers d'envoyer, de préférence, tout ce qui peut servir à l'alimentation, car la nourriture est toujours insuffisante.

L'office.

Chaque dimanche, a lieu l'office divin, célébré par un de nos prêtres soldats, dans une baraque du camp spécialement aménagée à cet usage. La maîtrise s'y produit, accompagnée par un harmonium, que les prisonniers ont acheté, et des violons, qu'ils ont construits. Après l'office, promenade libre dans le camp. C'est alors que les camelots débitent leurs boniments et que les auteurs chantent leurs œuvres patriotiques ou satiriques.

* * *

Les correspondances et les colis arrivent assez régulièrement. Le dépouillement et la visite se font par deux sous-officiers allemands en présence de deux des nôtres.

Les tristesses de la réalité.

A côté de ces heures, qui nous représentent la vie des prisonniers sous un aspect supportable, il en est

d'autres qui ramènent nos compatriotes à la triste réalité. Les débuts furent pénibles. Les populations étaient admises, invitées même à venir contempler et narguer les captifs. Elles y mirent un empressement et un raffinement de lâcheté souvent scandaleux. Les femmes, surtout, furent inconvenantes, jetant à la face de nos troupiers tout ce qui leur tombait sous la main, ou leur crachant au visage, sous le regard indulgent des sentinelles.

Peu à peu, cette mentalité s'est modifiée ; le ton bravache s'est abaissé. On ne parle plus d'aller à Paris. Les Français sont traités avec plus d'égards, et les gardiens préconisent l'alliance avec la France contre la perfide Albion, cause de tout le mal. Jamais ils n'ont voulu admettre la vérité sur les origines de la guerre.

* * *

Le poteau d'ignominie, auquel bon nombre des nôtres furent attachés à la moindre infraction à la discipline, est moins employé. Les punitions ordinaires consistent en corvée, et les grandes, en dure prison, — c'est-à-dire dans l'internement au cachot noir, au pain et à l'eau.

* * *

Des zeppelins ont survolé le camp, le contournant longuement, aux regards extasiés des gardiens, qui semblaient dire :

— Décroche-le, si tu peux.

* * *

La mort entre parfois, au camp et ajoute à la peine de la captivité de douloureuses impressions. La cérémonie des funérailles est toujours d'une émouvante simplicité. Quatre-vingts des nôtres, parmi lesquels figurent toujours les éléments de la maîtrise, peuvent accompagner le convoi. Sur le cercueil se trouve une plaque, avec le nom, l'âge et le pays du défunt, et l'écharpe tricolore tissée sur le métier dont je parlais plus haut.

Devant la tombe, l'adieu suprême de la France et de l'armée est adressé au défunt par un de ses camarades. Spectacle impressionnant, inoubliable, disent les notes du journal de mon ami.

Le moral.

Le moral de nos prisonniers est excellent. Bien des discussions se sont élevées sur nos chances de succès ; mais, actuellement, pas un ne doute de la victoire. C'est l'impression que nous rapporte l'échappé et la certitude que nous gardons profondément ancrée dans nos cœurs.

M. LEFÈVRE.

Nota. — Nous taisons, par scrupule, et le nom du camp, et celui de l'évadé.

Annales politiques et littéraires, 11 avril 1915.

LE RÈGLEMENT DES PRISONNIERS DE MAGDEBOURG

Un neutre, qui a pu pénétrer dans la citadelle de Magdebourg, où sont internés des officiers prisonniers de guerre, nous a rapporté le règlement que nous reproduisons in extenso :

AVIS AUX OFFICIERS PRISONNIERS BELGES ET FRANÇAIS

1. Tous les factionnaires sont avertis de tirer, même sans appel précédent sur tout prisonnier qui chercherait à s'évader.

2. Les ordres du poste et des factionnaires de même que les dispositions du major de la place et des officiers et sous-officiers chargés de surveiller les prisonniers de guerre devront être exécutés immédiatement.

3. Toutes les lettres devront être remises ouvertes aux sous-officiers chargés de la surveillance qui les expédieront au commandant de la garnison :

dans la Citadelle le lundi et le jeudi,
au Cavalier Scharnhorst le mardi et le vendredi,
au Wagenhaus 9 le mercredi et le samedi.

Seront rendues toutes les lettres dont le contenu ne serait pas accepté par les autorités.

4. Aucun prisonnier ne devra être muni d'arme ni d'argent. Les armes devront être remises au commandement de la garnison avec des plaques indiquant le nom du propriétaire. L'argent sera remis au trésorier chargé de faire les comptes. Ce dernier donnera au prisonnier quittance de la somme reçue et réglera avec lui les affaires d'argent dont il sera tenu un compte exact. Au moment de la libération le restant sera remis au prisonnier contre quittance.

5. Les envois d'argent adressés aux prisonniers seront remis à l'administration de la trésorerie, qui les en préviendra. L'administration en créditera les prisonniers.

6. Tous les prisonniers devront toujours se présenter en uniforme supposé qu'ils en aient porté un au moment de leur arrivée. Ils auront la permission de compléter leurs tenues, mais il sera interdit de faire faire des vêtements civils quelconques.

7. Il est interdit de s'entretenir sur des questions qui ne concerneraient pas les affaires pour lesquelles les personnes civiles telles que coiffeurs, tailleurs, etc. seraient admises parmi les prisonniers.

8. Toutes les plaintes et réclamations devront être adressées par écrit au commandement de la garnison. Mais on est prévenu de ne pas porter de plaintes non fondées. Seront punis ceux qui continueraient à porter des plaintes mal fondées et qui déposeraient des réclamations à la légère sachant qu'elles sont inexactes.

9. Chaque groupe de dix officiers aura une ordonnance chargée de tous les services ordinaires : nettoyer la chambre et les vêtements des officiers, faire les lits, etc.Dans l'intérêt de l'hygiène on enjoint aux officiers d'observer un ordre rigoureux et une propreté méticuleuse.

10. A partir de l'extinction des feux jusqu'au réveil il est expressément défendu de fumer. Pendant la journée il est expressément interdit de se coucher dans les lits ainsi que de fumer soit dans les lits, soit sur les lits.

11. A huit heures du matin au plus tard, tous les officiers devront être levés et à dix heures toutes les chambres aérées et nettoyées, à l'exception des jours fixés pour le grand nettoyage. Les ordonnances négligeant leur service seront punies.

12. Les officiers seront tenus à faire leurs besoins avant la fermeture des portes. Après la fermeture on mettra à leur disposition des chaises percées et des seaux à uriner. Il est défendu de jeter des détritus tels que tessons etc. dans ces seaux et dans les latrines de la cour.On indiquera aux ordonnances un endroit spécial pour déposer les débris.

13. De la nuit tombante à la fermeture des portes les officiers et ordonnances devront se servir des cabinets isolément, jamais à plusieurs.

14. Les officiers se sentant malades en avertiront le sous-officier surveillant qui fera conduire immédiatement l'officier à la Revierstube (salle réservée aux malades), où le dit pourra se mettre au lit. En cas graves il faudra de suite faire un rappor au commandement de la garnison, qui enverra chercher le médecin de la garnison.

15. Les boissons alcooliques sont interdites.

16. Au Cavalier Scharnhorst et au Wagenhaus 9 un officier belge et un officier français, dans la Citadelle un officier belge possédant la langue allemande, aideront à faire le menu

pourqu'on puisse, autant que possible, tenir compte des désirs des officiers.

17. Pour la santé il est nécessaire que les officiers se promènent le plus possible au frais pendant le temps fixé.

18. Deux fois par jour, à des heures non fixes, les sous-officiers surveillants auront à faire un court appel qui aura pour seul but de constater la présence de tous les prisonniers et de publier des ordres généraux.

19. Les officiers ne devront jamais provoquer leurs camarades à formuler des demandes, réclamations ou plaintes ; chacun aura le droit d'en déposer individuellement.

20. Quand monsieur le général commandant ou l'officier le plus ancien de la garnison entrera dans la cour ou dans une chambre, tous les officiers auront à lui rendre les honneurs, en se levant s'ils sont assis.

21. On est tenu à ménager le matériel des pièces. En cas de dégât il faut en avertir le surveillant en indiquant l'objet. Le commandement de la garnison se réserve le droit de demander une indemnité au coupable. S'il est impossible de découvrir le coupable, tous les officiers logés dans la même chambre seront obligés de rembourser le montant de l'objet détérioré.

22. Toute nourriture différent du menu commun sera livrée seulement avec permission du médecin.

23. Les demandes concernant les achats de livres, la confection de vêtements etc., ne pourront être remises que le samedi de chaque semaine au sous-officier surveillant qui les fera parvenir au commandement de la garnison jusqu'à midi du même jour.

24. Une fois par semaine tous les prisonniers pourront en présence du sous-officier surveillant se doucher dans la salle de douches qui sera mise à leur disposition.

Le commandement de la garnison en réglera l'usage.

25. Le dimanche aura lieu un office, alternativement dans la Citadelle ou au Cavalier Scharnhorst. Pour le groupe qui n'aura pas d'office le dimanche on fera l'office lundi dans la matinée.

Magdeburg, le 1er Octobre 1914.

Illustration du 8 mai 1915.

TABLE DES MATIÈRES

W. BARNES-STEVENI

L'ARMÉE RUSSE TELLE QU'ELLE EST

In-18, 128 pages. **2 fr.**

Sur l'armée russe — comme sur la Russie — règnent en tous les esprits occidentaux, même les plus cultivés, les idées les plus vagues, les préjugés les plus tenaces, les erreurs de jugement les plus extraordinaires.

Tout le monde en parle et personne ne la connaît. C'est pourquoi le livre de M. Barnes Steveni offre un intérêt tout particulier. Il est écrit par un homme qui a une expérience de 25 ans de la Russie et de la vie russe, y compris celle des soldats.

Pour l'endurance et la valeur combative, l'auteur de ce livre considère le soldat russe comme le premier du monde et il nous laisse pénétrer de façon fort intéressante dans les sentiments qui le font agir et lui donnent la force formidable qu'il représente.

---

* * *

L'ARMÉE ALLEMANDE TELLE QU'ELLE EST

par un officier anglais y ayant servi.

In-18, 144 pages, **2 fr.**

L'auteur de ce remarquable ouvrage s'est proposé d'abord de démonter pièce à pièce, sous les yeux de ses lecteurs, le mécanisme du formidable outil de guerre allemand tel que, pendant plusieurs années, il l'a vu lui-même fonctionner.

A des considérations d'ordre purement technique, l'auteur a su ajouter un grand nombre d'anecdotes personnelles, de sorte que son livre apporte une curieuse contribution à la psychologie du soldat allemand et de ceux qui le commandent du haut en bas de la hiérarchie militaire, jusqu'au Kaiser inclusivement. « Je fus, dit l'auteur lui-même, un rouage infiniment petit dans le mécanisme de la plus puissante machine de destruction que le monde ait produite jusqu'ici, mais c'est de mon expérience personnelle que je tire tout ce que j'écris. Je ne cache rien, je n'exagère rien. »

LOUIS-E. FAVRE

LES FORCES NAVALES EN PRÉSENCE

Plaquette de 64 pages avec illustrations **1 fr. 25.**

Sur les armées de terre, leurs effectifs, leur composition, leur répartition, etc., la littérature abonde ; sur les forces navales, ce n'est pas le cas. Ce nouvel ouvrage, complètement refondu et mis à jour, vient donc à son heure. Evitant les explications techniques à la portée des seuls spécialistes, il constitue une excellente introduction à l'étude de la guerre navale. Il en donne une idée claire et précise. L'auteur définit les divers types de bâtiments, dreadnoughts, cuirassés, croiseurs de bataille, etc. Puis il établit la liste des flottes en présence en indiquant les caractéristiques des grosses unités. Quelques pages consacrées aux torpilleurs et sous-marins déterminent le rôle exact de ces petits bâtiments. Nous voyons enfin un épisode de la guerre navale montrant les bâtiments en action. Des silhouettes, graphiques, plans et photographies fort bien venus agrémentent cette captivante étude basée sur les données les plus récentes. Il n'existe, à notre connaissance, aucun ouvrage de ce genre en langue française, à part les manuels techniques spéciaux.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

